

La petite Mionne

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

LES DRAMES DE LA VIE LA PETITE IIUNⁱⁱⁱ, PAR EMILE
RICHEBOURG III IVI A D AME J O R A M T E PARIS Libraire de la
Société des Gens de Lettres PALAIS -ROYAL, 15-17-19, GALERIE
d'ORLÉANS

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

LES DRAMES DE LA VIE LA PETITE MIONNE III
MADAME JORAMIE

The text on this page is estimated to be only 11.64% accurate

PRINCIPAUX OUVRAGES D'EMILE RICHEBOURG I voilée, 1 vol. in-is, 5' édition 3 F. du Faubourg, B vol, in-is, a* édit a — maudite, 1 vol, in-18, 6' édit 8 — Berceaux, 2 vol, ia-i8, 3* édit 0 — a Charmeuse, s vol, iii-i8, *• édit 8 — ■ire, 1 vol. in-18, i-édit. . . , 3 — e amoureuse, i vol. in-18, !• édit 3 — -es, I vol. iû-iS, 5* édit 0 — t vol. in-18, 5- édit G — 3 vol. iri-is, 4' édit fl — ip, 3 vol. in-18. 4* édit s — Mionne, 3 vol. in-is, 3> édit 9 — ireuses de Paris, 2 vol. de la Bibliothèque nouvelle, B* édit t — l'uQ Avare, d'un enfant et d'un Chien, i vol. de la lèque nouvelle - i — mille [raïics de Dot, i vol i — Tiennette, 1 vol 1 — s Soirées Amusantes, Lectures des Familles CalkeHon de 11 vol. tn-St comprenant :)iver, 3 vol. in-3S tf FriDiempa, 3 vol. in-3E g ité, 3 vol. in-3! t automne, 3 vol. in-3l S K volume do la Collection bb vend séparément Ta c. - Imprimerie de lAgaj.

The text on this page is estimated to be only 14.57% accurate

LES DBAMES DE LA VIE PETITE MIONNE EMILE
RICHEBOURG m MADAME JORAMIE PARIS B. DENTD, ÉDITEUR
LIBBAIBB DE LA SOCIÉTÉ DBS GENS DE LETTRES PALAU-
ROYAL, IB-IT-IB, OALKUB D'oRLBANS

The text on this page is estimated to be only 8.46% accurate

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY 108837 /STOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS. 1809. Wyô'': «, * * * * * c . .
. . . - ! . . ! . . * . . . " . . * ! V . . J

* MADAME JORAMIE avait servi de modèle pour l'œuvre superbe qu'elle avait voulu acheter. Oh ! comme elle la détestait cette fille de rien, cette petite Mionne, sa rivale préférée ! Elle la haïssait parce qu'elle était aimée de Georges, et elle ne lui pardonnait pas d'être jolie et, surtout, d'avoir ce qu'elle n'avait plus, elle, la jeunesse et la fraîcheur de ses dix-sept ans. Que de fois, dans le délire de sa passion, pensant à Mionne, elle avait poussé des cris de rage, en se tordant convulsivement les bras. Quoi, cette misérable fille aimait Georges, elle osait l'aimer, quelle audace ! Sa haine était si grande pour la pauvre Mionne, si innocente pourtant, que dans ses instants d'emportement et de fureur elle se sentait capable de la tuer. Mais, en dépit de tout, elle ne désespérait pas d'avoir raison, à la fin, de toutes les résistances de l'artiste. N'importe à quel prix, elle chasserait Mionne de sa pensée, elle prendrait dans son cœur la place de Mionne. Elle voulait Georges et elle ne l'aurait pas ! Était-ce possible ? C'était donc, ainsi que l'avait deviné Alexis Mollin, pour mettre en œuvre ses plus irrésistibles moyens de séduction et assurer son triomphe définitif, qu'elle avait décidé le jeune artiste à quitter Paris pour l'emmener en Bretagne, au château de Lamballe, sous le prétexte de vieilles toiles à restaurer. Elle comptait que loin de Paris, ne subissant plus ces influences contraires, Georges ne tarderait pas à oublier Mionne. Et, puisque déjà elle agissait puissamment sur ses sens, elle saurait aussi s'emparer de son cœur. A Paris, Georges pouvait être gêné, avoir des craintes, des scrupules ; mais à la campagne, au fond d'une pro

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

us tranquillement. Pour tout un temps d'armistice ne était là. A la dernière coup à accompagner sa ! le retenait à Paris pour la Chambre lui laissant qu'il pouvait se donner madame Joramie; mais elle avait, au contraire, grande surprise que lui hasard, elle allait donc madame Joramie avait 12, à lui faire croire à sa l à entretenir à uA cer}Q que le vieillard avait se montrait pour lui préailleurs, la femme n'est mari qu'elle n'aime pas en. travaillait et évitait même de voir Georges. Elle la traîtreux déposséder, avec artiste de talent : mais mieux que ceux de M. Joramie était pour sa femme j château avec une lettre e à Georges. Dans cette lionne dont, disait-il, il

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

MADAME JORAME avait fait prendre des nouvelles; elle mais elle allait bien. Confiante dans elle attendait patiemment l'aurore reui. Alexis faisait de nouveau les éloges: tégè et le recommandait chaudement et à l'amitié de son maître. Georges ne l'ayant pas prévenue avait été quelque peu surprise de l'air. Hais la jolie figure franche, o Lucien lui plut, et elle avait dit : — Tiens, il est gentil, ce gamin ! Ce n'était encore qu'un enfant, il bien gtoant, ni bien dangereux. Une chambre lui fut donnée à côté. Immédiatement, Lucien se mit au et par son empressement, son acte écouter, son exactitude, sa docilité, désir qu'il avait de bien faire et de se maître. Au bout de deux jours Georges échanté de son élève et le traitait déjà dément, Alexis avait eu la main hei pas trompé, le gamia était réellement intelligence. Autant qu'il le pouvait, Lucien . son travail, car Georges travaillait, cela qu'il était venu à Lamballe? Au mis à l'oeuvre. Il ne perdait point l' de se lever de bonne heure le matin ^il ettt été à la journée, six heures dans l'après-midi, dix heures Le travail était important, ma qu'on ne le lui avait dit. En un te

MADAME JORAMIE 9 — Bonjour, madame, répondit Georges en se retournant. Et il s'inclina légèrement. Elle s'approcha de lui. — Ah! c'est très bien ce que vous faites, reprit-elle; ce tableau est celui qui avait été le plus maltraité; grâce à vous, le voilà maintenant en parfait état. — Je fais de mon mieux pour que vous soyez satisfaite. — Oh! je le suis grandement, mon ami. Mais, ditesmoi, vous n'allez pas, je pense, travailler comme vous le faites depuis huit jours, ainsi qu'un manœuvre; dix heures de travail par jour, est-ce que c'est raisonnable? Je ne veux pas de ça, je vous en préviens. — Mais, madame... — Je ne vous écoute pas. N'est-ce donc pas assez de travailler quelques heures le matin, puisqu'il vous plaît de vous lever en même temps que le soleil? Je veux que vous TOUS reposiez, entendez-vous? C'est aujourd'hui le dixième jour que vous êtes à Lamballe et c'est à peine si vous connaissez le parc où, cependant, il y a à voir des choses intéressantes et curieuses. Tantôt, après le déjeuner, vous m'offrirez votre bras et nous ferons une promenade dans le parc; vous le voulez bien? — Je suis à vos ordres, madame. — Bien. Nous sortirons tous les jours; on ne vient pas à la campagne pour s'enfermer entre quatre murs. Nous avons de longues excursions à faire dans la contrée, de magnifiques ruines à visiter. Voyons, vous ne voudriez pas retourner à Paris sans avoir rien vu en Bretagne. — Sans doute, madame, mais le travail? — Ah! oui. Voulez-vous connaître ma pensée? — Dites, madame. — Eh bien, fit-elle en riant, je trouve qu'il va trop vite, votre travail. 1.

T ■* 10 LÀ PETITE MIONNE Georges leva les yeux sur
 i^adame Joramie et les baissa aussitôt sous un regard de feu. Il y eut un
 moment de silence pendant lequel, s'étant encore rapprochée, madame
 Joramie se mit à examiner le travail de l'artiste. — Ah ! reprit-elle, c'est la
 main que vous faitesJ? — Presque complètement effacée^ je cherche à lui
 rendre le modelé et les tons de chair primitifs. — Voulez-vous la mienne
 pour ftiodèle? Et elle plaça sa main sous les yeux de Georges. — Merci,
 madame, répondit-il, je n'ai qu'à suivre les ligneis du dessin de l'ancienne
 peinture. — Et puis, peut-être ne trouvez- vous pas ma main assez jolie. —
 Votre main est une perfection, madame, répliqua Georges. — Mais vous ne
 la regardez pas I.»* Voyez, voyez? I Rieuse, elle approchait sa main du
 visage de Georges* Il la saisit et, par un mouvement brusque, il la porta à
 ses lèvres. Il croyait n'être que galant. — Ah ! fit-elle, baissant la voix, voilà
 qui me dit avec éloquence, mieux que des paroles, que vous trouvez ma
 main jolie! Elle appuya son bras sur l'épaule de Georges et, gracieuse,
 souriante se pencha. Les deux têtes se touchaient; cheveux blonds et
 cheveux noirs se mêlaient. La main pendante frôlait le menton du jeune
 homme. La lumière du regard de madame Joramie et ce parfum de
 l'héliotrope et de la rose, dont son corps tout en-^ ^tier semblait imprégné,
 grisaient Georges, mettaient son sang en ébullition. L'effet magnétique qu'il
 avait plus d'une fois ressenti se produisait. Sur son front il sentait la douce
 chaleur de

. MADAME- JORAMIE 11 rhaleine de madame Joramie. Sa poitrine devenait haletante, son cœur battait avec violence. Des sensations délicieuses passaient en lui, égarant sa raison, faisant frissonner sa chair. Il n'était plus maître de lui-même. ■y C'était la dangereuse ivresse qui s'emparait de tout son être. Madame Joramie le voyait pâle, frémissant, éperdu. — Oh! Georges, Georges, comme je vous aime! lui dit-elle d'une voix pleine de langueur, le brûlant de la flamme de ses yeux. — ; Vous me rendez fou! murmura-t-il. — Qu'importe, répliqua-t-elle, si je fais passer en vous la passion qui me dévore ! Les brosses, la palette s'échappèrent de la main droite de Georges, et le bras libre serra la taille de madame Joramie. A son tonr elle devint frissonnante. Lentement, la tête de Georges se renversa, et pendant un instant ils restèrent immobiles, se regardant, les yenx dans les yeux. — Gomme je t'aime ! comme je t'aime ! prononçat-elle, délirante ! Lui, sous le charme, fasciné, oubliant tout, fermait les yeux. — Ah I tiens, tiens, fit-elle avec une sorte de fureur. Et, enfiévrée d'amour, elle colla ses lèvres sur celles de Georges. C'était le second baiser. — Georges, aime-moi I dit-elle. Il ne répondit pas ; mais, pressant la charmeuse contre sa poitrine, il lui rendit son baiser. — Ah! tu m'aimes! s'écria-t-elle, laissant éclater sa joie. Elle le tenait dans ses bras, et, afTolée, toute palpi

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

A-T-IL DIT QD IL HAIHAIT? C'était une belle après-midi d'été. L'air était saturé des senteurs pénétrantes de la fenaison, que la brise, venant de la mer, avait prises en passant sur les prés salés et que son souffle tiède apportait. La campagne, inondée de soleil, était pleine de rumeurs confuses, insaisissables : bourdonnement des mouches, susurrements des insectes dans l'herbe, frissonnement des feuilles, qui chuchotaient entre elles, écho de voix lointaines, battements d'ailes, tout se confondait dans la même harmonie. Les bouvreuils et les roches-gorges, les mésanges et les fauvettes, non loin de leurs nids, chantaient à plein gosier l'amour, la joie de vivre. Tout dans la nature semblait en fête ; le bonheur était partout, dans l'air, dans la verdure. Les fleurs souriaient au soleil, heureuses des caresses des abeilles, des scarabées roses et des papillons multicolores. Après le déjeuner, madame Joramie avait pris le bras de Georges et l'avait emmené loin du ch&teau, dans les allées ombreuses.

The text on this page is estimated to be only 17.77% accurate

le parc sous des voûtes de re l'autre, amoureusement, ne s'ils eussent craint de l'idée qu'ils cherchaient, pensée elle-même était enaatin, il était dans le même ne s'était pas rompu, cette :is, dont il redoutait ViBil in aussi de Mionne, qu'il us le défendre, puisque sa elle. loses dans le parc de Lam- i romain ; des turaolus ou- j s de pierre avec des inscrip- '■ les prêtres gaulois faisaient | des dolmens; un énorme source qui, à elle seule,] cascade naturelle offrant le | chute d'eau; des groupes, < ail d'un temple antique et, imulaires, colonnes, cAnes le tout respectueusement D autre âge. s s'étaient assis un instant s, ces prêtres terribles et ur Dieu la nuit, au milieu égorgé bien des victimes ite au sanguinaire Tentâtes, ents druidiques, pouvaient les ils auraient à raconter! Dade. r à de beaux cygnes blancs

MADAME JORAMÎF. 15 très familiers et à de superbes canards de Barbarie, qui laissaient bien quelques miettes aux poissons, madame Joratnie avait baigné ses belles mains blanches dans Teau limpide de la rivière; puis, s'étant subitement trouvée fatiguée, elle avait invité Georges à s'asseoir à côté d'elle sur un tapis de mousse au pied d'un arbre. Ils reprirent leur causerie. Georges la tenait par la taille pendant qu'elle, lui fai* sant un collier de son bras demi-nu, appuyait sur son épaule sa tête languissante. ^ Comme on est bien ici, dit-elle, sous l'ombrage de ces branches au feuillage vert et épais I Cette solitude m'enchant. Aucune oreille indiscrete, aucun regard curieux ou jaloux, pas même un écho bavard ou moqueur... Il n'y a autour de nous que le silence, et le silence c'est le mystère. On peut parler, ouvrir ^^son cœur, dire tout ce que l'on pense. Âhl comme je la comprends bien, maintenant, cette solitude à deux, si chère à ceux qui s'aiment ! Être près de vous, Georges, comme c'est bon !...» Oh l oui, serre£-moi contre vous, bien fort, afin que je sente mieux encore les battements de votre cœur I La belle journée ! Quel bon soleil! Il n'y a pas un nuage au ciel, tout rayonne I.* Ces bourdonnements, ces chants d'oiseaux, le murmure de l'eau, la fraîcheur du bois, ce doux bruit sous les feuilles, ces enivrants parfums qui nous arrivent de toutes parts, Georges, tout cela nous invite à partager la joie de la nature entière, nous parle du bonheur d'aimer. Il la serrait toujours fiévreusement et l'écoutait, frémissant, en extase. Elle continua : <— Gomme je suis heureuse ! Enfin, je la connais cette ivresse infinie de l'amour, je le connais ce bonheur

MABAHE ^rORAMIE 17 Mais vous pouvez me croire, mon ami, et vous avez pu le voir, d* ailleurs^ M. Joramie n'est guère mon mari. -^ Vous n'en êtes pas moins sa f^mme. — C'est vrai, je suis sa femme, soupira-t-elle : allez, je ne suis pas venue jusqu'à ce jour sans regretter d'avoir accepté son nom et sa fortune. Bien souvent, depuis que je vous connais, surtout, je me suis reproché amèrement mon manque de courage, mes défaillances en face des difficultés de la vie. Mais je vous le répète, Georges, je n'avais plus ma tête à moi, j'étais folle quand j'ai contracté cette union qui me lie à un vieillard. Je ne savais pas encore ce qu'il [faut à une femme pour être heureuse; je ne connaissais pas l'amour, qui tient lieu de tant de choses, je ne savais pas ce que c'est qu'aimer l Pauvre fille naïve, sans expérience, ignorante de tout, je ne pouvais voir que le beau côté des choses. C'est la position qui m'était offerte, plus encore que la fortune, Çui m'a séduite. Mais vous m'êtes apparu, Georges; aussitôt [j'ai compris que tout ce que j'avais n'était rien, vous m'avez fait sentir le néant de ma grandeur I Ah! aujourd'hui], comme je la trouve lourde, ma chaîne I Quel poids énorme sur mes épaules I C'est avant ce fatal mariage que j'aurais dû vous connaître Georges, mon Georges bien-aimé : ah I c'est autrement que j'aurais vu et compris la vie ! L'amour m'aurait rendue forte et vaillante... Froidement, j'ai accepté la fortune, une position brillante ; c'est gaiement, avec enthousiasme que j'aurais partagé votre misère t Et maintenant je serais toute à vous, je n'appartiendrais qu'à vous l Comme ce serait bon ! Oh! je ne vous aurais point demandé d'être votre femme; je n'aurais voulu être que votre maîtresse, fidèle, aimante, dévouée, afin d'être mieux adorée, mettant

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

MADAME JORAMIB — Eli bien, oui, s'écria Georges, je t'aime Tondrais... Il n'acheva pas. — Que voudrais-tu, dis? fit-elle d'une voix mourne tu sais bien que tout ce que tu peux vouloir je le fais aussi. Il l'entraîna plus étroitement et elle, comme pétrifiée, sait aller doucement son corps en arrière. A ce moment, non loin d'eux, venant troubler l'isolement, il se fit dans le bois un bruit singulier. Ils tressaillirent. Madame Joramie se redressa légèrement, toute rouge, et regarda autour d'elle inquiète. — Qu'est-ce que cela ? fit-elle. — Probablement un renard qui chasse un lapin répondit Georges. • ils tendirent l'oreille, mais ils n'entendirent plus Tout était redevenu calme; du reste ils ne voyaient pas même un mouvement de feuilles dans le taillis. — Je crois, Georges, que vous avez deviné la cause de ce bruit, dit madame Joramie. — Est-ce que vous avez eu peur ? — Non. Mais on n'est pas toujours maître du premier mouvement de surprise. Tiens, continuait-elle en lui mettant un baiser sur le front, voilà comme j'ai peur ! Il voulut la saisir, mais elle se dressa debout, et lui avoir lancé un regard qui disait : « Viens, suis-m'en elle marcha rapidement vers une grotte profonde sombre, creusée dans un rocher, et qui laissait voir l'entrée à environ trente mètres de distance. Mais, avant de pénétrer dans la grotte, elle se ferma les yeux étincelants, ayant sur ses lèvres un sourire ironique. !■

r' ' i : ' Madame Joramie 21 A la fin de ce deuxième couplet, Georges vit apparaître Lucien Morel dans une des sellées conduisant à la grotte. C'était le chanteur. Le gamin marchait lentement, les mains dans les poches de son veston de velours, le regard perdu dans la verdure au-dessus de sa tête, et ayant l'air de se croire bien seul dans cet endroit écarté du parc. Il reprit, cette fois avec plus de force, faisant sentir en même temps, par l'expression du chant, le reproche amer et la douleur profonde d'un cœur désespéré: Il me retire sa tendresse, Il court chercher d'autres amours; Saisi d'une nouvelle ivresse, Espère-t-il de plus beaux jours? Il me délaisse, il m'abandonne, L'ingrat! c'est la mort qu'il me donne... Pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait. Pourquoi, pourquoi, puisqu'il mentait? Les derniers vers, principalement, sonnaient aux oreilles de Georges comme un cri de colère et arrivaient vibrants et mordants jusqu'à son cœur. Il ne voyait plus le chanteur; il lui semblait que c'était Mionne qui jetait cette plainte déchirante, qui lui adressait un dernier et suprême appel. Et malgré lui sa pensée répétait: Pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait, Pourquoi, pourquoi, puisqu'il mentait? Madame Joramie s'était avancée sur le seuil de la grotte. — Qui donc chante ainsi? demanda-t-elle à Georges. — C'est Lucien. — Vous le voyez ?

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

MADAME JORAMIB — Je ne connaissais pas encore ton talent de leur; reçois mes félicitations; je t'ai écouté avec plaisir ; tu chantes bien, avec goût el beaucoup d'émotion. Est-ce que tu as appris le chant? — Oui, monsieur Georges ; j'ai suivi un cours à l'école. •- Oh ! alors, je ne suis plus étonné, Tu as la tonne — Vous trouvez ? — Une jolie voix de ténorino. — Maintenant que je sais que ma voix vous quand vous me direz de chanter pour vous distraire ne me ferai pas prier. — Comment appelles-tu ce que tu chantaient l'heure? — C'est une mélodie, monsieur Georges. — Qui a pour titre ? ~ Pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait? C'est une] de jeune fille qui vient d'apprendre que celui qu'elle aime l'abandonne pour donner son amour à une autre — J'ai compris cela. De qui sont les paroles? — Je ne sais pas, monsieur Georges. ~ Et la musique ? — Pas davantage. J'ai appris cette mélodie l'année dernière, en l'entendant chanter par une jeune fille ouvrière, dont la chambre était voisine de la mienne Georges soupira. Uionne n'était donc pas tout à fait oubliée !

mâdamb joramie 25 visiter certaines parties du vieux manoir fort curieuses, disait-elle, au point de vue historique et archéologique. Lucien Morel jouait, au bas du perron, avec un gros chien de Terre-Neuve dont il avait su conquérir l'amitié. Le gamin paraissait s'amuser beaucoup, car à chaque instant on l'entendait rire aux éclats. Georges suivait docilement la belle châtelaine à travers de vastes appartements déserts, sentant le renfermé, le moisi, mal meublés, et qui semblaient, par leur tristesse, se plaindre de l'abandon où ils étaient laissés. Madame Joramie montra à Georges beaucoup de choses qui auraient pu enthousiasmer un archéologue, mais qui, disons^{4e}, intéressèrent médiocrement le jeune artiste. C'est elle surtout qu'il regardait, et, certes, elle ne s'en plaignait point. A un moment, ils s'arrêtèrent devant une grande fenêtre de laquelle on avait une vue très belle, et très étendue sur la campagne environnante. Georges regardait, rêveur. — A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-elle. — Je ne pense plus, répondit-il ; c'est à croire que j'ai perdu la liberté de penser. Je me laisse aller doucement au bonheur d'être près de vous ; je suis éveillé et il me semble que je goûte le repos du sommeil. Elle s'appuya sur son épaule, puis après un moment de silence : — Georges, dit-elle, votre élève est bien maladroit. Déjà ce matin... Il est toujours là où on ne le voudrait pas ; on dirait vraiment qu'il le fait exprès. —* Oh ! il ne faut pas lui en vouloir. — Je ne lui en veux pas, Georges ; mais convenez qu'il devient gênant, insupportable. — Il est indiscret sans le savoir. Le pauvre garçon ne

iiADAME JORAMIÊ 27 salon où Ton ne vient jamais ;
maintenant, nous entrons dans la bibliothèque, que nous traversons en ligne droite; cette troisième pièce est une antichambre; ennn, j'ouvre encore cette porte et, ajouta-t-elle en poussant Georges, vous voilà dans ma chambre. — Un nid délicieux ! fit Georges. — Qui sera bientôt, si tu le veux, notre nid d'amour, répliqua-A-elle tout bas à son oreille. Elle l'entoura de ses bras et le serra contre sa poitrine dans une étreinte passionnée. À ce moment, un coup de cloche annonça une visite. — Oh! encore, toujours! murmura*t-elle avec un mouTement d'impatience et une mauvaise humeur visible. Elle reprit : — ■ Georges, je t'adore, je te veux; si tu me veux, toi, prends-moi!... Écoute : tu sais comment tu peux venir de ta chambre dans la mienne ; je t'ai montré le chemin. Ce soir, quand les domestiques seront couchés, auront éteint les dernières lumières et que tout sera silencieux, sors sans bruit de ta chambre et viens près de moi... Je serai couchée, mais je ne dormirai pas ; je t'attendrai palpitante d'émotion, impatiente de te tenir entre mes bras ; car, vois-tu, j'ai soif de tes baisers, et il faut qu'elle se calme enfin, cette fièvre d'amour qui me brûle! Georges, mon bien-aimé, viendras-tu, dis, viendras-tu? -Oui Son regard s'illumina. C'était la joie du triomphe. — Oh! s'écria-t-elle éperdue, folle, la belle nuit, la belle nuit!... . Comme nous allons [nous aimer! Comme je vais être heureuse ! A ce soir, mon Georges, à ce soir ! Elle le quitta et s'empressa de descendre au salon, où àQMx voisins, le mari et la femme, l'attendaient.

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

MADAME JORAMIE '29 OU qtû constraisait hb chariot de papier poor le faire traîner par douze manches accouplées. Ce n'était pas un enfant que Georges avait devan c'était un homme, et cet homme avait une volonté. — Toi, fit l'artiste, revenu de sa surprise, qu'f que cela signifie? Que fais-tu l& ? — Vous voyez, je me promenais. ~ Sans lumière ? — La lune éclaire suffisamment ce couloir. — Et pourquoi te promènes-tu ainsi la nuit q tout le monde dort? — Pas tout le monde, monsieur Georges, pu vous êtes éveillé. — Enfin, pourquoi n'es-ta pas couché ? — Pourquoi me serais-je couché, n'ayant pas en< dormir? Georges haussa les épaules. — Tu vas me faire l'amitié de rentrer dans ta chai dit-il, et de te mettre an lit immédiatement. Lucien secoua la tête. — Monsieur Georges, répliqua-t-il, j'ai le regret pouvoir vous obéir. — Qu'est-ce à dire ? — Je ne me coucherai pas cette nuit, moi Georges, et comme vous paraissez ne pas avoir envie de dormir que moi, je tous propose de vous compagnie jusqu'au jour. S'il ne vous plaît pas de dans votre chambre, nous nous promènerons dai jardins. La nuit est belle et embaumée et ce serait maut de causer sous le regard des étoiles. J'ai, d'ail certaines choses à vous dire, qui pourront, je crois, intéresser. — Moi, j'ai & te dire que tu m'impatientes, à l laisse-moi, laisse-moi (

i 'm MADAME JORAMIE 31 — Oh I jBt Georges. — Mais vous n^êtes pas entré dans la grotte et vous n'entrerez pas dans la chambre. L'artiste devint blême de colère. Il se révoltait. Quoi ! ce petit garçon, un etifant, osait lui tenir tête ! — LaissC'-moi passer ! lui dit-il d'une voix frémissante. — Jamais ! Qu'elle vous attende, vous n'irez pas I — Tu crois pouvoir m'empêcher de passer ? — Oui, répondit le gamin^d'un ton ferme. — Nous allons voir. — Eh bien, oui, monsieur Georges, nous allons voir. Le maître leva la main, l'œil menaçant. Mais l'élève eut le temps de faire trois pas en arrière et de tirer de sa poche un cotiteau-poignard qu'il tenait ouvert. De la lame jaillirent des éclairs. — Une arme I exclama l'artiste stupéfait; malheureux I oserais-tu?... — Cette lame, répliqua Lucien, est de bon acier, de bonne trempe et elle est bien affilée et tranchante. En ce moment elle me rend fort contre vous, qui n'auriez qu'à poser la main sur moi pour me briser comme un roseau, et c'est elle, maintenant, qui vous dit : Vous ne passerez pasl Oh I monsieur Georges, elle n'est point dans ma main, pour vous ft'apper, cette arme ; mais écoutez ce que je vais vous dire : Si vous ftiites un pas de plus vers cette porte, avant que vous l'ayez ouverte, aussi vrai que je m'appelle Lucien Morel et que. je vous aime de toute la force de mon cœur, je vous jure que je m'enfoncerai cette lame dans la poitrine. Ah ! quand vous me verrez tomber à vos pieds, sanglant, mort, vous n*oserez plus ouvrir cette porte fet vous oublierez qu'elle vous attend... Mon cadavre vous empêchera de passer l

The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate

UADAMB JORAMIE 33 — Elle avait huit ans quand nous avoos été séparés et c'est seulement la veille du jour où je suis veou Tons rejoindre ici que nous nous sommes retrouvés. — Tu as vu Mienne avant de venir en Brei — Oui. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? — J'attendais. ~ Tu attendais 7 — Selon les instructions de M. Alexis Mol — Je crois comprendre. — Oui, monsieur Georges, vous compn ami avait peur pour vous et pour Mïonne: connaître le danger et m'a dit d'empêcher tous les moyens possibles. Geoi^es soupira et passa rapidement sa m front couvert d'une sueur froide, — Maintenant, monsieur Georges, reprit lait, entrons dans votre chambre; j'ai à vou le savez, des choses qui vous intéresseront ce 11 poussa la porte, prit la main de Georges i doncement dans ta chambre. L'artiste posa la lumière sur une table dans un fauteuil. 11 paraissait anéanti et ne p volonté. Le malheureux, sorti de son accè avait.l'air tout honteux; il tenait sa tête baissés, on aurait dit qu'il n'osait plus ri êlèfe, qu'il avait peur da roagir devant cet dont il subissait la volonté. Lucien avait refermé la porte et s'était n contre toute surprise en tournant deux fois la serrure. ~ D'abord, monsieur Qeorges, dit-il, j'ai TOUS remettre. — Une lettre ?

The text on this page is estimated to be only 11.03% accurate

MADAME JOBJ Il porta la lettre à Mionne à ! per un
gémissement et ses yeux Enfin, après 6lre resté un instant furtif sur Lucien
qui, anxieux, ol ments, et sa main fiévreuse décli

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

MADAME JORAMIE La bouche entr'ouverte, souriante, montra
dents blanches derrière les lèvres roses, leur i Frémissante, madame
Joramie attend à l'oreille. Elle trouvait qu'il était long à venir. Tout à coup
elle se dressa inquiète, une il; le regard. Un bruit de voix venait d'arriver
jusqu'à elle. Qu'est-ce que cela signifie? Que se passa heures étaient sonnées.
Tout le monde, excepté devait être couché. Qui donc parlait ? Cependant le
bruit continuait. Madame J attentive qu'elle fût à écouter, ne percevait sons ;
impossible de saisir un mot. Toutefois ment et malgré la distance, elle
reconnut Georges. — Mais qu'y a-t-il doucement murmura-t-elle. (voir, il faut
que je sache., , Elle sauta à bas du lit, mit ses pieds nus pantoufles de velours
grenat, revêtit un peignoir tomba sous la main, prit son bougeoir et : chambre.
Le bruit de voix avait cessé. Madame Jor tendait plus rien. Mais, au lieu de
rentrer elle marcha résolument vers la chambre de Georges A ce moment le
jeune homme lisait la Mionne. La voici : à Cher Georges, » M. Alexis
Moi vient de me faire rec » lettre oh il me prouve une fois de plus son a "
moi, et l'affection sincère et profonde que : 0 vous. » Il m'apprend que vous
venez de quitter

•.y.v UÂDAHB 70RAMIE d& » comme je vous aime et de se savoir aimée comme » vous m'aimez ! » Georges, que cette lettre, que vous n'avez pas osé » me demander vous-même, vous porte la consolation » et Tespoir. Ah I je voudrais pouvoir y enfermer mon » cœur I » En attendant votre retour, je travaillerai à notre » bonheur. » Votre MiONNB. » Dans la situation d'esprit où se trouvait Georges, on comprend ce qu'il dut éprouver après la lecture de cette lettre aux accents si touchants. Quoi, il avait pu oublier Mionne un instant, il avait failli être l'amant d'une autre femme, charmante, sans doute, mais plus âgée que lui et mariée, ce qui aurait dû suffire pour l'arrêter I Maintenant que la raison lui était revenue, il se demandait comment il avait pu arriver graduellement à ce degré de folie. Il ne comprenait pas. Car, enfin, ce n'était ni la fortune, ni la haute position de madame Joramie dans le monde qui l'avaient séduit. Et, certes, sons aucun autre rapport^ elle ne pouvait être comparée à Mionne, qui avait aussi la beauté radieuse et en plus la jeunesse et la pureté î Georges était troublé jusqu'au fond de l'âme ; mais en même temps sa fièvre brûlante se calmait, son cœur avait de doux tressaillements, et il se sentait rafraîchi dans tout son être comme si une rosée bienfaisante fût tombée en loi. Tout à coup, n'étant plus maître de son émotion, ses larmes jaillirent et il sanglota. Arrivée à la porte de la chambre de Georges, madame

^ MADAME JORAMIE 41 de> ctUe misérable jeune fille qui le fait pleurer comme U'ûcnf.intl V:U(d d'une sorte de rage folle, elle se disposait à L. rter violemment à la porte lorsque la voix de Lucien Tr'.eta. Alors, faisant taire la colère qui grondait sour^ îiient en elle, l'oreille tendue, elle ne songea plus qu'à é^'.t'ier. ~ Je TOUS en prie, monsieur Georges, ne pleurez pas, disail Lucien ; aucun malheur n'est arrivé, Dieu merci, et vous n'avez pas de reproches sérieux à vous adresser. — Mon brave Lucien I fit le jeune homme. — D'ailleurs, monsieur Georges, mademoiselle Mionne ne saura jamais ce qui s'est passé ici. •— Oh ! non, il faut qu'elle ignore toujours... chère Mionne I chère Mionne I Derrière la porte, madame Joramie, les poings serrés, grinçait des dents. Georges se leva, prit la main de Lucien et la pressa fortement en disant : — Merci, merci I — Ainsi, monsieur Georges, vous ne m'en voulez pas ? — Moi, t'en vouloir, parce que tu m'as rappelé à moi-même, parce que tu m'as rendu la raison I Mais je te bénis, au contraire. C'est une dette de cœur que je viens de contracter envers toi ; va, sois tranquille, je saurai la payer, cette dette... Qu'allais-je faire? Ah I j'étais fou... Heureusement tu étais là pour m'arrêter au bord de l'abîme ; sans toi, j'étais perdu, tu m'as sauvé I C'est vrai, Lucien, c'est bien vrai, c'est le bonheur de Mionne et le mien que tu as vaillamment défendus I — Je ne me trompais pas, se disait madame Joramie, faisant des efforts surhumains pour contenir sa fureur, c'est ce petit misérable qui s'est placé entre Georges et

* 42 LA PETITE MIONNE \ • : . -j— moi... Serpent, pourquoi ne t'ai-je pas écrasé !... Qt .:3^ i Alexis Mollin... Ah ! il me le payera cher ! — Ainsi, reprit Georges, cette comance que tu a^ chantée tantôt, dans le parc... i•— A produit son effet : en vous rappelant le serml 4 • que vous avez fait à Mionne de l'aimer toujours, (t,i m vous a empêché d'entrer dans la grotte où l'autre vou j: attendait. — Tu savais qu'elle était là ? [— Oui, monsieur Ge<^rges. Depuis que je suis ici, je l 1 veille... Tantôt je vous ai suivis dans le parc ; quand t vous vous êtes assis près du vieux chêne, j'étais à quel- l ques pas de vous seulement, caché dans le taillis ; j'ai |. tout vu, tout entendu... Ah ! je ne vous le cache pas, j'ai ' eu peur un instant ; j'ai bien cru que tout était perdu l — Oh ! tout l fit Georges avec un accent singulier. >■: — Monsieur Georges, répliqua gravement Lucien, si l vous étiez entré dans la grotte, auriez-vous revu made- !, moiselle Mionne ? — Oui, oui, tu as raison, dit Georges vivement. | — Tout à coup, je me suis rappelé la romance, reprit Lucien, et je me suis mis à chanter ces paroles, qui me semblaient traduire exactement la plainte de mademoi- selle Mionne : é Pourquoi m*a-t-il dit qu'il m'aimait. Pourquoi, pourquoi, puisqu'il mentait ? Georges soupira. — Oui, fit-il avec tristesse, voilà ce qu'elle aurait eu le droit de dire...« Mais ne parlons plus de cela. Cependant, Lucien, j'ai une promesse à exiger de toi. — • Laquelle ? — Ce que ta as vu^ ce que tu as entendu, tu dois Tou

MADAME JORAMIE 43 blier. C'est un secret. Jure-moi de ne le révéler à personne, pas même à Alexis Mollin. — Je vous le jure ! — C'est bien. — ieorges respira bruyamment. — Ah ! fit-il, je reprends possession de moi-même, le calme succède à l'agitation, je retrouve ma pensée, je me sens renaître !... Il resta un moment silencieux et reprit : — Lucien, n'avais-tu pas quelque chose à me dire ? — Si, vraiment, monsieur Georges. — Eh bien, parle, je t*écoute. — J*ai à vous apprendre, d'abord, -^oh! vous 'allez être bien étonné, — que mademoiselle Mionne n'est pas la fille de M. Mourillon. Georges laissa échapper une exclamation de surprise. — Et tu es sûr de cela? fit-il. — Ne vous ai-je pas dit que Mionne était ma "stBur de lait? Elle n'est pas la fille de M. Mourillon, et c'est parce que celui-ci n'est pas son père qu'il a cru devoir, — ainsi que me l'a dit Mionne, — repousser la demande que vous lui avez faite. Mais un monsieur qui s'intéresse à mademoiselle Mionne et à vous aussi, monsieur Georges, doit forcer M. Mourillon à donner son consentement à votre mariage. — Mionne me dit cela dans sa lettre. . — Ah I elle vous le dit ? — Oui. Elle me parle d'un ami, d'un protecteur, mais sans le nommer. — C'est un homme très riche et surtout très bon, car il fait beaucoup de bien, paraît-il ; mademoiselle Mionne m'a dit son nom. — Il s'appelle? — Monsieur Florentin Broussel.

MADAME JORAMIE 45 prend, c'est lui qui l'a élevée, qui a veillé sur elle, qui l'a instruite; car, au dire de M. Alexis Mollin, mademoiselle Mionne est très instruite et elle parle plusieurs langues. C'est beau cela, monsieur Georges. Et quand on pense que le père Mourillon n'était qu'un pauvre saltimbanque... — Saltimbanque ! exclama l'artiste, mais je ne savais pas cela. — Oh ! il y a bien d'autres choses encore que vous ignorez et qu'on vous dira. Oui, pendant de nombreuses années le bonhomme Mourillon a fait partie d'une troupe de saltimbanques. Il fallait vivre, élever la petite... Mais je bavarde comme une pie aveugle. Monsieur Georges, qu'allons-nous faire maintenant ? — Ce que nous allons faire ? -- Oui. — Tu vas le voir. Georges ouvrit sa valise dans laquelle il se mit à entasser tous les objets lui appartenant, qui se trouvaient dans la chambre. — Bravo ! s'écria Lucien. — Et toi ? demanda Georges. — Moi, c'est fait. Le gamin s'élança dans la chambre voisine et reparut aussitôt avec sa petite valise de voyage bouclée. Lucien Morel était, nous l'avons dit, un garçon plein de résolution. Il s'était dit : — Je me tuerai ce soir ou M. Georges et moi nous quitterons le château au milieu de la nuit. Et il avait pris ses dispositions pour l'un ou l'autre voyage. Georges achevait de remplir sa valise. Madame Joramie était toujours dans le couloir. Mais, 3.

*.• > "V MADAME JORAMIK 47 grande pièce et se précipita vers une fenêtre qu'elle ouvrit violemment. Georges et Lucien, portant chacun une valise, avaient déjà traversé la cour. Ils se dirigeaient rapidement vers une porte du jardin, qui n'était habituellement fermée que par un verrou. Tom, le brave terre-neuve, les reconduisait ; il sautait, bondissait autour d'eux, leur faisait fête. Madame Joramie n'eut que le temps de les apercevoir dans le clair de lune, car ils disparurent aussitôt dans l'ombre des grands arbres. Alors elle se redressa, le regard chargé d'éclairs, le sein bondissant, haletante, et fit entendre une sorte de rugissement. — Il part, il me fuit , il m'échappe I s*écria-t-elle éperdue. Et je l'aime, je Taime ! Elle tordait ses bras de douleur et de rage. -* Et c'est une fille de rien, sans famille, élevée par charité, la fille d'un saltimbanque qu'il me préfère 1 Oh I le fou, le foui... Elle piétinait, frappant le parquet avec fureur. Elle vit revenir le terre-neuve, marchant lentement, triste, tête baissée, la queue entre les jambes. Soudain, son visage prit une expression terrible. Ce n'était plus une femme, mais une bête fauve. Les poings crispés, les lèvres écumantes, l'œil farouche et menaçant, elle s'écria : — Malheur à toi, Mionnel malheur à toi!... Ah! je me vengerai!

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

ITE MIONKE énements que nous venons de B était rentrée k Paris.)é, elle voulait le ressaisir. vait pas encore. Mais, certaiisenterait ; et, si elle tardait i faire oailre. Car madame Joà comprimer longtemps ses Kait là, et elle savait qu'il fallait l'obstacle à briser. Aussi te à quel prix, à écarter de son {ënait. iille en trouverait le as, s'il le fallait, à la faire dîKlle était résolue à ne reculer face d'un crime, tout devais juré de se venger? I pouvait plus trouver gr&ce lonçait à l'amour de Georges, ûmer.

MADAME JORAMIE 49 L'amour que le jeune artiste avait inspiré à madame Joramie la rendait féroce. Toutes les fureurs étaient en elle. Elle avait dit à M^{lle} Joramie, étonné de la voir revenir : — M. Ramel a été brusquement rappelé à Paris. Une affaire de la plus haute importance, m'a-t-il dit, et qui ne souffrait aucun retard. Comme je n'étais allée à Lamballe que pour la restauration des peintures, je n'ai pas cru devoir rester seule là-bas où je n'aurais pas tardé à mourir d'ennui. M. Joramie, ayant trouvé l'explication suffisante, n'en avait pas demandé davantage. Or, le lendemain de son retour à Paris, madame Joramie était seule dans son boudoir, à demi couchée sur une ottomane. La tête appuyée dans sa main et les yeux fixes, elle songeait. Un pli sur son front, le feu sombre de ses prunelles, le mouvement de ses narines et le frémissement de ses lèvres révélaient son agitation intérieure. Absorbée dans ses mauvaises pensées, madame Joramie ruminait ses noirs projets de vengeance. La porte du boudoir s'ouvrit sans bruit, et livra passage à la femme de chambre de madame Joramie. La gentille soubrette crut d'abord que sa maîtresse dormait, et elle se disposait à se retirer discrètement, lorsque madame Joramie, qui avait entendu le froufrou d'une robe, tourna lentement la tête. — Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle d'un ton brusque. — C'est une visite pour madame. Madame Joramie se redressa. — Une visite ? fit-elle ; je n'attends aucune visite, je ne reçois pas» Ne vous ai-je pas dit que je n'y étais pour personne ?

y' 50 LA FBTITE lÊOmxm , — C'est vrai, madame. — C'est MDgalier comme mes ordres sont mal compris ; je ne veux pas qu'on sache que je suis revenue à Paris ; aux personnes qui se présentent on doit répondre, comme je l'ai ordonné, que je suis toujours en Bretagne. »<^Le monsieur qui demande à vous voir sait que vous êtes de retour depuis hier. — Eh I que m'importe? Il fallait lui dire : M Madame est sortie ou madame ne veut recevoir personne. » — C'est ce que j'ai dit, madame ; mais ce monsieur a insisté, et puis j'ai cru, j'ai pensé... — Vous avez pensé ? — Que vous feriez peut-être une exception en faveur de ce visiteur. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? — Il vient de la part de M. Georges Ramel. Madame Joramie ne put s'empêcher de tressaillir, et ses joues et son front s'estompèrent de rose. — Ah 1 fit-elle. ^- Quels sont les ordres de madame? — Je recevrai ce monsieur. — Où dois-je le faire attendre ? Madame Joramie réfléchit un instant, puis se leva, jeta un coup d'œil dans son. miroir de Venise et répondit : — Amenez-le ici. Un instant après le visiteur était introduit dans le boudoir et la femme de chambre se retirait aussitôt, en fermant la porte. Quand, après avoir salué, le visiteur se redressa en face de madame Joramie, celle-ci,, stupéfiée^ faillit tomb^ à la renverse. Bien qu'elle fût devenue très pâle, elle eitt la force de retenir un cri prêt à lui échapper.

TAÂJDÂME JDIELAMIFI 51 — Ah ! elle me reconnaît ! pensa Thomme. Et il sourit. Déjà madame Joramie avait eu le temps de revenir de sa surprise. Maîtrisant son émotion et voulant au moins avoir l'air de faire bonne contenance, elle prit la parole. — Vous venez, monsieur, m'a-t-on dit, de la part d'un de mes amis, M. Georges Ramei ; vous êtes sans doute porteur d'une lettre de M. Ramel ? — Non, madame, je n'ai pas de lettre. — Alors une de ses cartes de visite. — Pas davantage» — En ce cas, monsieur, fit madame Joramie avec hauteur, rien ne me prouve que vous venez de la part de M. Georges Ramel. — Ali ! il vous faut une explication ? Soit, je vais vous la donner : Je me suis simplement servi du nom de Georges Ramel pour arriver jusqu'à vous. Vos laquais voulaient me faire tourner les talons et je voulais vous voir, moi... Le nom du peintre, un ami de la maison, a produit son effet. Comme vous le voyez, j'ai eu une bonne inspiration. r-^ Par exemple, s'écria madame Joramie, jouant l'indignation, voilà une audace inouïe ! On ne s'introduit pas ainsi chez les gens ! Vous êtes donc un malfaiteur ? Je vais à l'instant.*. Elle tendit sa main vers le cordon d'une sonnette. — Allons, allons, fit l'homme, ne jouons pas la comédie, vous n'avez nulle envie d'appeler, et si votre femme de chambre ou n'importe quel autre de vos serviteurs entrerait ici, vous seriez, j'en suis sûr, plus embarrassée que moi. Prenez-en donc votre parti, madame* puisque vous m'avez ouvert votre porte, recevez-moi. — Mais je ne vous connais pas ! — Dame ! depuis dix-huit ans, j'ai un peu changé ; j'ai

Itf - ^- 't* . **' J MADAME JORAMIE 53 comme moi, vous avez gardé le souvenir du passé. Donc, puisfque je suis venu pour cela, nous allons causer. — Mais c'est à un fou que j'ai affaire l exclama madame Joramie. — Je TOUS assure que je ne suis pas fou du tout, madame, repartit l'individu d'un ton railleur, et vous en serez bientôt convaincue si vous daignez me faire l'honneur de m'écouter. Je vous répète encore une fois que je ne vous veux pas de mal ; j'ajoute même que si vous aviez besoin de moi, pour une chose ou pour une autre, je serais heureux de vous servir. Tout à l'heure vous vous êtes écriée : « Mais je ne vous connais pas I » Est-ce bien vrai, cela ? Ne détournez pas la tête, regardez-moi !... — Eh bien, je vous regarde... — Et vous ne me reconnaissez pas ? — Non. — Alors, vous ne voulez pas me reconnaître ? Elle haussa les épaules. — C'est drôle comme la mémoire est fidèle chez les uns et rétive chez les autres I reprit le visiteur en hochant la tête. Un jour, — il y a un mois de cela, — je me promenais sur les boulevards extérieurs, du côté de Montmartre, flânant les mains dans mes poches et le nez en l'air... Oh I le hasard ! il n'en fait jamais d'autre !... Une jeune femme, beauté éblouissante, toilette superbe, sort d'une maison du boulevard et monte dans son coupé, qui l'attendait à la porte. Je ne fis que l'entrevoir ; mais à sa distinction, à ses mouvements pleins de grâce, à son allure élégante et majestueuse, je la reconnus aussitôt, car je l'aurais reconnue entre mille. C'était vous, madame. Il est vrai, — je le reconnais, je le constate, — que vous êtes toujours belle, toujours charmante, et peut-être encore plus ravissante et plus adorable qu'autrefois.

• \ 54 LA PBTITS MIONNE I * > ■ I ■■ ■ MI .. !.■ Quelle surprise I Je vous avais, crue morte et je vous voyais vivante ! Car, pourquoi ne vous le dirais-je pas, pendant des années je vous ai cherchée^ partout... — Mon cher monsieur, dit madame Joramie toujours calme, je commence à comprendre : vous me prenez pour une autre. L'homme secoua la tête et, les sourcils froncés, répliqua : — Il n'existe pas en France, ni dans le monde entier, une seule femme qui vous ressemble. — Décidément, mon cher monsieur, tout cela est fort drôle, et, si j'avais le temps de vous écouter, vous finiriez peut-être par m'amuser ! Le regard de l'homme eut un éclair. — Ainsi, dit-il, c'est chez vous un parti pris, vous ne • voulez pas me reconnaître? r- On ne reconnaît pas quelqu'un que l'on n'a jamais vu. — Faut-il vous dire mon nom ? — Vous êtes chez moi, vous le devez. — Je me nomme Jacques Vernier. — Jacques Vernier? Ce nom m'est inconnu, monsieur. — Ah ! vraiment ? Eh bien, oui, je suis Ja(;ques Vernier, et vous, madame, vous êtes Raymonde Duchemin, et avant d'être madame Joramie vous étiez la comtesse de Soleure. La jeune femme se mit à rire bruyamment, se tenant les côtes. — Ah l ahî vous riez, fit Jacques Vernier. — Mais oui, tout cela est si drôle... — Vraiment, madame, vous trouvez drôle ce que je ^ous dis? — Sans doute, puisque je n'y comprends absolument rien.

MABAME JORAMIB 55 — Eh bien, moi, madame, je vous déclare que je ne comprends rien non plus à votre attitude. Prenez garde, madame, vous allez me faire croire que vous avez peur de moi ! Vous n'êtes pas Raymonde, vous ne me connaissez point, vous ne voulez pas me connaître ; soit. Vous avez vos raisons. J'avais aussi les miennes en venant vous trouver. Les choses ne se sont point passées comme je Tespérais, n'en parlons plus. Je désirais causer avec vous ; une conversation est maintenant sans objet. Je me retire, madame. Mais je dois vous dire ceci : « Je suis entré dans ce salon en ami et, malgré le passé et les souvenirs heureux [que je garde de vous, je vais en sortir votre ennemi. » Madame Joramie tressaillit légèrement et jeta sur Jacques Vernier un regard anxieux. Celui-ci continua : — Je ne veux pas vous prendre en traître, agir sans que vous soyez avertie ; ce que je ferai pour vous rendre la mémoire, je vais vous le dire : Nul autre que moi, maintenant, ne connaît votre passé ; eh bien, avant huit jours, M. Joramie, M. Georges Ramel, M. Alexis Mollin et cent autres personnes de votre monde auront reçu un écrit où sera racontée la véridique et très curieuse histoire de Raymonde Duchemin, comtesse de Soleure, aujourd'hui madame Joramie. J'ai dit. Adieu, madame ! Il allait sortir. Elle se jeta entre lui et la porte, pâle, effarée. — Pourquoi m'arrêtez-vous ? Elle le regarda un instant, silencieuse, puis : — Si j'étais Raymonde, que feriez-vous ? Elle prononça ces mots d'une voix mal assurée. Il comprit qu'elle avait peur.

t h MADAME JORAMIE 57 rôle dans le monde. Ce que c'est que la destinée... Vous êtes toujours belle, et comme vous avez su conserver votre jeunesse ! C'est merveilleux ! Il n'existe pas une position plus élevée que la vôtre ; on ne parle que de vous : la belle madame Joramie par-ci, la spirituelle madame Joramie par-là ; il n'y a que vous, vous faites la pluie et le beau temps ; vous êtes la reine de Paris. — J'ai horreur de tout ce bruit qui se fait autour de moi. — Bah ! bah ! n'est pas célèbre qui veut : cela vous était dû. Je ne vous le cache pas, j'ai été surpris en apprenant que vous étiez madame Joramie. -* Pourquoi cela ? fit-elle, se dressant brusquement. — Parce que j'ignorais que le comte de Soleure fût mort. Ce pauvre comte, il a péri à l'étranger, dans quelque aventure. Il était devenu fou, paraît-il. Il est parti et n'est jamais revenu en France. Pendant des années il a couru à travers tous les mondes, comme un insensé qu'il était. En somme, ce n'était pas un méchant homme, et s'il n'avait pas eu sa mère, — une femme féroce, — vous auriez pu faire quelque chose de lui. Mais, voilà, ce qui est arrivé était écrit. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est mort ? — Six ou sept ans, je ne sais pas au juste, répondit madame Joramie. Elle était livide, avait la sueur au front. — Je suis retourné à Noisy, vous l'avez appris sans doute ? — Pour tuer la vieille comtesse. ^ Je lui ai tiré un coup de fusil, je me vengeais ! prononça le misérable d'une voix creuse. — Résultat : cinq ans de prison !

MADAME JORAMIE 5& tête. Jacques la tenait tonjoars et peut-dtre pltts fortement encore qu'autrefois. Pourtant, elle Tavait brisée, cette cbatne de fer qu'il avait ri^ée pour l'attacher à lui... Mais les anneaux se ressoudaient et elle en sentait de nouveau les meurtrissures. — Et puis, reprit Jacques Vemier, je vous ai cherchée pour une autre raison encore. — Ah 1... Et cette raison? ' — Vous ne devinez pas? — N'on. — Eh bien, voilà, je pensais à Tenfant. Madame Joramie eut un tressaillement nerveux, qui se manifesta surtout par un battement rapide des paupières. Mais qu'avait-il donc, cet homme, à s'acharner ainsi après elle ? Pourquoi venait-il lui rappeler qu'elle avait été mère ? Son enfant ! Est-ce qu'elle y pensait ? Est-ce qu'elle y avait jamais pensé ? En vérité, elle avait eu à s'occuper de bien d'autres choses ! D'ailleurs on le lui avait pris et elle n'avait pas eu à s'inquiéter de son sort. Est-ce qu'elle savait ce qu'il était devenu ? Savaitelle seulement s'il avait vécu quelques jours ? Évidemment, il était mort. Certes, ce n'était pas une émotion maternelle que madame Joramie éprouvait en ce moment ; il n'y avait en elle aucun de ces sentiments exquis que la nature donne à la mère. Elle était simplement furieuse que Jacques osât lui parler d'un accident de sa vie qu'elle voulait oublier ; car, pour elle, avoir mis un enfant au monde, était un peu comme si elle se fût cassé une jambe ou un bras. Le membre guéri, on ne pense plus au mal. Elle avait vu au Salon le portrait de Mionne, elle avait

MADAME JORAMIB 61 VI ON REDEVIENT AMIS II y avait eu un moment de silence pendant lequel madame Joramie avait regardé Jacques Yernieri ayant l'air de sortir d'un rêve. — A l'enfant ! fit-elle, — Dame ! oui... Vous comprenez, on a du sentiment. Sans en être absolument certain, mais d'après ce que vous m'avez dit, je pouvais croire que j'étais le père. Cette idée me remuait, me remuait... Ça me troublait, me mettait sens dessus dessous, me rendait tout je ne sais comment. — Enfin, je sentais en moi toutes les diableries de la paternité. Mais oui, je suis comme cela, moi... Si je m'étais marié et si j'avais eu des mioches, j'aurais été un adorable petit papa, un papa gâteau, quoi ! Donc, par moment, il me prenait comme ça des rages folles de le voir, ce petit gosse, de le tenir dans mes bras, de l'embrasser, de lui faire une risette ! Ah ! si j'avais su où le trouver ! Dites donc, au fait, est-ce un garçon ou une fille ? Madame Joramie fit un effort et répondit : nu 4

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

MMTAlty! JORAHifi Ô3 — SI au moins TOUS m'expliquez, •»
— Vous devriez voir, tous devriez comprendre que vos paroles sont cruelles ; vous rouvrez une des plaies de mon cœur, la plus douloureuse et toujours saignante. Élie poussa un long soupir, et d'une voix mourante elle ajouta :
— L'enfant dont vous parlez n'existe plus. — Morte I — Hélas I — Ah !
pauvre petite, pauvre chérie i dit Jacques Yernier prenant le ton larmoyant.
Il tira son mouchoir et fit semblant d'essuyer des larmes qui n'existaient point. Un sombre éclair traversa le regard de madame Joramie. — Le misérable ! pensait-elle. Ah ! si je n'avais paa tout à craindre de lui I Le front de l'ancien garde-chasse s'était assombri ; son désappointement était visible. Évidemment, — et ma* dame Joramie le comprit, — il] était venu trouver son ancienne maîtresse avec une idée, quelque plan arrâté dans sa tête, où la mort de Tenfant de Raymonde n'était pas prévue. Sans aucun doute, cette mort mettait obstacle à ses projets, détruisait oa tout au moins dérangeait ses combinaisons. Bladame Joramie avait peu à peu repris son sang-froid. — Maintenant, dilrelle après un instant de silence, parlons de vous ; vous demeurez à Paris? — Oui. — Depuis longtemps ? — Depuis une dizaine d'années. — Que faites-vous f — Ce que je peux, mais pas du tout ce que je voudrais. Oh f le tableau de mon existence n'est pas d'une gaieté

MADAMB JORAMIE 65 de Targent, il faut que je fasse une tentative de ce côté. » — Pourquoi ne pas l'avouer? Eh bien, oui, vous sachant grande et généreuse, j'ai pensé que vous ne voudriez pas laisser un ancien ami dans la peine, répondit Jacques Yarnier, la regardant sournement. Madame Joramie était trop intelligente, trop perspicace pour ne pas avoir vu tout de suite jusqu'à quel degré d'abaissement était tombé son ancien amant et à quelle espèce de misérable elle avait affaire. Elle sentait que l'ancien forçat, abruti par la débauche, était capable de tout, et que, pour avoir de l'argent, il ne reculerait devant rien, pas même devant le crime. Se faire un ennemi de cet homme qui, autrefois, IV avait aimée, ne serait pas seulement une maladresse, mais une faute grave. Puisqu'il ne voulait que de l'argent, ne devait-elle pas se l'attacher, au contraire, en achetant son silence d'abord, et ensuite, si cela se pouvait, en l'associant à ses projets de vengeance ? D'ailleurs, en y réfléchissant, l'ancien forçat n'était-il pas l'homme qu'il lui fallait, dont elle avait besoin? Décidément'il était venu à un bon moment. Cependant elle ne voulait pas avoir Yair de répondre trop facilement aux exigences du coquin, et c'est avec dureté et en fronçant les sourcils qu'elle répliqua : — Je comprends : me sachant riche et généreuse, vous avez pensé, que n'importe par quels moyens, vous deviez exploiter ma générosité. — Oh! pouvez-vous dire cela! — Vous ôtes venu ici avec l'intention de me faire chanter, — Du chantage avec vous! Oh I oh! Ray monde I Est-il possible que vous puissiez me juger ainsi? Ah ! je ne m'attendais pas à une pareille mortification. Vous faire chanter^ moi, fl donc I Vous ne me connaissez donc plus 7 4.

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

66 LA. PETITE MIQNNNE 1— ■ - - - ■ ■ - - ^ — ' — — ■ ■ r

Malgré le temps écoulé, oammânt avez- vous pu oublier... Quand je pensais vouâ trouver bonne, compatissante, voilà que vous me traitez plus durement que les autres. Quelle chose horrible que la misère ! Au lieu d'inspirer de la pitié à ceux qui vous ont connu et peut-être aimé, en un temps, elle les irrite, leur fait peur, les épouvante. Oh I c'est affreux, c'est à ne plus vouloir de l'existence. Ah I vous ne m'avez pas compris ! Tenez, continua4-il, en voulant prendre un air de dignité, vous mériteriez que je me retirasse immédiatement ; oui, madame, vous mériteriesi que je ne voulusse plus accepter vos bienfaits. Mais je devine pourquoi vous vous montrez aussi dure, vous ne me pardonnez pas de vous avoir menacée tout à l'heure. Voyons, est-ce que je pensais un mot de ce que j'ai dit? Vous causer de la peine, à vous, vous faire du mal ! Allons donc I Mais, pour empêcher deux larmes de couler de vos yeux, je donnerais ma vie. Voyez-vous, Raymonde, j'ai passé par de terribles épreuves, mon existence a été affreusement tourmentée; mais je me retrouve tel que j'étais autrefois, pleia d'admiration et de Kiévouement pour vous. Il poussa un soupir et ajouta : — Il y a toujours là, dans mon cœur, quelque cb^se... — Alors, si j'avais besoin de vous? — Si vous aviez besoin de moi! Ah I je vous le dis, je vous le jure, vous pourriez compter sur le |pauvre Jacques. Est-ce que je ne suis pas toujours à vous, corps et âme? Vous avez beaucoup d'amis, mais je vous défie d'en trouver un seul qui soit, comme moi, toujours prêt à vous servir. Pour tous, je ne sais pas de quoi je serais capable ; tenez, Raymonde, pour vous je me ferais pendrel — J'espère bien que cela n'ira pas jusque-là, fii-elld* . Il la regarda fixement et reprit :

V, MADAME JORAMIE 67 — Vous avez quelque chose à me demander? — OuL — Alors» parlez : de quoi s'agit-il î — Vous êtes bien disposé k me servir? — Doissr-je vous faire de nouveau ma profession de foi? — Enfn, je peux compter sur vous? — Gomme on a le droit de compter sur un ami fidèle. — Bien. — Que dois-je faire? — Èa ce moment je poursuis un but que je veux atteindre et vous pouvez m'y aider. Avez-vous un ou deux amis sur lesquels vous pouvez compter ? — J'en ai deux, j'en ai quatre, j'en aurai dix, s'il le faut. — Des amis de... pension? fit-elle. — Oui, [de... pension, répondit Jacques, qui comprit. — Avant d'entreprendre la grosse affaire pour laquelle vous aurez à agir d'après mes ordres, j'ai besoin de certains renseignements. — On les aura. Voyons ? — Je voudrais savoir, d'abord, ce que c'est qu'un individu appelé Florentin Broossel, ce qu'il fait, quelles sont ses relations. — Florentin Broussel l connais pas. Où demeure-t-il, ce monsieur? — Je l'ignore. Il faut donc, avant tout, découvrir sa demeure. — Diable, diable! fit Jacques Yernier, se grattant l'oreille, une aiguille à chercher la nuit dans un tas de foin» •— Ce M. Broussel serait l'ami d'un autre individu appelé Mourillon, lequel, paraît-il, a une fille charmante. — Ah I vraiment, le monsieur en question est l'ami du bonhomme Mourilion. -* Et le protecteur de sa fille.

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

MADAME JORAHIE 60 Durosoy. Mais pour quelle raison a-Ul Toulou savoir... — Il ne me l'a pas dit; mais sans être sorcier, j'ai facilement deviné que c'était moins au bonhomme qu'à sa fille qu'il s'intéressait. M. Hector est grand ama' jolies femmes, il les cherche partout, au théâtre, rue, les bals publics et ailleurs. Or, mader Mienne est ravissante, c'est une merveille de beat TOUS comprenez. Madame Joramie grimaça un sourire. — Il est évident pour moi, continua Jacques T que M. Hector n'a voulu être renseigné au sujet i homme qu'afln de trouver un moyen d'arriver à la H. Hector est un garçon excessivement prudent ; lance jamais dans une aventure sans bien conn: terrain sur lequel il marche. J'ignore ce qu'il fera tous les cas, il sait par où il peut prendre le pèn rillon. Ahl en voilà un fameux original!... Quel dr corps I Ce vieux -là est une énigme vivante... On sa a été saltimbanque, mais le diable seul pourrai peut-être, ce qu'il est aujourd'hui, car son exister des plus mystérieuses. — Ahl — Du reste, vous aller en juger. Georges Ramel],¥ous ne l'ignorez pas, a son d(tueVéron, à Montmartre, Le bonhomme Mourillo Slle occupaient un logement dans la même maisc le peintre. Il paraît, — on dit cela à Montmartre, Geoi^es Ramel est devenu amoureux fou de la (selle, et que même, un instant, il a eu Tintent l'épouser. Apprenant cela, le vieux, qui aurait dû être enc se sent piqué par une mouche maligne, et ne fait ni deux, il déménage.

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

70 LA. PETITE MIONNÊ ' — Je sais cela. • — C'a Ta pris comme ça tout d'uo coup ; et sans avoir prévenu personne^ pas même Mienne, qui apprit La chose quand elle vit les déménageurs emporter les meubles, sans avoir donné sa nouvelle adresse, il va se loger à un antre bout de Paris, rue Linné, contre le jardin des Plantes. t — Ahl c'est rue Linné qu'il demeure maintenant? « — Oui, et il se croit là bien caché, le pauvre homme. ' Mais si rusé qu'il soit, il y en a encore de plus rusés que lui. D'ailleurs, voulant se cacher ou plutôt cacher Mionne, il n'a pas su prendre les précautions nécessaires pour dérouter les recherches. C'est un vieux malin, mais pas du tout difficile à rouler. — Qui sait? murmura madame Joramie, répondant à une de ses pensées. — Mais tout cela n'est rien, continua l'ancien forçat ; ce qui devient tout à fait curieux et étrange, c'est que Mourillon a dans Paris, rue Saint-Roch, un autre domicile qu'il a loué sous le nom de Desloges, ingénieur civil — Yous êtes sûr de celai s'écria madame Joramie. — Absolument sûr. — Voilà qui est, en effet, curieux et étrange. — Donc, Mourillon a un second domicile ; c'est comme qui dirait un pieiji-à-terre^ ou plutôt un endroit de passage; il n'y couche jamais, n'y prend aucun de ses repas, mais il s'y rend, sinon tous Les jours,, du moins quatre ou cinq fois par semaine. — Et que va-t-il faire là? — Attendez, je vous ménage d'autres siirprises. La maison a deux issues. Secrètement, avec des allures de faux monnayeur, Mourillon entre par une porte et sort par une autre, qui ouvre sur un étroit et sombre passage derrière l'église Saint-Roch.

ç --^ MADAME JOkAMIE 71 Qaand il entre dans la maison, le matin, venîj^nt de la rae Linné, Montillon est le bonhomme Mourillon, avec son air tranquille et honnête d'un bon bourgeois de Paris^ qui a la douce satisfaction de vivre de ses rentes; mais, quand il en sort, ce n'est plus la même chose ; Mourillon n'est plus Mourillon, le vieux s'est transformé. Son logement doit être rempli de toutes sortes de costumes au moyen desquels il se déguise et qu'il revêt tour à tour, en y ajoutant la perruque et la barbe pos. tiche qui doivent, selon le cas, le rajeunir ou le vieillir encore, ou lui donner une tout autre physionomie. Du reste, en sa qualité d'ancien saltimbanque, il excelle en l'art de se grimer. C'est ainsi que Mourillon, selon la circonstance, de. vient le personnage dont il veut jouer le rôle. Après s'être enfermé mystérieusement dans son logement où il ne reste, d'ailleurs, que le temps d'opérer sa mascarade, il sort par la porte du passage et va s'occuper de ses petites affaires. — Voyons, voyons... Tout cela m'intéresse énormément. C'est vraiment fort drôle! — Un jour, une cravate blanche au cou et une serviette sous le bras, il ressemble à un brave notaire appelé pour un contrat ou à un avocat qui va plaider au Palais. Un autre jour, c'est un vénérable vieillard, au chef branlant, qui s'en va faire une visite de charité. On peut le prendre aussi pour un riche étranger de passage à Paris. Enfin, sous l'habit d'un saint ecclésiastique, plein de dignité, de componction, on peut le voir tantôt dans un hôpital ou un hospice, tantôt dans un autre, s'asseoir au chevet des malades, causer avec eux, les encourager par de bonnes paroles, les rassurer, les consoler, les exhorter à la patience, s'enquérir de leur situation, de leur famille, et enfin leur glisser discrètement

MADAME JORAMÎE > 73 — Quand voas voudrez. — Oui, mais vous ne pouvez pas revenir ici ; ce serait imprudent. Nul ne doit savoir que vous connaissez madame Joramie. Il est de beaucoup préférable que je vous voie chez vous ; donnez-moi votre adresse. — Je veux bien vous dire où je demeure ; mais Jacques Vernier ne peut pas recevoir l'élégante madame Joramie dans son taudis. Et puis, je dois vous le dire, en venant chez moi, vous vous exposeriez à des dangers plus réels que ceux que mes visites à l'hôtel Joramie vous font redouter. Nul ne doit savoir que la belle madame Joramie connaît Jacques Vernier. — Trouvez alors un endroit convenable et sûr où nous* pourrions nous rencontrer et causer librement. Pourquoi ne loueriez-vous pas un petit logement, ou même un appartement, dans un des quartiers excentriques de Paris, où je pourrais me rendre aussi souvent qu'il le faudrait sans craindre d'éveiller ou d'attirer la curiosité du monde ? — Au fait, répliqua l'ancien garde-chasse, pourquoi ne louerait-on pas tout de suite une petite maison ? Comme cela, on serait chez soi ; on n'aurait pas à redouter les cloisons minces, ni les oreilles qui écoutent aux portes. ^ ?* — Soit, trouvez la petite maison. — C'est parce qu'elle est toute trouvée que je me suis permis de vous en parler. Elle est dans un quartier excentrique, au bord de la Bièvre, et suffisamment isolée, entre une rue peu fréquentée et une ruelle absolument déserte, dont elle est encore éloignée par une cour sur la rue et un jardin sur la ruelle et sur la rivière. Je me suis demandé plus d'une fois si ce n'était pas là que se cachait autrefois le fameux chevalier de Maison-Rouge dont Alexandre Dumas a raconté l'histoire.

Inhabitée m. 5

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

74 ha PSTITB jaOMNE depuis je ne sais combien de temps, cette maison attend impatiemment un locataire. — Éh bien, louëi àès ce soir. — Rien ne sera plus facile, si j'ai de l'argent. L'ar« gent e^t le nerf de la guerre. Sans argent on ne peut rien faire; avec de l'argent on peut tout faire. IMadame Joramie s'était levée. Elle ouvrit le tiroir d'un meuble dans lequel elle prit une poignée d'or qu'elle mit dans les mains de Jacques Yernier, puis une liasse de billets de banque. Après les pièces d'or, les billets s'engouffrèrent dans les poches de l'ancien forçat. — Faut-il voua donner un reçu f fit-il d'un ton narquois. — J'ai pris sans compta, répMqua-t-elle en haussant les épaules, mais vous avez bien trois ou quatre mille francs. Avec cela vous pouvez agir. — Ce soir la maison sera louée et demain j'y ferai mettre des meubles, juste ce qu'il faudra pour donner satisfaction au propriétaire, que je connais un peu, d'ailleurs. M Farfouillet, — c'est son nom, — est l'ami d'un de mes copaios, et vous savez, les amis des amis... — A propos de vos amis, n'oubliez pas que deux au moins, choisis parmi les sûrs, devront être à votre disposition, le moment venu. — C'est convenu. S'ils sont bien payés, je répons d'eux comme de moi-même. ^- On les payera bien. Demain soir ou après-demain, dans la journée, vous m'écrirez pour m'apprendre ce que vous aurez fait; vous me direz en même temps où je pourrai vous adresser me^. let res, que je ne signerai pas; dispensez-vous également de signer les vôtres. Nous devons agir avec le plus grand myslère. Surtout que mon nom ne soit jamais prononcé. Comprenez-vous bien?

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

MÂDAIfi JORAMIE 75 — Très bête. . — Dès que de mon côté je serai prêt, nous aurons le premier rendez-vous, et je vous dirai ce que tous et vos auxiliaires aurez à faire. — Nous serons prêts. — Maintenant, retirez-vous ; il ne faut pas qu'on remarque que vous restez trop longtemps avec moi. D'ailleurs, j'ai besoin d'être seule; je vais employer le reste de la journée à réfléchir, à bien examiner tout le parti que je peux tirer des choses étonnantes que vous m'avez apprises. — Vous ne me tendez pas la main? — Si vous y tenez, la voilà. — Merci. Allons, je vois avec plaisir que vous n'êtes pas trop changée. A revoir ! — Oui, à bientôt ! Jacques Vernier sortit du boudoir et passa devant les domestiques, fier, presque hautain, ayant dans le regard l'orgueil du triomphe. Madame Joramie était retombée sur son ottomane, et la tête dans ses mains, tout enliée à ses idées de vengeance, elle se mit à songer. Ah ! comme elle savourait d'avance la joie des souffrances qu'elle voulait faire endurer à sa rivale ! C'est Mionne qu'elle haïssait, Mionne seule qu'elle voulait briser, frapper sans pitié; mais qu'importe ? tant pis pour Mourillon s'il tombait sous les coups terribles qu'elle allait porter ! Tout à coup elle se redressa farouche, l'œil en feu. — Non, non, prononça-t-elle sourdement, rien ne m'arrêtera, j'irai jusqu'au bout. Je veux me venger, je veux me venger ! Pas de pitié. Et pourquoi en aurais-je pitié ? Est-ce qu'on en a eu pour moi, autrefois ?

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

UâDAUE joraue GÉSARIEte LEVE RDI ER Aiasi, Raymonde Duchenaio, comtesse de Solei femme du célèbre Snancier Joramie, était bigame. Bigame I Certes, ce n'était point là le moindre fi qui pesât sur ses épaules. Il est vrai que depuis tant d'années écoulées, elle n'a plus entendu parler de son premier mari, elle ne peut croire à l'abri de toute cruelle aventure, dont les douces et les plus simples conséquences seraient conduire sur les bancs d'une cour d'assises, et sans doute la justice eût égard à la haute position qu'elle occupe dans le monde. La comtesse de Soleure était bigame et, circonstance aggravante, c'est après avoir changé frauduleusement son état civil qu'elle était devenue madame Joram. Avant son second mariage, elle avait fait précédemment, des informations au sujet du comte leure, et de tous les efforts on lui avait invariablement répondu : « Depuis qu'il s'est expatrié, le comte de Solei n'a pas donné signe de vie ; on ignore absolument ce qu'il est devenu. Il y a lieu de croire qu'il n'existe plus,

* s ' .. " • ' ' l % IfADAMK JORAMIE 79 femme seule, vingt^inq mille francs à dépenser par an, c'était magnifique. Arrivée à Paris, Raymonde alla se loger» provisoirement, dans un hôtel de troisième ordre, où elle se fit inscrire sous le nom de Césarine Leverdier. Elle remplissait ainsi une des conditions que la vieille comtesse de Soieure lui avait imposées ; d'un autre côté, bien résolue à ne plus avoir aucune espèce de relations avec Jacques Yemier, c'était un moyen de se soustraire aux recherches que son amant ferait sans doute pour la retrouver. Ne voulant pas rester longtemps à l'hôtel, elle s'occupa, dans le mois qui suivit, d'une installation plus convenable et surtout plus en rapport avec ses goûts. Toujours sous le nom de Césarine Leverdier, elle loua rue de Parme, au deuxième étage d'une maison habitée par des gens tranquilles, un bel appartement composé de deux chambres à coucher, d'un grand et d'un petit salon, d'une salle à manger et d'une cuisine avec office. En moins de huit jours» l'appartement fut meublé par un tapissier, qui ne négligea rien pour qu'il fût digne de l'élégante et charmante jeune femme qui allait l'habiter. Alors Raymonde quitta l'hôtel et vint s'installer chez elle, en prenant deux domestiques pour la servir, une femme de chambre et une cuisinière. Césarine Leverdier n'était pas un nom de fantaisie que Raymonde s'était donné» en le prenant au hasard parmi tant d'autres. Il existait une demoiselle du nom de Césarine Leverdier. GeUe* eiv la vraie Césarine, du même âge que la comtesse de Soieure, à sept ou huit mois près, avait été

80 LA PETITE MIONNE Tamie, nous pouvons même dire la meilleure amie de pension de Raymonde Duchemin. Gésarine Leverdier était née dans le Midi, à trois lieues d'Âlbi, dans un village, et était venue à Paris à l'âge de dix ans, emmenée par son père, qui quittait sa petite localité pour représenter à Paris une importante maison de commerce. Gésarine était sortie du pensionnat, ses études hâtivement terminées, dix-huit mois avant Raymonde. Alors, pendant un certain temps, les deux amies s'étaient écrit de longues lettres où elles se communiquaient leurs projets d'avenir et ne cessaient de se jurer une amitié éternelle. Puis, comme cela arrive presque toujours, Raymonde ayant à son tour quitté le pensionnat, les deux amies s'étaient perdues de vue. Gésarine s'était trouvée dans une situation à peu près semblable à celle de Raymonde ; elle avait eu le malheur de perdre son père, mort sans fortune après les sacrifices qu'il avait faits pour l'éducation de sa fille, et elle se trouvait seule au monde, n'ayant plus aucun parent. Heureusement, elle était instruite ; une place d'institutrice lui fut offerte en Angleterre, et elle était partie pour Lon(dres, pendant que Raymonde, de son côté, suivait le chemin qui devait la conduire au château de Noisy-les-Monts et la ramener à Paris, séparée pour toujours de l'homme qui lui avait arraché violemment la couronne de comtesse qu'il avait mise sur son front. Raymonde s'était souvenue de son amie et n'avait point cru mal faire en lui empruntant son nom. Évidemment, elle était loin de se douter que cette substitution du nom de son amie au sien^ chose fort innocente, d'ailleurs, devait avoir plus tard des conséquences terribles.

MADAME JORAMIE 81 Pendant deux ans, Raymonde, ne sortant point du plan qu'elle s'était tracé^ vécu dans une paix relative. Fuyant les grandes assemblées, les lieux de plaisirs bruyants, ne se montrant en public, au théâtre ou ailleurs, qu'avec une certaine réserve, elle n'attirait point l'attention sur elle et ne se faisait remarquer que par son élégance et sa beauté. N'étant pour ainsi dire pas connue du tout à Paris, elle aurait pu y vivre tranquillement pendant des années. Il est certain que nul ne songeait à reconnaître la comtesse de Soleure dans la belle et élégante jeune femme, qui se faisait appeler Césarine Leverdier. Un jour, boulevard Bonne-Nouvelle, la fausse Césarine se trouva tout à coup en face de la vraie Césarine Leverdier. Il y a dans la vie, à chaque instant, de ces rencontres fatales, amenées par le hasard. L'amie de Raymonde n'avait point fait fortune, à en juger par son chapeau fané, son linge d'une fraîcheur douteuse, sa mauvaise robe d'indienne et l'espèce de mantelet rapiécé qui couvrait ses épaules. Elle sentait la misère, et sa figure pâle, maigre, souffreteuse, inspirait la compassion. — Ah I Raymonde , Raymonde ! s'écria-t-elle , en reconnaissant son amie. Et elle se mit à pleurer. La surprise, la joie et peut-être bien aussi la comparaison qu'elle établissait entre l'élégante toilette de Raymonde et son misérable vêtement I — Comment, c'est toi I fit Raymonde ; mais qu'es-tu donc devenue depuis quatre ans ? — Je te le dirai, mais pas ici... Je ne voudrais pas, pour toi, que quelqu'un que tu connais te vît causer avec moi... Je suis toute honteuse. Je voudrais te sauter au 5.

The text on this page is estimated to be only 15.87% accurate

• " » 92 LA PBTTE HIONNB eou et je n'ose pas Temlurasser»
ni même te tendre la main. Toutes deux montèrent dans une voiture, et
Raymonde ayant baissé les stores, les deux amies s'embrasbèrent. — Où
allons-nous? demanda Césarine. — - J'ai dit au cocher de nous conduire au
bois de Boulogne. — Comme tn es gentille, Raymonde> toujours bonne
comme autrefois I.». Tu es riche aujourd'hui et tu as bien Voulu reconnaître
une amie pauvre. Ah I tu n*es pas fière, toi, c'est bien... Que je suis donc
heureuse de t'aYoir rencontrée! Tu es mariée, sans doute,, et heureuse? Tu le
mérites. — Heureuse! oui et non, répondit Raymonde, eela dépend de la
signification que tu veux donner à ce mot : heureose. Mais je te raconterai
mon histoire. Parlons de loi, d'abord, Césarine raconta à son amie
commaoït, après la mort de son père, elle avait trouvé une place
d'institutrice en Ânglk^lerre. Elle était restée à Londres près de trois années,
faisant l'éducation française dedenxjeunes^ladjies; ne pouvant s'habituer au
climat du pays et étant tombée malade, elle avait été forcée de revenir à
Paris. EUle s'était replacée, toujours comme institutrice^ dans une maison
où elle n'avait pu rester que quelques mois. Bref, pour le moment, elle était
à la recherche de leçons au cachet qu'elle ne trouvait point ou d'une place
qu'elle ne trouvait pas davantage. Elle était arrivée, pea à peu, àlafin de ses
petites économies, et après avoir engagé an Mont-de-Piété ses quelques
bijoux, presque tout son linge et ce qu'elle avait de meilleur en effets
d'habillements^ elle se trouvait dénuée de tout et sans ressources. Bref,
quand elle avait rencontré son ancienne amie de V 4

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

TV V«, ' ■ • ' MADAJttK JORAmE 83 pension, elle en était à se demander si ee qo^elle avait de mienx à faire n*était pas d'allé se jeter dans la rivière da haut d'na pont. — Tu D*en viendras pas là, je l'espère, \m dit Raymande ; du reste, je te ferai taut à l'heure une proposition qui, si tu Tacceptes, te délivrera de toutes tes angoisse». Mais, ayant, il faut que je te fasse conuattre ma position, que je te dise daos quelle situation singulière je me trouve actnellement vis-à-vis de tous ceux qui me connaissent, toi Goot prise. Gomme tu Tas deviné, ma chère, je suis mariée; mais j'ai dû quitter mon mari qui me rendait la plus malbei»reuse des femmes. Nous sommes séparés pour toujours, car pour rien au. monde je ne voudrais retourner près de cet homme qui ne m'a pas comprise, dont le caractère est le contraire du mien et qui, pendant un an que j'ai vécu avec lui, m'a fait horriblement souffrir, et de toutes les manières. Mon mari est un comte, ma chère, le comte de Solenre; oui, je suis eomteâ:\$e, et je t'assure que je ne tire ée ce titre ni vanité, ni fierté. Du reste, voulant qu'il n^ eût rien de commun entre mon mari et moi, j'ai re* nonce à porter son nom. Tétais pauvre, tu le sais, et j'ai été punie d'avoir fait un trop beau mariage; car le comte de Soleore est immensément riche. Toutefois, et fort heureusementy le comte m'^avait reconnu, par contrat, une assez belle dot dont je pus disposer librement aussitôt après mon mariage. Au moins, se œ mariage n'a pas été heurenz, il m'a donné une petite fbrtune qui me permet de vivre comme il me plaît et complètement indépendante. Enfin j'ai un rerenti fixe de vingt-cinq mille francs par an» — Qh I mais tu es riche, très riche l

84 LA PETITE mONNE — Je ne me plains pas. J'ai assez et même plus qu'il n'en faut pour moi seule, ce qui te me permet de faire quelque chose en faveur d'une ancienne amie. — Oh ! Raymonde, Raymonde ! s'écria Cédarine, laissant de nouveau couler ses larmes. — Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire : Il y a environ deux ans que j'ai déserté le domicile conjugal. Nous habitions en province et je suis venue me réfugier ou plutôt me cacher à Paris, me disant qu'à Paris seulement je pourrais mieux me soustraire aux recherches de mon mari. Il m'a cherchée ; mais, grâce aux précautions que j'avais prises pour être introuvable, il n'a pu remettre la main sur moi. Il a fini, je crois, par se lasser et il paraît s'être décidé à me laisser tranquille. Tout en arrivant à Paris j'avais changé de nom ; c'était la première et la meilleure précaution à prendre pour me bien cacher. — C'est vrai. >— Mais tu vas être bien étonnée, ma pauvre Gésarine, quand je t'aurai dit qu'en pensant à toi, en me souvenant de notre vieille et sincère amitié, c'est ton nom que je me suis donné. — Vraiment ? — Eh bien, oui, ayant à choisir un nom, il m'a semblé que celui de ma meilleure, de mon unique amie me porterait bonheur et je l'ai pris. — Oh ! chère Raymonde ! — Ainsi tu ne m'en veux pas de t'avoir volé ton nom ? — Et pourquoi t'en voudrais-je, mon Dieu ? Mais c'est une nouvelle preuve d'amitié que tu me donnais. Tu as bien fait, Raymonde, tu as bien fait ! Tu vois que je suis loin de t'en vouloir. — Bon, tu me pardonnes ; mais je n'en suis pas moins dans un grand embarras aujourd'hui.

MADAME JORAMIË 85 — Pourquoi? , — Parce que dans ma maison, pour le propriétaire/ les concierges, les autres locataires, mes domestiques, de même que pour toutes les autres personnes qui me connaissent, je suis madame Césarine Leverdier. — Eh bien, qu'est-ce que cela fait? — Gela fait, ma chère amie, que je ne peux plus quitter ton nom pour te le rendre. — Mais, je ne te demande pas de me le rendre, garde-le ! — Et toi? — Que veux-tu dire? — Comment t'appelleras-tu? — Comme je m'appelle : Césarine Leverdier. Il y aura deux Césarine Leverdier, voilà tout. Raymonde secoua la tête. — Ha chère, dit-elle, cela ne s'accorde point avec un projet que notre rencontre a fait naître dans ma pensée. — Ah! — Je t'ai dit que j'aurais une proposition à te faire, la voici : Yoies-tu, même quand on est dans l'aisance, vivre seule est affreusement triste ; la monotonie de l'existence est peut-être ce qu'il y a pour moi de plus cruel ; depuis longtemps déjà je m'ennuie à mourir; mon isolement, cette solitude dans laquelle je me suis enfermée pour les raisons que je t'ai fait connaître, je ne peux plus les supporter. Que te dirai-je? Je sens la nécessité, le besoin impérieux d'avoir près de moi, avec moi une compagne, une amie dévouée, et, quand tu t'es trouvée tout à coup devant moi sur le boulevard, j'ai pensé tout de suite que tu pouvais être cette compagne, cette amie. — Vrai, Raymonde, tu as eu cette généreuse pensée I — Je l'ai eue si bien que je te propose de venir demeurer avec moi. Le veux-tu ?

The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate

. - ^- -^ ' 86 UL PETITE laONIIE — Si je le veux! Mais tu me sauves, Raymonde ; je te Tai dil, j*avais d'horribles leDUtioiLsr, je me Trojaisperd ne. . . Au bord lie i*aLiême, une main se tend vers moi, et cette maiu, c'est la tiennel Ohl laisse-moi la couvrir de baisers, celte main qui m'aide à me relever^ qui me sauve! — Bien, voilà qui «si entendu. Reste la chose embarrassante : ton nom que j'ai pris et que je sui^ forcée de garder. — C'est vrai; je comprends, maintenant; mais com> ment faire? — Je me le demande. Âh ! une idée qui me vient! — Une bonne idée, c'est sûr. — Puisque j'ai pris ton nom, pourquoi ne prendrais l u pas le mien? — Je ne demanderais pas mieux; mais, pour toi, cela pourrait avoir des inconvénients. , . — A cause de mon mari? — Oui. — I) ne me cherche plus, je te Tai dît ; va, de ce côt& je suis maintenant parfaitement tranquille. — En ce cas, je n'ai plus rien à objecter; je ferai comme tu voudras. — Eh bien I la difficulté est tranchée : je reste Césanne Leverdier et tu deviens, toi, Raymonde Duehemin. ^ Oui. Mais c'est égal, chère Raymonde... — A partir de ce moment, tu dois m'appeter Césarine ; tâche de ne jamais l'oublier^ — Je ne l'oublierai points sois tranquille; ak! c'est drôle tout de même ! C'est ainsi que le changement de noms fut accepté par Césarine Leverdier. C'était une sorte de pacte que venaient de signer les deux amies.

MADAME JdRA^tflip 87 Tout en continuant à causer, elles firent le tour du Bois, puis elles rentrèrent à Paris . Avant de quitter Césarine, Raymonde lui mit dans la main trois cents francs afin qu'elle pût s'acheter un vêtement convenable et retirer les divers objets qu'elle avait engagés au Mont-de-Piété. Huit jours plus tard, sous le nom de Raymonde Duchemin, Gésarine Leverdier venait demeurer rue de Parme chez son amie, la fausse Gésarine Leverdier. Disonⁱ à la louange de Tune et de l'autre qu'il y eut entre elles, constamment, un accord parfait. Il est vrai que Gésarine, devant tout à Raymonde, lui était absolument dévouée, faisait tout pour lui être agréable et Lui plaire, et se soumettait sans résistance à toutes ses volontés.

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

MADAME JORAUœ À.iasi fat fait. NoDs n'avoDS pas & suivre les deux ami longues pérégrinations, ni k faire le récit i breuses aventures, que rien ne rattache notre histoire. Laissons-les courir. Nous les retrouvons en Italie, à Naples, l'année 1874. Comme nous l'avons précédemment r que Raymonde eût loué aux portes de li Pellariaio, les deux amies étaient restées i à VHôtel de CÉ'urope où, plus tard, sur le 1 geurs, le comte de Soleure avait pu lin prénoms des deux amies écrits de la m Raymonde. Pourquoi ta jeune femme avait-elle ajo comtesse de Soleure à la suite de Kaymon Nous ne saurions le dire. Un caprice, Peut-être avait-elle obéi à un sentimt et d'orgueil. Certes, elle ne pensait guère, en écrive qu'elles seraient lues par son mari quelque tard. C'est dans l'Ile d'ischia, & Casamiccic thermale, qu'un épouvantable tremblem presque complètement détruite l'année Raymonde rencontra te riche financier M M. Joramiâ était venu là plutAt pour s'amnser que pour sa santé, car il se port Il s'éprit éperdument de Raymonde, monde appelait mademoiselle César in e lui fit nne cour assidue. Il obtint même d rine la permission de se présenter à la vil qu'il ne manqna pas de faire plusieurs fois.

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

90 UL PETITE MIONNB Casamicciola et vint se loger à Naples, afin de se troaver loul à fdit dans le ▼oisina;^ de la villa Pellahno et des deux amies. Quoique sexagénaire, M. Joramie, vieux garçon, jouissait d'une magnifique santé, et avait encore certaines prétentions. Il avait eu, autrefois, des succès auprès des femme 'y et le souvenir de ses anciennes victoires le remplissait d'une ardeur toute juvénile. Et il he disait qu'il lui fallait encore nn triomphe pour couronner dignement sa carrière de petit don Juan. Accablé déminions comme il l'était, il pouvait bien en sacrifier deux et même trois à one très agréable fantaisie, car Il sentait bien que la fausse Césarioe Leverdier, ^i élégante, si éblouissante de grâce et de beauté, se montrerait très exigeante. M. Joramie avait beau pousser des soupirs comme Roméo, taire la roue, se pincer la taille, laiie sa raie au milieu du front, se donner des airs de jeunesse, faire le beau, enfin, il avait soixante ans bien M>nnés;il n'était plus jeune, il n'était plus que millionnaire, et, comme ce n'était pas un imbécile, il comprenait que ses millions seuls pouvaient le rajeunir aux yeux de l'adorable Cé-^arine. D'abord, comme il n'avait jamais, dans aucun temps, songé à se marier, cette idée ne pouvant lui venir, tout à coup, à Fâge de soixante ans, son intention était de faire de la fausse Césarine sa maîtresse. Mais la jeune femme, tout en se montrant charmante, — on a toujours des égards pour les millions, — loi tint la dragée baute et il s'aperçut, non sans dépita que Tor n'est pas tout en ce monde et que, même avec des millions, la conquête de certaines femmes n'est pas chose faCile à faire.

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

- - , ^- J \ MADAME JORAlhB 9i Tout à coop, à)a suite d*oQ
bal ofi M. Joramie avait conduit les deux amies et oii elles s'ékaieut
beaoe(>Qp amuséef^, la vraie Césanne Leverdier tomba malade et dut
garder le lit. Sa SHDté, fort compromise autrefois par suite de la misère
qu'elle avait supportée, ne s'était jamais complètement rétablie. Elle devait à
la tranquillité qu'elle avait trouvée près de son amie d'avoir pu vivre encore
un certain nombre d^années. On fit venir on médecin. Il était déjà trop tard.
La malade était atteinte d'une fluxion de pcÂtrine qui devint bientôt une
pneumonie aiguO. Le huitième jour elle mourut. Le décès de Raymonde
Ducbemin fut déclaré au consulat de^ France et la comtesse de Soleure, née
Raymonde Ducbemin, se substitua ainsi complètement à Césarine Leverdier
dont elle possédait d'ailleurs tous les papiers. Raymonde avait changé son
état civil. Après la cérémonie des obsèques où beaucoup de Français
habitant à Naples assistèrent, la fausse Césarine tendit tristement sa main à
M. Joramie, le remercia d'avoir bien voulu suivre le convoi de sa pauvre
amie et s'éloigna en pleurant à chaudes larmes, ce qui émut singulièrement
le célibataire. La jeune femme rentra seule à la villa Pellarino; mais elle
avait remarqué que M. Joramie la suivait. Après avoir jeté son chapeau de
deuil sur un meuble et s'être débarrassée de son manteau, elle se laissa
tomber sur un canapé, prit sa tête dans ses mains, et, poussant de gros
soupirs, elle parut s'abîmer dans une douleur profonde. Au bout d'un instant,
la porte du salon s'ouvrit doucement et M. Joramie entra. La belle affligée
laissa échapper un sanglot. .

MADAME JORAMIE 93 — Chère Gdsarîne, reprit-il, permettez-moi d'essayer de vous consoler. — Vous, savez comme je l'aimais I — Oui, mais une affection qui se brise se remplace par une autre. — Je suis sans famille, répliqua-t-elle en secouant la tête, je n'avais qu'elle, maintenant je suis seule au monde! — Oh ! seule au monde I Vous savez pourtant bien que je ne vous abandonnerai pas, moi. — Vous êtes généreux et bon, je lésais ; votre présence ici me dit tout voire bon vouloir à mon égard. Mais... — Je suis sincèrement votre ami. — Je veux le croire. Malheureusement, je ne peux pas compter sur votre amitié, qui serait dangereuse pour moi. Ne m'avez- vous pas dit que vous alliez quitter Naples? — Je suis rappelé à Paris. — Et vous partez? — Dans trois jours. — Je vous verrai demain, après-demain encore, peut-être, si vous avez le temps de venir, et ensuite plus personne... Je me trouverai dans Taffreuse solitude. De retour à Paris, vous vous remettrez à vos affaires, et je me doute un peu de ce qu'elles sont les affaires d'un financier, — elles ne lui laissent pas une minute. — Et puis vous avez des relations, vos amis, vos habitudes ; dans quinze jours vous ne penserez plus à moi. Et d'ailleurs pourquoi penseriez-vous à moi? — Pourquoi? Mais je vous aime I -- Vous me l'avez déjà dit, et vous savez bien que je n'ai pas voulu vous croire... Une affection plus ou moins sérieuse, que le hasard a fait naître, est-ce que cela compte? Vous êtes venu dans ce pays chercher des distractions, quelques semaines de repos, vous m'avez

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

Ô4 LA PETITE MIONNE rencontrée et il vous a plu de m[^] faire la cour pour tous distraire. Oh*! je ne vous en veux pas pour cela ; c'est le rôle de rhomme de faire la cour à toutes les femmes. Vous m'avez trouvée jolie... — Adorable 1 — Uo homme dit toujours cela. 11 vous a semblé aussi que j'avais un peu d'esprit... — Mais vous êtes la femme la plus ravissante, la plus spirituelle, la mieux douée que j'aie jamais connue I — Je vous en prie, fit-elle, ébauchant un sourire, calmez votre enthousiasme. Enfin, j'ai été pour vous l'objet d'un caprice ; cela se passe. ' — Césarine, je vous jure. r- Ne jurez rien, Tinterrompît-elle vivement, je ne «rois pas à la sincérité des serments. — Pourtant je vous aime, Césarine. Ah! tenez, quand vous dites que Tamour que vous m'avez inspiré n'est qu'un caprice, vous êtes cruelle 1 Mais dites-moi donc ce que je dois faire pour vous donner une pn uve éclatante de cet amour auquel vous ne voulez pas croire. £.le ne répondit pas, mais elle l'enveloppa de son regard langoureux. — Ah I Césarine, s'écria-t-il éperdu, si vous vouliez I — Je comprends, mais je ne veux pas. Il se mit à genoux devant elle et lui prit les mains. Elle les lui laissa un instant, puis les retira brusquement, en poussant un long soupir. — Non, non, reprit-elle, je ne veux pas 1 — Chère Césarine, si vous m'aimiez un peu seulement! — Ah ! s'écria-t-elle avec une sorte de violence, les hommes ne savent rien voir, rien comprendre... Ne vous ai-je pas dit tout à Theure que je ne pouvais même pas vous avoir pour ami, parce que ce serait un danger

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

MADAME JORAMIE , 95 pour moi? Je vous en prie, laissez-moi, et ne revenez plus. Dans trois jours vous partez^.. — Nous partirons ensemble ! — Mais vous êtes fou i — Je vous aime I — Assez, assez I Je croyais vous avoir fait suffisamment comprendre que vous n'avez rien à espérer, rien à attendre. Vous allez retourner à Paris et alors toulbera fini entre nous. — Tout ! — Oui, tout. Oh I vous n'aurez pas de peine à m'oublier I v — Césarine, vous êtes impitoyable I Pourquoi me parler ainsi, quand vous venez de me donner à entendre que vous m'aimiez? Césarine, je ne veux pas qu'il y ait quelque chose d'équivoque entre nous; répondez-moi franchement et librement, m'aimez-vous ? Elle haussa les épaules et répondit : — Si je n'avais pour vous que la simple et froide amitié qu'une femme éloignée de son pays donne assez facilement à un compatriote aimable et prévenant comme vous l'avez été pour moi, croyez vous que je vous dirais: Ne revenez plus ici, nous ne devons plus nous revoir, il le faut, dans l'intérêt de ma tranquillité, de mon repos? Puisqu'il faut vous le dire, monsieur, j'ai peur de moi-même. Il récoutait enivré. — Toutes les femmes ont leurs faiblesses, continua-telle, et je ne veux pas avoir l'air d'être plus vaillante que je ne le suis. Je me sens menacée d'un danger et je fais ce que je dois pour l'éviter. Je n'ai pas un père oji un irère pour me protéger, moi ; je suis seule pour me déleudre et je sais ce que vaut la force d'une femme dans un moment de douleur et de trouble comme celui-ci. j^

96 LA PETITE mONNE Elle se dressa debout^ eCTarée. —

Allez-vous-en, allez-vous-en ! s'écria-t-elle d'une voix haletante ; faites que je conserve de vous un agréable souvenir et que, plus tard, n'importe où je serai, je puisse me dire, sans que le rouge me monte au front : J'ai eu M. Joramie pour ami ! Car je sais ce que vous voulez, je ne suis point assez niaise pour ne point l'avoir compris... Mais c'est impossible ; jamais, non, jamais je ne serai votre maîtresse ! — Et si je vous demandais d'être ma femme ? — Qu'est-ce que vous dites ? — Je dis, Gésarine, que je suis prêt à vous donner mon nom, si vous voulez l'accepter, et à partager avec vous ma fortune. Il était resté à genoux et il tendait ses mains vers elle. — Vous feriez cela, vous ? prononça-t-elle avec un accent de doute. — Voyez, c'est à genoux que je vous supplie de ne pas repousser ma demande. — Mais vous ne pensez donc pas à votre haute position ? — Je ne pense qu'à vous, je ne vois que vous. — Mais je ne suis qu'une pauvre fille, moi ! — Je vous aime, Gésarine, je vous aime ! — Ainsi, vous voulez... balbutia-t-elle défaillante. — Je veux que vous soyez ma femme. Elle retomba sur le canapé, comme sans force, et se prit à sangloter. M. Joramie, complètement sous le charme, lui baisait les mains, embrassait ses genoux. — Ah ! si vous me trompiez ! murmura-t-elle entre deux sanglots. — Encore un doute, fit-il ; ah ! Gésarine, c'est mal ! Et cependant, vous devez bien voir que je ne mens pas, que je vous aime ardemment.

MADAME JORAMIE 97 Il l'entoura de ses bras, et, la serrant contre lui, il reprit : ' — Allons, calmez-vous ; vous n'avez plus le droit de douter ; dites-vous bien que c'est un grand amour que vous avez fait naître en moi, et que je veux votre bonheur, avant tout. Voilà mon caprice, ajouta-t-il en souriant. Lentement, elle s'inclina, lui tendant sa joue rose. Une fleur à cueillir ! — Cela veut-il dire oui ? fit-il en l'embrassant. Elle lui mit ses mains sur les épaules, resta un moment immobile, le regardant fixement, le brûlant du feu de ses prunelles, puis d'une voix douce comme une caresse, elle répondit : — Vous le voulez, je serai votre femme ! Et, à son tour, elle mit un baiser sur le front de son vieil amoureux. Raymonde, poussée par la fatalité, se jetait de son plein gré dans une situation extrêmement dangereuse. Elle le sentait ; mais, affolée d'ambition, prise d'une sorte de vertige, tenant enfin à jouer un rôle digne d'elle sur la grande scène du monde, elle ne voulait pas voir les graves conséquences de son action, [c'est-à-dire le danger qu'elle courait. Elle n'avait pas voulu être la maîtresse de M. Joramie ; en amenant celui-ci à lui offrir son nom et sa fortune, elle-même s'était prise dans le piège qu'elle avait tendu. La mort de la vraie Gésarine Leverdier avait provoqué ce dénouement. Il est vrai que Raymonde pensait ne plus avoir rien à redouter du comte de Soleure. Les renseignements qu'elle avait fait prendre la tranquillisaient. Si elle n'avait point la certitude que le comte fût mort, elle pouvait croire, du moins, après tant d'années écoulées, qu'il ne reparaitrait jamais en France. m. 6

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

HT MADAME JORAMIB 9Sk IX HBUtEUX DE SE BSYOIR
Georges Ramel et son élève étaient arrivés à Paris à huit heures et demie du soir. — Nous allons voir de suite Alexis Mollin, dit Georges à Lucien ; si nous ne le trouvons pas chez lui, je lui laisserai un mot lui informant de notre retour. Ils prirent une voiture dans la cour de la gare pour se faire conduire rue de Douai. A cette heure-là, quand il ne se rendait pas à quelque réunion, Alexis était toujours dans son cabinet de travail, la plume à la main. Or, Alexis n'étant pas sorti, il s'était enfermé dans son cabinet, comme d'habitude, avec l'intention de se mettre au travail ; il avait pris sa plume en effet, mais l'avait jetée au bout d'un instant avec un mouvement d'impatience. Les idées ne venaient pas. Il était préoccupé, soucieux ; il n'avait pas l'esprit libre, sa pensée était ailleurs. Depuis quatre jours il n'avait pas reçu de nouvelles de Lambrille. Qu'est-ce que cela signifiait ? Que se passait-il là-bas ? Il savait que M. Joramie était revenu à Paris, et s'il avait été d'abord rassuré par la

108837

MADAME JORAMIE 101 — Soit. Mais tous n'allez pas rester debout, je pense ; voilà des sièges, asseyez-vous. — Âs-tu quelque chose<^de nouveau à m'apprendre? demanda Georges. — Rien. Ah! si, pourtant; j'ai reçu une lettre d'Étienne Renaudin ; il me fait espérer que nous aurons le plaisir de le voir à Paris prochainement — Ce brave Etienne ! ce sera, en effet, un grand plaisir. Alors tu n'as vu personne? — Je ne suis pas sorti, pour ainsi dire; je me suis emprisonné; j'ai pensé à toi, j'ai travaillé. — Tu n'es pas allé voir mademoiselle Laurence? — Non, mais j'ai fait prendre de ses nouvelles plusieurs fois. Elle est toujours très triste, rêveuse souvent, mais elle va bien. Mademoiselle Mionne, ta chère Mienne, Georges, est allée voir Laurence deux ou trois fois ; elles s'aiment beaucoup ; cela promet pour l'avenir. Lucien t'a-t-il dit qu'il connaît Laurence? —Non. — Ah! ah! gamin, tu es discret; bien, c'est une qualité de plus. Sache donc, Georges, que, grâce à Lucien, je connais maintenant le secret de Laurence, ce secret qu'elle cache à tout le monde. Eh bien ! mon -ami, Laurence croit à un malheur qui n'existe pas ; elle a peur d'un fantôme. Un de ces jours je te raconterai la chose dans tous ses détails. Mais je veux te dire aujourd'hui que l'obstacle que Laurence voyait se dresser entre elle et moi est d'autant plus facile à briser qu'il n'existe pas réellement. Chère Laurence, elle a refusé d'être ma femme, et à cause de cela je l'aimerais davantage encore si je na l'aimais déjà autant qu'un homme peut aimer. Quel beau caractère I Que de délicatesse de sentiments I 6.

The text on this page is estimated to be only 16.46% accurate

ICÀDAME JORAMIB 103— Comme tu le vois, reprit Georges, il est revenu à Paris. — Ah! tu crois qu'il est revenu? — Puisqu'il a vu Mioaque, ^ Eh bien, Georges, je crois, moi, que n'ayant pas quitté Paris, il n'a pas eu la peine d'y revenir. — Pourtant, ce qu'il nous a dit... -^ Qu'il allait faire un long voyage, n'est-ce pas? Je me souviens. Mais il nous a dit ce qu'il a voulu. Va, ni toi, ni moi ne connaissons cet homme m]n»lérieux, qui nous a pris en amitié, tout à coup, et d'une façon si sûre. Du moment qu'il s'est fait aussi le protecteur de mademoiselle Mionne, nous pouvons tous nous réjouir; Cet homme est très puissant, Georges ; il n'y a pas de difficultés, si grandes soient-elles, qui tiennent devant lui. Tout ce qu'il veut, il le peut. Georges regardait son ami, ouvrant de grands yeux^ étonnés. — Oui, va, continua Alexis, je comprends ta surprise; mais je n'ai plus rien à te cacher, je vais rompre aujourd'hui le silence que j'ai cru devoir garder ; il est temps que tu saches ce que M. Florentin Brousse! « fait pour nous^ • — i. Pour nous ? — Oui, Georges, pour loi, pour Étenne Renaudin et pour moi. Rappelle-toi tout ce qui nous est arrivé d'heureux depuis que nous avons rencontré M. Broussel dans la clairière du bois de Boulogne. Que nous a-t-il dit? « Je vous demande de continuer de lutter contre l'adversité pendant un mois encore ; si, le mois écoulé, vous avez toujours la pensée du suicide, je ne serai plus là pour vous arrêter, vous pourriez mourir, n — Nous avons fait la promesse de vivre un mois encore et au bout de ce mois nous ne pouvons plus à nous donner la mort. ^

104 LA PETITE MIONNÊ — C'est vrai. — Nous avons repris courage, ravenir fermé devant nous s*était rouvert, la foi nous était revenue. La fortune nous souriait et nous faisait déjà mille promesses 1 Et nous disions, étonnés des faveurs qui pleuvaient sur nous : C'est la corde d*Étienne, coupée .par nous, qui nous porte bonheur I Nous ne nous trompions pas, Georges, c'est bien la corde couple qui nous a porté bonheur ; nous lui devons beaucoup, tout peut-être. Nous disions encore : Ce qui nous arrive ressemble à des enchantements ; il faut que quelque bonne fée ou un puissant génie nous ait pris sous sa protection. Eh bien, c'est vrai, ce protecteur, ce bon génie n'est pas un être chimérique, une fiction, il a un nom, un corps, il existe : c'est M. Florentin Broussel. Il reste invisible pour mieux nous cacher le bien qu'il nous fait. Depuis un an, il veille sur nous et nous dirige sur les routes de la vie ; des obstacles nous empêchaient de marcher en avant, il les a brisés I Nous avions besoin d'argent pour recommencer la lutte, l'argent est venu. Un passant, un inconnu achète ton tableau, dans la rue, quatre mille francs. Qu' est-il ce personnage qui passe si à propos, à l'heure voulue, rue des Écluses-Saint-Martin ? Lui, Georges, lui, M. Florentin Broussel, ou l'homme qu'il a chargé de remplir auprès de nous, ses protégés, une mission providentielle. Et qui donc t'a envoyé M. Robinet, le marchand de tableaux, pour t'acheter, en ayant l'air de marchander, seulement pour la forme, toutes les toiles que tu peindras dal^;i'année? Lui, Georges, lui I Et je ne crois pas me tromper en te disant que tous tes tableaux, même ceux du Salon, ont été achetés par M. Florentin Broussel.

MADAME JORAMIF 105 — Ah ! tu m'ouvres les yeux, Alexis, s'écria Georges, I je comprends, maintenant, je comprends I — K En même temps qu'il t'encourageait, te poussait au travail, te rendait la confiance en ton talent, M. Florentin Broussel, continuant à faire agir son mandataire, s'occupait d'Etienne Renaudin et de moi, après avoir fait déjà tout ce qu'il pouvait pour Laurence, en la plaçant chez madame Violet, où la pauvre enfant a trouvé une seconde mère. Georges, l'Italien Antonio Perrucchi, l'ingénieur fiesloges, c'est le personnage qui représente M. Florentin Broussel. Qui a envoyé Etienne en Russie, oh son association à la grande entreprise de travaux de chemin de fer était décidée d'avance ? M. Florentin Broussel. Qui est ce généreux et riche seigneur qui fait à notre ami une avance de deux millions et ne veut pas se faire connaître ? Encore M. Florentin Broussel. C'est lui qui fait sortir ma petite comédie en un acte du carton aux oubliés de l'Odéon ; c'est lui qui, voulant me donner les moyens de vivre, la tranquillité pour travailler, me commande un poème d'opéra pour lequel je reçois, en moins de trois mois, deux mille cinq cents francs ; c'est lui qui dit à l'éditeur Lemièrre ; « Editez le volume les Aiguillons ; si l'affaire est mauvaise pour vous je vous indemniserai. » Enfin, Georges, c'est lui qui a frayé le chemin que je devais suivre et m'a ouvert toutes les portes. Toutes, - Georges, lu entends ? toutes. Car ^ c'est encore grâce à son intervention que je suis entré au j théâtre de la Porte-Saint-Martin. j Yoici, d'ailleurs, ce que j'ai appris il y a quelques -^j jours : le directeur était gêné, il avait besoin d'une somme de deux cent mille francs. « — Si vous le voDlez, vint lui dire un inconnu, je vous

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

MADAME #0&AMIB 107 'de nous. Ne sommes^-nous pas ua peu comme trois fils faisant hosneur à leur père, à leur famille l Ah I comme M^ Florentin Brousseldoit être heureux aujourd'hui de se trouver si bien récompensé I Car notre féussite, Georges, c^est le succès^ c'est le triomphe de ridée de notre bienfaiteur* — C'est vrai, il est comme Tinventeur qui se voit récompensé de son labeur incessant, de toutes ses peines par l'adoption de son invention. -- Oui, Georges, et il me semble que je l'entends s'écrier avec orgueil : tt — Voilà mon œuvre, à moi, voilà ce que j'ai inventé. Oh ! comme j'ai eu raison d'agir selon mon idée I Comme j'ai eu raison d'avoir confiance en ces braves garçons] » — Mais où est-il?... Pourquoi resle-t-il caché?... — C'est un secret, mon ami ; nous devons croire qu'il a ses raisons pour ne pas se montrer; nous avons maintenant des devoirs envers lui, et le premier e^^t de respecter ses intentions et sa volonté... Nous pourrions le chercher, mais nous ne devons pas faire cela. l1 nous a dit;ci— Un jour vous me reverrez. » Attendons, Georges, attendons. Quelque chose me dit que notre bienfaiteur nous ménage quelque nouvelle surprise. Et, ttensy Etienne va venir prochainement à Paris, pour nous voir, dit-iL Ne serait-ce point parce que M. Floreniin Broussel le veut, que notre ami va faire ce long voyage? Je te le répète, Georges, attendons. — Ahl mon cher Alexis, quelle révélation tu viens de me faire... Je n'avais rien deviné, moi, et je suis encore SOQS le coup de l'émotion et de la surprise. Mais nous ne pourrons jamais nous acquitter envers notre bienfaiteur ! — Qui sait? Peut-être aura-t-il quelque chose à nous demander? Georges, cet homme, qui ne nous a confié aucun de ses secrets, qui nous a caché jusqu'à son

MAI>AM£ JOKAMIÈ 109 plus rien. Georges Ramel ne produirait plus que des œuvres ordinaires ; il ne serait plus l'artiste qui a créé Candeur et Elle dort. Je ne veux pas que tu descendes, je veux te voir monter toujours. Georges, ce n'est pas seulement dans l'intérêt de ton avenir, pour ton bonheur et ta gloire, mais encore parce que j'ai une grande affection pour Mionne, que j'ai tant redouté madame Joramie et que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour t'arracher de ses griffes. Georges tendit la main à son ami. — J'ai eu un instant de folie, je le reconnais, dit-il, el maintenant que la raison m'est revenue, je me sens frissonner en pensant au mal que je pouvais faire à Mionne et à moi-même. — Oublie tout cela comme on oublie un mauvais rêve, répliqua le poète en souriant. Tu es sorti vainqueur d'une terrible épreuve, Georges ; maintenant tu es un homme fort. Il était près de minuit lorsque les deux amis se séparèrent. Lucien, ne voulant gêner ni Georges, ni Alexis, alla prendre une chambre à l'hôtel. Il devait garder cette chambre pendant une semaine, en attendant que son maître ait pris ses dispositions pour le loger convenablement près de lui, rue Véron, si c'était possible, ou dans la maison du boulevard de Clichy. m.

MADAME JO&ÂMIS . 111 MioQQe et de son père. Dans la circonstance, attendre palieusement était ce qu'on avait de mieax à faire. Toutefois, il avait été convenu que Georges répondrait à la lettre de Mionne, et que Lucien serait chargé de porter cette réponse. On aurait ainsi des noarelles de la jeune fille, et, s'il y avait quelque chose de nouveau pouvant intéresser Georges, on le saurait par Lucien, car Mionn« ne manquerait pas, certainement, de le dire à son frère de lait. Georges se kva à sept heures, s'habilla très vite et se mit aussitôt à écrire sa lettre à Mienne. Il la glissait dans une enveloppe quand Lucien arriva. — Tiens, lui dit Georges, voilà la lettre ; tu vois que je n'ai pas perdu de temps. — Oh! j'ai bien pensé que vous vous lèveriez de bonne heure. Dois-je par tir tout de suite? — Oui. Ta commission faite, tu viendras me retrouver à Vatelier. Le maître et l'élève sortirent ensemble, et pendant que Georges, rêveur, se dirigeait vers son atelier, Lucien descendait rapidement la rue Pigalle. À huit heures et demie le gamin sonnait à la porte de Mourilion. La fe«îme de ménage n'étant pas encore arrivée, ce fut Mourilion qui vint ouvrir. — Ail! c'est le vieux, pensa Lucien. Mais, sans se déconcerter, il dit : — Je suis porteur d'une lettre pour mademoiselle Mionne. — Ah I fît le bonhomme, et de qui est-elle cette lettre? — De M. Georges Ramèl. Mourilion toisa le gamin des pieds à la tête. ^Ahlçà, se disait celui-ci avec inquiétude, est-ce qu'il va me jeter la porte sur le nez?

^ • » ' • . , . I I I MADAME JORAMIE 113 Mionne VOUS aime tant! Eh bien, monsieur Mourillon, moi aussi, je vous aime 1 Et sautant au cou du vieillard, il l'embrassa sur les deux joues. — Là, lày disait Mourillon tout heureux, mais il va me manger I Au bout d'un instant, il reprit : — Vous avez dit, sans doute, à Georges Ramel et à Alexis Mollin que Mionne n'est pas ma fille? — Je n'ai pas cru devoir le leur cacher. Est-ce que j'ai eu tort, monsieur Mourillon? — Non, répondit le vieillard en souriant; un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait que ce secret fût révélé. Que doivent-ils penser de moi, ces messieurs? Ils disent, sans doute, que je suis un drôle d'original. Lucien secoua la tête. — Non, monsieur Mourillon, répliqua-t-il, ils ne disent point cela, ils ne parlent de vous, au contraire, qu'avec respect et même avec admiration. — Vraiment? — Monsieur Mourillon, vous savez combien mon maître aime mademoiselle Mionne? — Oui, oui, je sais. — Eh bien, M. Georges Ramel a un respect si profond pour votre personne et votre volonté, qu'il ne cherchera point à revoir ma sœur de lait tant que vous ne le lui aurez pas permis. — Ah! c'est biencela! murmura Mourillon. — Ne voulant vous contrarier en rien, M. Georges attendra avec soumission, mais non pas sans impatience, que vous reveniez sur la décision que vous avez prise. — Lucien, M. Ramel vous a donc dit?... — M. Ramel et son ami, monsieur Mollin, ont confiance en moi, ils ne me cachent rien ; ils savent d'ail

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

► • r • " 114 LA PETITE MIONI^E ■■■ ' ' ■ ■ ■ ■ ■ . ■ ■ , lenrs
que je les aime et que je leur suis entièrement dévoué. Ah! monsieur
Moupillon, si vous vouliez... il y aurait bientôt deux beaux mariages. —
Deux ? — Mais oui, celui de M. Georges et de mademoiselle Mionne, et
celui de M. Alexis Mollin avec... une jeune fille qu'il aime. Dites, monsieur
M ourillon, est-ce que vous les ferez attendre longtemps encore? — Je ne
sais... moi-même j'attends. — C'est pourtant bien agréable de voir tout le
monde heureux autour de soi ! — Pourquoi M. Mollin ne se marie-t-il pas,
lui? ^ — Il a ses idées : il ne veut pas se marier avant son ami. Monsieur
Mourillon, mademoiselle Mionne m'a parlé d'un ami, à vous, qui s'intéresse
à elle et aussi à M. Georges Ramel. — Ah I ma fille vous a dit cela? — Elle
m'a dit encore qu'elle comptait beaucoup sur l'influence de ce monsieur. —
Hum I hum I Peut-être... Je ne sais pas. — Mionne se serait-elle trompée,
monsieur Mourillon? — Mon petit ami, répondit le bonhomme, prenant un
air contrarié, vous allez trop loin dans vos questions, vous voulez trop
savoir. Cependant, je veux bien vous dire ceci : La personne dont vous me
parlez peut beaucoup; mais, depuis quelque temps, elle est absente de Paris,
elle voyage... J'attends son retour. Quant à présent, — et vous pouvez le dire
à M. Rfimmel, — ma résolution reste la même. J'approuve donc la ligne de
conduite que s'est tracée M. Ramel, et je lui sais gré de sa soumission à ma
volonté C'est pour cela que je ne lui interdis point d'écrire à ma fille et que
je ne défendrai pas à Mionne de lui répondre. Si rinterventioa de la
personne dont nous parlons me fait changer d'idée,

MADAME «rORAMIE 115 M. Georges Ratnel en sera aussitôt instruit. Voilà, mon garçon, tout ce que je peux vous dire» Que M. Georges Ramel attende! Maintenant, donnez-moi votre lettre, je vais la remettre à ma fille. — Est-ce que vous ne voulez pas que je voie mademoiselle Mionne? — Et pourquoi ne le voudrais-je pas ? Si, si, vous la verrez tout à l'heure. Mionne adonné l'hospitalité, la nuit dernière, à une de ses bonnes amies ; ces demoiselles viennent seulement de se lever, elles s'étaient couchées tard. Je les ai menées hier soir à TOdéon, Mionne voulait revoir la pièce de M. Alexis Moliin. Tout en parlant', le vieillard avait ouvert la porte du salon. — Vous allez attendre là un instant, continua-t-il ; aussitôt qu'elle sera habillée, Mionne viendra. Lucien remit la lettre à Mourillon et entra dans le salon. Il venait à peine de s'asseoir, pensant qu'il avait un bon quart d'heure à attendre, lorsque la porte au fond du salon s'ouvrit brusquement. — Laurence, Laurence I s'écria Lucien. Elles yeux étincelants de joie, il s'élança vers la jeune fille. Laurence était pâle et paraissait très agitée. Elle tendit la main à Lucien et lui dit vivement, presque à voix basse : — Mionne va venir, et il faut que je cause un instant seule avec vous. Je sais que M. Georges Ramel vous a pris pour élève ; je sais, également que vous connaissez M. Alexis Moliin et qu'il vous a pris en amitié. Lucien, mon ami, avez- vous. parlé de moi à V^ Moliin? Oh l je vous un prie, répondez-moi.

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

H-i L& l/t vtne tavM deiûia li pensée de LnHCBee, e^ la jetme ille po«\$2a va loiig socpcr de soiiJjgmieiiL — Me TO'Jà tnaïq'ixllîsée, raawgée par ce seul mot, dit-eCe^ Aîi ! Looen, j'ai pasé par ks plos cmriles aniçoîsse» dépaïs que Mioane m'a apprâ qpe tous étiez Teoo ta tfonTer arec une lettre de M. MoUîn. Mon Mea, me duais-je, poorm qu'il ne fse rien ! Tojez-Tons, Loeien, si M. MolIn serait Eh bien, je ne poorraîs, je ne Toadrais plus Tirre. Oui, oui, continua4-el]e aTec égarement, j'aimerais mieox mourir ! Lucien, mon ami, tous avez de Famitié pour moi, tous ne Tondriez pas me causer un grand chagrin. — Pas même la plus petite peine, mademoiselle Laurence ; par exemple, je tous aime trop pour cela. — Eh bien, promettez-moi, jurez-moi de ne jamais parler ni de moi, ni de ma mère, ni de l'homme qui Tit aTec elle, à M. MolUn et à M. Georges Ramel. — Ai-je donc des serments à tous faire ? répliqua Lucien, un peu embarrassé ; d'ailleurs je n'ai pas plus à m'occuper de Totre mère que de M. Jacques ; je Teux oublier qu'ils existent» Mais si j'aTais à parler de tous, mademoiselle Laurence, ce ne serait que pour faire Totre éloge, et je ne Tois pas en quoi cela pourrait tous être désagréable* — Non, non, il ne faut pas qu'on sache que tous me connaissez. '-* Pourtant, mademoiselle Laurence... — Oh I je TOUS en prie, Lucien ! Elle aTait joint ses mains, elle était toute tremblante. L'expression de sa physionomie et de son regard réTélait une douleur si Traie, si profonde, que Lucien fut sur le point de lui crier comment, grâce à lui, elle était sortie

MADAME JORAMIE 117 saine et sauve du piège infâme qu'on lui avait tendu dans le cbalèt de Suresnes. Mais, en disant cela, n'irait-il pas à rencontre des intentions d'Alexis Mollin? En effet, le jeune garçon sentait que ce n'était pas à lui de parler quand Alexis, pour une cause ou pour une autre, croyait devoir garder le silence. La réflexion lui vint à temps pour retenir les paroles qui étaient déjà sur ses lèvres. — Allons, mademoiselle Laurence, dît-il avec émotion, calmez-vous, ne tremblez pas ainsi. — J'ai peur, Lucien, j'ai peur ! — De quoi pouvez-vous avoir peur ? — Mais vous ne savez donc pas?... — Si mademoiselle Laurence, je sais... — Et vous ne comprenez pas mes craintes, mes angoisses, mes terreurs?... Lucien, cet horrible secret... — Chut, l'interrompit le jeune garçon, on vient. Parlant très vite, il ajouta : — Soyez complètement rassurée : je vous promets, je vous jure de ne dire jamais rien qui puisse faire tomber une larme de vos yeux. — Merci, fit-elle. Mionne et Mourillon entraient. Là jeune fille avait pleuré. Pourquoi? L'émotion que lui avait causée, sans doute, la lecture de la lettre de Georges. Le bonhomme Mourillon était souriant. Le frère et la sœur de lait s'embrassèrent, puis Mionne prit la parole. — Lucien, tu diras à M. Georges que [sa. lettre m'a rendue bien heureuse. — Et qu'elle m'a fait plaisir, à moi, ajouta Mourillon. 7.

118 LA PETITE MIONNE — Cela veut dire bien des choses, monsieur Moarillon, répliqua malicieusement Lucien. — Seulement ce que je veux dire, monsieur le raisonneur, riposta le vieillard avec brusquerie. Il se disait tout bas : — Il a trop d'esprit, ce gamiii4à Il reprit à haute voix : — Après tout, je ne peux pas en vouloir à M. Georges Ramel d'aimer Mionne ! — Et de vouloir l'épouser plus tôt que plus tard, ajouta l'incorrigible Lucien. — Ça, ça, mon garçon, on verra. Mais Mionne disait à voix basse à l'oreille de son ami d'enfance : — Il essaye encore de faire le méchant ; mais il n'a plus du tout les mêmes idées. Il s'attend plus maintenant que le retour à Paris de M. Florentin Broussel, qui est allé faire un voyage, pour donner son consentement à notre mariage. Lucien échangea encore quelques paroles avec Mionne et Moarillon et se retira en promettant de venir les voir souvent. Quand Alexis Mollin sut ce qui s'était passé entre le père Moarillon et Lucien, et qu'on lui eut répété les paroles de Mionne, il dit à Georges : — Tu vois si j'avais raison de te dire : Restez tranquilles, laissons agir M. Florentin Broussel ! Lucien n'avait pas cru devoir parler à Georges de son entrevue avec Laurence. Mais, dans la soirée, à l'heure où il était sûr de trouver Alexis chez lui, il alla lui raconter la conversation qu'il avait eue avec la jeune fille. — Tu as répondu à Laurence très adroitement et comme il le fallait, dit Alexis au jeune garçon en lui serrant la main ; oui, tu as bien fait de garder le silence sur ce qui

MADAME JOHAMIE 119 s'est passé à Suresnes. Le moment n'est pas venu de faire sortir Laurence de son erreur, en lui disant comment, gr&ce à ta présence d'esprit, à ton adresse, elle a échappé à la souillure d'immiâérable. Huifc joors s'écoulèrent et Ton ne savait point si M. Florentin Brmssel était de retour à Paris. Lucien fut envoyé rue Linné. Là, seulement, on pouvait apprendre quelque chose. Le jeune garçon, à son retour à Tatelier, trouva les deux amis qui l'atendaient. Il n'avait pas vu M. Mourillon, mais il avait pu causer un instant avec Mionne. Elle ne savait rien ; évidemment, M. Broussel n'était pas encore revenu, car elle ne doutait point qu'il ne vînt la voir aussitôt qu'il serait à Paris. Elle attendait pleine d'espoir et priait Georges d'attendre aussi avec confiance. — Ce soir, continua Lucien, M. Mourillon conduit Mionne et Laurence à l'Opéra, où elles ne sont jam.ais allées. M. Mourillon aura une voiture et on ira prendre Laurence chez niadame Violet. Mademoiselle Mionne m'a bien recommandé de vous dire cela à tous deux. Les deux amis se regardèrent. — Eh bien? fit Alexis. — Eh bien ? répéta Georges. — Comprends-tu ? — Je crois comprendre. — Alors ? — Décide toi-même. — Nous irons aussi ce soir à TOpéra. — Nous ne pouvons faire autrement ; c'est répondre du désir de Mionne. — Qui t'offre le moyen de la voir. — Chère Mionne I — Et qui sera certainement heureuse de te voir aussi.

The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate

Ce soir-là, la magnifique salle du gr bondée; il y avait du monde dans ton l'orchestre comme & l'amphithéâtre, on vide. Des toilettes superbes, des épaules dans les cbeveux. De tous les cAtés, les (laleot sous le feu de la lumière qui ii iromense. On jouait la Juive, une reprise c d'Halévy. Mourilloo, qui ne tenait nullement à fi aTait loué nne baignoire. Les deux jeu SUT le devant de la loge et pouvaiei regards dans tous les rangs des fauteuil Avant le lever du rideau, elles avaiei Alexis, debout, cberebant des yeux de t< — Ils nous cbercbent, avait dit Mioi I^aurence; malheureusement, ils ne sa^ sommes, et puis, dans l'ombre oâ i vons, peut-être ne pourraient-ils pas no la chuchotement de Mionne av^it att

The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate

MADAME JORAMIE 12^ — Nous verrons, cela dépend^
répondit MourjUon. Ils sortirent de la loge, se mêlèrent au public qui
encombra les couloirs et, suivant le flot, ils s« dirigèrent vers le foyer.
Mourillon marchait derrière Mionne et Laurence, qui se donnaient le bras.
Quoique mises très simplement, les deux jeunes filles attiraient tous les
regards. Leur beauté faisait sensation. — Oh! les délicieuses jeunes filles!
diâait-on sur leur passage. ^ Elles sont tout à fait charmantes. — Modestes,
distinguées. — Deux perles uniques. — La plus jeune, la blonde a une
grâce... — Toutes deux sont adorables. ^ Ce vieux monsieur est le père,
sans doute. Comme elles entraient au foyer, un journaliste dit à l'un de ses
amis : — Tu vois cette belle jeune fille blonde? — Je la vois et je l'admire.
— La reconais-tu ? — 11 me semble... Eh, parbleu, j*y sois, je la
reconnais parfaitement : c'est Candeur, le superbe tableau de Georges
Ramel. — Oui, mon cher, et Candeur n'est autre que la petite Mionne. -« La
jolie saltimbanque de la fête de Nenilly ? -Oui. — Est-ce possible ? —
Regarde-la bien. — Mais oui, c'est elle, c'est bien elle I — Probablement
avec une parente, — Si nous allions la saluer ?

MADAME JORAMIE 125 MoUin et Lucien Morel, appuyés tous quatre sur la balustrade de l'escalier. Georges avait rencontré un des membres du jury de l'exposition de peinture et causait avec lui dans un des salons du foyer. Rien de ce qui s'était passé n'avait échappé à Alexis. Il vit le mouvement de surprise et d'effroi de Mionne ; il vit le visage de Laurence prendre une teinte de cire ; il vit le trouble de la jeune fille, son effarement, son épouvante, et, aussitôt, il se sentit serré en même temps au cœur et à la gorge. A peine avait-il eu le temps de reconnaître l'homme, que Lucien, le poussant légèrement, lui dit : — C'est M. Hector ! Les yeux d'Alexis lancèrent des flammes. — Lui, lui, prononça-t-il d'une voix rauque ; ah ! le misérable, l'infâme ! Le journaliste entendit, se retourna de côté et reconnut l'auteur dramatique. Il allait lui adresser la parole et probablement le questionner, lorsque l'amoureux de Laurence, qui ne l'avait point vu, s'éloigna rapidement, le regard chargé d'éclairs, en proie à une grande agitation. D'ailleurs, le coup de sonnette annonçant la fin de l'entr'acte venait de se faire entendre. MouriUon avait entraîné Mionne et Laurence, et ils étaient rentrés dans leur loge. — Pas un mot à Georges de ce qui s'est passé, tu entends ? dit Alexis à Lucien. ^ Soyez tïranquille ! Le journaliste disait à son ami : — Tous avez entendu les mots « misérable, infâme » prononcés par Alexis Mollin ? — Gomme vous ; il a d'ailleurs parlé assez haut.

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

MADAME JOKAMIB 129 — Oh ! l'infime ! murmura Laurence en saisissant le bras de son amie. — BeiH'euseaient, ajouta Mionne, mon père, prévenu à temps, est accouru et j'ai été sai — Je n'ai pas été sauvée, moi, i échapper son secret, j'ai été la yic — Mon Dieu, que dis-tu? — Je dis que je suis une fille suis coodamnée à toutes les soulTr révéler mon horrible secret, Mionr le garder, il m'étoulTait; maintenant quoi je n'ai plus le droit d'aimer,] plus fitre heureuse I Et, voilant sou visage de ses ma k pleurer à chaudes larmes. Mionne se tourna vers Mourilloi mander ce qu'elle devait faire. Elle aussi avait les yeux pleins d — Laissons-la pleurer, dit le v géra. Les spectateurs de la baignoir grand' chose du deuxième acte de 1. une fête de venir à l'Opéra et, sub changée en tristesse ; on ne pouv cun plaisir. — Voulez-vous que nous nous HounlloD quand l'acte fut terminé. — Non, non, répondit Laurence, je serais désolée d'empêcher Mioni lement vous me permettez de rest — Je ne veux pas quitter Laurec — Soit, fit Mourillon. Aussitôt le rideau baissé, Alexis

MADAME JORÂMI[^] 181 — le t'empêche de te salir 1 répondit Alexis d'une voix •éclatante* Plus de cinquante personnes entendirent. Les témoins de la scène s'étaient arrêtés. Un cercle se formait autour des trois hommes. Questions et réponses ^e croisaient, rapides. M. Hector Durosoy était devenu blanc comme un suaire et roulait des yeux effrayants. — Monsieur, dit-il d'une voix irémessante, une pareille insulte... — N'est rien, monsieur Hector Durosoy, car vous les méritez toutes, répliqua Alexis. Et il se dressa en face du mari de Julie, le regard menaçant, terrible. — Monsieur Alexis Mollin, riposta M. Durosoy, qui ne pouvait plus contenir sa fureur, votre conduite ici est celle d'un goujat! ^e — Ailleurs, monsieur Durosoy, la vôtre est celle d'un misérable et d'un lâche 1 Ces paroles furent suivies d'une rumeur sourde accompagnant en sourdine des oh ! oh ! des ah t ah ! — Alexis, Alexis, je t'en prie! disait Georges... Mais Alexis n'entendait pas, ne voulait rien entendre. M. Durosoy avait sa canne, il la leva, prêt à frapper. Prompt comme l'éclair, Alexis la lui arracha, la brisa sur ses genoux et lui lança les morceaux au visage. M. Durosoy poussa une sorte de rugissement. On put croire un instant que les deux adversaires allaient en venir aux mains. Mais, pendant que Georges et le journaliste dont nous avons déjà parlé retenaient Alexis, deux personnes, qui connaissaient M. Durosoy, avaient saisi ses bras. — Laissez-moi I laissez-moi I hurlait-il, je ne peux pas

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

MADAME JOHÂMIE 135 — OÙ allons-pous?.. demanda Georges quand ils furent sur le boulevard. — A la recherche de mon secfond témoin, car j'espère bien que tu ne me refuseras pas d'être le premier. — Certes ! Ils entrèrent au café des Variétés où, comme il Tespéraity Alexis trouva qn auteur dramatique de ses amis qui, mis rapidement an courant de Taffaire, accepta aussitôt la mission qu'Alexis voulait bien lui confier. — Mon cher Alexis, dit-il, demain à dix heures je serai chez vous. On se serra la main et les deux amis sortirent du café. — Demain nous aurons une rude journée, dit Alexis, j'ai besoin de repos ; si ta le veux bien, nous allons rentrer, bien qu'il soit à peine dix heures et demie. — Soit, it George*. Ils restèrent silencieux jusqu'à la rue des Martyrs. Alexis avait l'air rayonnant ; il marchait fier, la tête haute. Georges était rêveur. — A quoi penses-tu ? lui demanda brusquement Alexis. — A toutes les choses étranges qui nous arrivent. Nous allons à l'Opéra ce soir avec Tespoir d'y rencontrer deux jeunes filles que nous aimons, et qu'y trouvonsnous? Un duel I En vérité, c'est une fatahlé. Voyons, pourquoi as-tu provoqué M. Durosoy ? — Je le hais ! — Cela n'est pas une raison suffisante. — C'est un misérable ! — Si tu devais chercher querelle à tous les misérables, tu n'en finirais pas. Enfin, que t'a-t-ii fait, cet homme ? — A moi, rien. — Et tû trouves bien ce que tu as fait? — Ofiii

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

'% MABAME JORAHIB^ 13& rerve, î*ai terminé le^ deu:xièffle
acte et)a eomédie que je destiae au Théâtre-Français. Alexis était radieux :
— Tiens, fit Georges avec admiration, ta es tliomme le plus étonnant du
monde I — Il est superbe I dit l'autre, Alexis se mit à rire. — 11 fallait bien
que je fisse quelque chose en TOUS attendant, dit-il. Voyons, quelle heure
est-il? Onze heures et demie. Dans un instant nous nons omettrons à table.
Donc, je me bats au pistolet ? — Nous aurions préféré l'épée ; mais nous
n'avions pas le -choix des armes. — Mais c'est très bien, mes amis, c'est très
bien : épée ou pfstolet, il importe peu... D'ailleurs je ne suis pas plus habile
à 4irer le pistolet qu'à manier l'épée. Pourtant, autrefois, qaand j'étais gamin,
je préférais à tous les amusements celui du tir à la carabine, au pistolet,
Toire même à l'arbalète. J'enlevais lestement la coquille d'œuf qui dansait
sur un jet d'eau ; à chaque coup, — on admirait fort mon adresse, — je
descendais une de ces figurines déplâtre, dont une demi-douzaine de
macarons payent la destruction. Le sol était jonché de leurs dibris. C'était
une véritable boucherie. Le jeu de demain ne sera pas tout à fait le mèiâe.
Enfin, nous verrons. C'est bien demain, n'est-ce pas? — Qui, demain matin,
à dix heures. — A quel endroit? — A Bas-Prunay. — Près de Marly-le-Roi?
— Oui. — Serons-nous bien là? — Je le pense. C'est un des témoins de M.
Dnrosoy qm a fart le choix dnKea, un parc bien boisé, appartenant à

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

MADAME JORAM le clouer sur son lit pendant trois qu'il se souviennent que, tôt ou tard, un vengeur. — Mon cher Alexis, lui dit son duel est toujours une chose terrible votre rencontre de demain avec un qui me stupéfie, car ce n'est point Vrai, je vous admire ! Alexis se mit à rire. — Ainsi, continua l'autre, crainte ? — Aucune. — Pourtant, mon cher, vous allez — Si suis convaincu qu'elle ne c — Ce ne sont point là des paroles rassurer, dit Georges. — Mes amis, j'ai confiance en moi Georges hocha la tête. Alexis reprit : — Je puis vous répondre comme général de son état-major, qui lui vous exposez trop ; vous êtes sûr « — La balle qui doit me tuer fondue ! » A ce moment, Francine vint au salon était prêt. Les trois jeunes gens passèrent à table. Les deux témoins ne partageaient que leur ami disait avoir en son honneur la journée du lendemain et ils étaient mais Alexis, avec son entrain et sa gaieté, sa parole vive et spirituelle

x "i^f " »\ "^^' ' > <" MADAME JORAMIE 143 mais ja profilerai de votre arbseQoe pour aller voir mademoiselle MioDne. Je la tranquilliserai. — HeiB ? — - MadeniioiseUe Miomie et Laurence et aussi M. Mourillon étaient très inquiets quand je les ai quittés hier soir. Georges ne put s'empêcher de tressaillir. — Ainsi, tu les as vus ? fit-il. — . Je suis resté jusqu'à la fin du spectacle et nous sommes sortis ensemble du théâtre. — Pourquoi étaient-ils inquiets ? — Dâmel vous êtes partis de si bonne heure, après le deuxième acte... Les jeunes filles laissèrent aller leur imagination, se figurant toutes sortes de choses. — Mais tu as pu leur dire... ' — Sans doute, monsieur Georges, je n'ai pas manqué de montrer le billet que vous m'avez fait remettre par l'ouvreuse. — Cela expliquait notre départ. — Si Ton veut. Mais voilà... — Achève 1 — Dans la soirée, on a parlé d'une dispute, qui avait eu lieu au foyer entre deux messieurs qu'on ne nommait point, d'un duel certain... Georges devint très pâle. — Eh bien ? fit-il vivement. — Eh bien, monsieur Georges, ces demoiselles se sont imaginé que l'un des messieurs de la dispute était monsieur Alexis Mollin ou vous. — Mais c'est une erreur. — Je le crois, monsieur Georges. — Oui, oui, tu iras voir Mionne demain matin et tu la rassureras. — Je la rassurerai, monsieur Georges ; mais il y a Laurence...

MADAME JORAMIE 145 XIII l'arrestation Il était neuf heures et demie. Mourillon causait avec Mionne dans la chambre de la jeune IBlle. La femme de ménage époussetait, frottait les meubles du petit appartement. Le père Mourillon était habillé, prêt à sortir. Étonné de ne pas avoir de nouvelles de M. Florentin Broussel, il se disposait à aller à Saint-Mandé, pensant que, peut-être, la vieille gouvernante lui annoncerait le prochain retour de son maître. Deux fois déjà Mourillon s'était rendu à Saint- Mandé, afin d'avoir des nouvelles que la domestique n'avait pu lui donner, car M. Broussel ne lui avait pas écrit, et, de même que Mourillon, elle ignorait où son mdtre était allé. Cependant, elle n'avait pas dit au vieillard, — cela lui avait été défendu, sans doute, — qu'une grande caisse à l'adresse de M. Florentin Broussel éts^it arrivée à SaintMandé. Or, cette caisse, qui n'était pas encore ouverte, contenait Candtur^ le tableau de Georges Ramel. - m. ^

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

iTi' MADailB JaRAMIB 147 étranglée, trois hommes^ un commissaire de police* — Un commissaire de police chez moi exclama MouriUoil ahuri. Mionue devint pâle comme une morte. — Les hommes sont dans le salon, reprit la femme de ménage ; mais il y en a encore deux autres sur le palier, gardant la porte. — G'e^i trop fort, et je n'y comprends absolument rien, dit HourilloQ, fronçant les sourcils. Quelque méjHrise, sans doute. Avec beaucoup de calme, il ajouta : — C'est bien, restez là toutes deux et attendez un instant ; je vais recevoir ces messieurs et vite nous débarrasser d*eux. Sur ces mots, Mourilion s*élança hors de la chambre, traversa la salle à manger et se trouva dans le petit salon en présence de trois hommes dont l'un, fort bien mis, ayant son chapeau sur la tête, s'avança vers Mourilion, et lui dit d'un ton sec : — C'est vous qui vous nommez Ambroise Mourilion ? — Oui, monsieur.. Veuillez, je vous prie, m'expliquer votre présence chez moi. Le personnage déboutonna sa redingote, et laissant voir l'écharpe tricolore, insigne de ses fonctions, il répondit : — Je suis commissaire de police aux délégations judiciaires, je viens vous arrêter 1 — Vous venez m'arrêter^ moi? . — Vous, AmbroisjB Mourilion, ancien saltimbanque ! Le bonhomme sourit. — C'est vrai, dit-il, j'ai été saltimbanque; mais je n'ai pas à rougir devant vous, monsieur le commissaire de police, ni devant personne de mon ancien métier, car je l'ai toujours fait honnêtement.

MADAME JORAMIE 149 gage, tput chez ce vieillard étonnait le commissaire et lui imposait, malgré lui, une sorte de respect. Il le hissait parler, prenait même un certain plaisir à récoater et il se disait : • — Celui-ci n'est pas un malfaiteur ordinaire. — Soit, monsieur, répliqua Mourillon, mais vous venez m'arrêter, pourquoi? — On vous le dira. — Si vous ne me le dites pas, vous, il faudra bien que d'autres me le disent. En attendant, n'ai-je pas le droit, monsieur, de crier bien haut: Je n'ai rien fait, je n'ai rien, rien à me reprocher! Et de vous dire: La justice se trompé, je suis victime d'une déplorable erreur? — Je ne le crois pas. — Monsieur le commissaire, sur la tête de mon enfant que j'adore, je vous jure que je suis innocent... Il y a erreur. — Vous direz cela au juge d'instruction; c'est devant lui que vous avez à prouver votre innocence. *- Mais c'est donc d'un crime que je suis accusé? s'écria Mourillon. — Je ne peux pas vous répondre. — Oh! c'est affreux, épouvantable! Et c'est moi, moi qu'on accuse, moi qu'on vient arrêter!... Oh! ma fille, ma fille! Ses yeux se remplirent de larmes. — Mais non, continua-t-il avec une sorte de fureur, cela ne se peut pas... M'arrêter, me conduire en prison, est-ce que c'est possible ! A qui donc ai-je fait du tort dans ma vie? A qui donc ai-je fait du mal? A personne. J'ai fait, au contraire, tout le bien que j'ai pu... Est-ce que je suis un méchant homme, un mauvais citoyen? J'aime mon pays et respecte ses lois... J'ai été pauvre;

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

MADARfE ;rORAmE 151 Il poussa un profond "SOupir et reprit:
— Je «"ai plus rien à dire, monsieur... Puisqu'il le faut, je suis prôl à 7ous
suivre. Mais, avant, j'ai une grâce à vous demandier. — De quoi s*agil*iit
— Ma tiUe, ma fille adoptive, monsîovr, mais «jue j'aime comme et eiaè
était mon enfant, est ià^ dan« sa chambre; ^rmeiifz-oioi de l aller
embrasser et de lui ûire quelques paroles pour la ras^^urer. — A liée I i<ui
répondit le coainitssaire de police. Mais, av<aat que MouriUon eût fait un
pas, la porte s'ouvrit toute grande et Mionne pâle, éche^lée, en larmes,
s'élança d'un bond vers le vieillard ei se suspendit à son cou en s'écriant : -^
Mon père, mon père ! MouriUon la «erra contre son cœur, en couvrant son
front de bai^^ers, -* J'étais là, à la porte, dit Mionne en sanglotant, j'ai
entendu... Mon père, est-ce bien vrai qu'on vient t'Arrêter? — Hélas I oui.
— Pourquoi? *- Je ri^nore. Mais rassure-toi, machérie,ily a erreur, j'en suis
bûr; dès ce soir, je reviendrai près de toi. Mionne se tourna vers le
magi>trat. — Monsieur, cria-t-elle, c'est une infamie! — Mademoiselle,
prenez garde I — C'est une infamie, vous dis-je, on ne met pas en prison un
innocent I Qu'a fait mon père, dites, qu'a-t-il fait? *- Je vous en prie,
madtsimoiselle, calmez-vous. BHe se plaça devant le vieillard, le couvrant
de son corps, et i'cftil en feu, flère, superbe, elle s'écria : «««-VottS ne
l'wimè&erei pa^s I

MADAME JORAMtB 153 ■ ^ - . - ^ — - ..— , Puis Mourillon se dégageant brusquement de rétreinte de Hionne : — Partons, dit-il en marchant vers la porte. Mionne resta an instant immobile, sans voix, puis s'élança à son tour hors du salon. Monrillon, entre les agents, était . déjà sur le palier. Hionne voulait le suivre. Mais le commissaire de police, qui fermait la marche, lui barra le passage. Elle entendit le bruit des pas dans Tescalier et, dans la rue, une rumeur sourde, puis plus rien qu'un bourdonnement étrange dans ses oreilles. La porte de l'appartement s'était refermée* Soudain les yeux de Mioime se voilèrent, elle ne voyait plus ; elle recala en chancelant, poussa un grand cri et tomba sans connaissance, tout de son long, sur le parquet. La femme de ménage accourut à son secours et s'empressa de la relever et de lui donner des soins. , Pour opérer l'arrestation de Mourillon, le commissaire de police aux délégations avait pris des précautions comme s'il se fût agi de mettre la main sur un malfaiteur redoutable, qu'on craignait de laisser échapper. Oatre les deux agents laissés sur le palier, prêts h saisir Mourillon, au cas où il aurait tenté de fuir, quatre gardiens de la paix avaient été placés en faction à la porte d'entrée de la maison. La présence de ceux-ci avait attiré d'abord quelques curieux, puis d'autres étaient venus se joindre aux premiers et, peu à peu, il s'était fait devant la maison un rassemblement de plus de deux cents personnes. --< Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? se demandait-on. ^ Un commissaire de police et plusieurs agents sont entrés dans la maison. — Est-ce qu'il y a un crime ? On ne savait pas. 9

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

•a ^• MADJILMe aX]fBâMIE 155 Quand, entouré des agents, «t
sum du commissaire de police 4 MourilloQ sortit de ta maison et qu*0Q vit
ses cheveux blancs et sa douce ei bonnê figure de vieillard, il y eut dans la
fotile des exclamations de surprise, une frande nameur de désappointement.
Quoi! c*était là Thomme qu'on venait d'arrêter I On frémissait de
compassion* Pâle, tenant sa tête baissée, Mourillon pleurait. Ceux qui
voyaient couler ses larmes disaient : — Oh ! le pauvre homme I — Par
exemple, si celui-là a la figure d'un malfaiteur, je ne m'y connais plus. — Il
pleure, voyes-vous qu'il ^pleure ? Si c'était un coquin, il ne pleurerait pas I
Et la foule, loin de se montrer hostile, s'apitoyait sur le sort du pauvre vieux
et manifestait hautement les sympathies que lui inspiraient les cheveux
blancs, les larmes et la fî^ure honnôie du prisonnier. Une voiture s'étant
avancée, un des agents ouvrit la portière et invita Mourillon à monter. Alors
le riialheureux poussa un soupir, se redre>sa et leva les yeux sur les trois
fenêtres de son logement, à Tune desquelles it espérait voir apparaître, sans
doute, la tête blonde de Mlonne. A ce moment, Lucien Morel, qui venait
d'arriver, fendait la foule pour entrer dans la maison. — Pourquoi tout ce
monde? Qu'y-a-t-il donc? de-manda-t-il. — C'est un homme, un pauvre
vieux qu'on vient d'arrêter, lui fut-il répondu. — Où est-il? — Là, près de la
voiture, il regarde en Tair. Le gamin se haussa sur ses pieds et reconnut
Mourillon.

The text on this page is estimated to be only 19.91% accurate

— Obi fit-il CD pAUssaot. Et il resta immobile, comme pétrifié. Hourillon laissa écbapper ud Doaveau soupir et prit place dans la voiture ob montèrent easaite le commissaire de police et un de ses agents. Dd antre agent dit au cocher : — Au dépAt de la préfecture de police. X, la foule s'écarta et le ne. orprise et maître de soa irigeant vers la porte de saillit, se rejeta vivement taille, parvint lus grands qi lupe de persf la maison,

MADAME JORAMIB 1&7 XIV LE DUEL Tout en se tenant à distance et en se faufilant dans les rangs des curieux, qui ne se bâtaient point de quitter la place, Lucien ne perdait pas de vue un instant les deux hommes qui lui avaient causé un si grand effroi. Il remarqua, ce qui était déjà un sujet de surprise pour lui, qu'ils étaient tous deux bien vêtus ; ensuite ils avaient un air joyeux et satisfait qui n'écbappa point à son regard observateur. Lucien s'aperçut encore qu'ils ne se mêlaient point à la conversation des autres, mais qu'ils écoutaient et ne perdaient pas un mot de ce qui se disait autour d'eux. — ^Qu'est-ce que cela signifie? se disait le gamin ; pourquoi se trouvent-ils ici?... On vient d'arrêter un pauvre vieux et ils ont l'air contents. C'est drôle, tout cela me donne beaucoup à penser. Oh I fit-il tout à coup en se frappant le front, quelle idée I Mais pourquoi pas ? Je les connais.. • ils sont' bien capables d'avoir fait cela I Il resta un moment songeur et reprit : — Oui, quelque chose me dit qu'ils ne sont pas étran

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

••^ j^ <v \ 158 Là psnrs KtotmE gers à rarrestation du pauvre vieux Mourillon* Oq les aura payés pour cela; ils font tout pour de Targentl Quelle grediaerie ont-ils iaveotée pour faire arrêter le bonhomme? Et pourquoi le faire arrêter? Voilà ce que je ne peux pas comprendre. Monrillon en prison 1 Dans l'intérêt de qui? De M. Heclor Durosoy, peut-être. Une lâche vengeance 1 Ohl il faudra que je sache!... Oui^ oui, il y a dans tout cela quelque chose de ténébreux, une monstruosité, une infamie dont M. Jacques et mon père sont les instruments! Mais je saurai, je saurai! Cependant les curieux se retiraient peu à peu. Lucien, craignant d'être aperçu par les deux honrimes, >ce qui pouvait mettre obstacle à un projet qui germait dans sa tête, s^éloigna prudemment et alla se blotiir 'dans Tencoignure d'une porte cochère. Bientôt il ne resta plus que quelques-personnes devant le numéro 12 delà rue Linné. De temps à autre, Luci n avançait la tête et regardait. Jacques Yrrruier et Morel étaient toujours M. Se tenant à l'écart des autres personnes, ils causaieutà voix basse et avaient Tair de comploter quelque chose. Enfin, ils s'éloignèrent d*un pas rapide et Lucien les vit disparaître à Tangle de la rue Lacépède. Le gamin poussa un soupir de soulagement et fit <]uelques pas sur le trottoir, se demandant s*il allait immédifitement se rendre soit à Tatelier, soit chez Alexis Moilin, ou si) auparavant, il ne ferait pas bien de voir JMionne. Pendant un instant il resta hésitant. Mais, réfléchissant <|ue Georges et Alexis ne rentreraient pas à Paris avant deux ou trois heures de raprè>-midi, quel que fût, d'ailleurs, le résultat du combat; que, par conséquent, il avait le temps de faire une visite à sa sour de lait, il se

The text on this page is estimated to be only 17.28% accurate

HADAUS JOBAHffi décida à ne point s'éloigner sans avoir dit
Quand il passa devant la loge, la comtesse le reconnut, l'appela. — Tous venez voir
mademoiselle Moline. — Oui, répondit-il. — Vous la trouverez dans les
larmes, dit-elle. Un grand malheur est arrivé : ce rilloq vient d'être emmené
par un comte et des agents de la sûreté. — J'ai déjà appris cela, madame ;
mais pourquoi M. Mourillon a-t-il été arrêté ? ^ Non, on ne sait rien du tout, et c'est
enfin, si l'on savait, on pourrait taire qu'il — C'est vrai, dit Lucien ; mais M.
amis qui s'emploieront pour lui, et \'(de quoi peut être accusé un homme
dont sa vie fait du mal ou du tort à qui ? — Oh ! je pense tout à fait
comme vous — Je monte, dit Lucien. Et il grimpa lestement l'escalier. Un peu
avant, une voisine était venue en se retirant, elle n'avait pas fermé la porte.
Lucien put entrer sans avoir sonné, et la femme de ménage dans le salon
« sur le canapé, tenait sa tête dans ses mains de sourds gémissements. A chaque instant
violents soulevaient sa poitrine, et son corps se tordait dans une sorte de
convulsion Ses beaux cheveux épars roulaient sur ses épaules. La malheureuse
enfant était inanimée. Sa douleur était navrante.

MADAME JORAMIE iôl — - Us penseront aussi que M. Mourillon a été arrêté par suite d'une erreur. M. Alexis MoUin, vous le savez, connaît beaucoup de monde , des personnages très influents, même des ministres. Dès ce soir, lui et M. Georges feront des démarches pour que monsieur Mourillon soit remis en liberté. Tranquillisez-vous donc et cessez de pleurer. Mionne se sentit soulagée par ces bonnes paroles d'espoir et elle essuya ses yeux. Et quand Lucien la quitta, après être resté plus d'une heure avec elle, sa grande douleur s'était beaucoup apaisée. C'est avec un doux sourire qu'elle lui serra la main et lai dit : — Vous m'avez rendu le courage, Lucien, et puisque vous le voulez, je serai forte. Je veux avoir pleine confiance en Dieu qui ne m'a jamais abandonnée au milieu des dures épreuves de la vie. Vous viendrez demain matin, de bonne heure, n'est-ce pas? afin de m'apprendre ce que M. Alexis et M. Georges auront pu faire pour mon père. Le même jour, à l'heure même où le commissaire de police entraît chez Mourillon pour l'arrêter, une voiture de remise attelée de deux chevaux, et venant de Paris, s'arrêtait au pont de Bougival. 11 Y A^AÎt quatre hommes dans la voiture. C'étaient M. Hector Durosoy, ses deux témoins et un médecin. — Messieurs, dit M. Yarinot, le premier témoin de M. Durosoy, c'est ici que nous avons donné rendezvous aux témoins de M. Mollin, qui doivent venir, comme nous, en voiture. 11 a été convenu que les premiers arrivés attendraient les autres et que tous ensemble

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

162 LA nrtrns vimmb «DUS nous rendrions t la yilia da Capri<», la propriété de mon cousin. Nous arrivons les premi«rs, car je ne Toi« pas ht ^mture de ces messieurs ; nous devons donc les attendre. Si TOUS êtes de mon avis, nous mellrons pied à terre et nons entreroo'S dan« ce café où nous nous fe«>ns serrîr un rafraîchissement. M. Hector Durosoy ayant déclaré qri'il ne vonlaU rien prendre et qu'il préférait rester dans la voitnre, les autres descendirent et entrèrent dans le calé où, snr leur demande, on leur servit de la bière, ils n'enrent, d'ailleurs, que le temps de vider les chopes. Le roulement d'une voiture, qni arrivait an grand trot des chevaux, brûlant le pavé, les fit vile sortir du café. An bout -d'un instant, ta voiture s'arrêta derrière la première, et Georges Ramel, montrant sa tôle à !a portière, salua les ténhoins de M. Durosoy et le médecin. €eux>ci rendirent le salut, puis, sans aucun échange de paroles, ih remontèrent dans leur voiture, qui partit aussitôt. L'autre voiture suivit. Un quart d*heure après, les deux voitures s'arrêtaient devant la grille de la villa du Caprice, qui devait son nom, sans doute, au goût bizarre et à la fantaisie qui avaient dirigé sa construction. M. Tarinot ayant mis pied à terre, Georges Ramel lui demanda si lui et^es compagnons devaient descendre aussi. «— Non, non, restée, répondit M. Tarinot. L*h«bilation, qu'on apercevait à «queique dislance, à travers les arbres, avait teuies ses persiennes fermées, ce qui indiquait TubseBce des maîtres. Us éiaiefit aoJiMird de la mer, à Troaville. M. Tarinot sonna à la grille. Au bout 4*an inatant, un homme, qui était ea même

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

MADAME JORAMie 163 temps le jardinier et le concierge de la propriété, accourut à la grille, tenant un râteau et ayant un tablier de toile bleue k bavette avec une large poche sur Tafodomen. — Ah I c'e^t vous, monsieur, fit-il reconnaissant M. Yiiriool. Vous saves que les maîtres n'y sont pas. -* Parfaitement ; je viens avec quelques amis qui dési<^ fent voir la propriété. — C'est que, monsieur, la maison est fermée... — Nous ne voulons voir que les jardins et le parc. — Alors, monsieur, c'est différent. L'homme tira de la vaste poche de sou tablier un trousseau de clefe et ouvrit la grille. — Tenez, Toilà pour voire complaisance, lui dit M. Yariaot, en lui mettant un louis dans la main. Le jardinier se confondit en remerciements. — Nous pouvons entrer avec les voitures, n'est-ce pas? — Certainement, monsieur; vous connaissez l'allée pierrée qui conduit au parc, et voos savez qne, dans le parc, on peut aller partout en voiture. — Du reste, vous pouvez être tranquille, nous ne ferons aucun dégât. — Oh ! je n'ai pas cette crainte. — Encore un mot : vous n'aurez nullement à vous occuper d^ nous, et vous pouvez vous remettre à votre travail. — Je vais laisser.la grille ouverte, afin que vous puissiez sortir quand il vous plaira, sans que vous ayez besoin de m'appeler* — Vous avez là une excellente attention ; merci. M. Yarinot remonta en voiture et les deax attelages pénétrèrent dans la propriété et se dirigèrent rapidement vers le parc, en suivant une large voie carrossable, qui «erpentait à travers une prairie. Les voitures s'enfonoôrent bientôt dans le parc très

164 LA. PETITE MIONNE ombreux et, au bout d'un instant, elles s'arrêtèrent à un rond-point. Tout le monde descendit. On se salua courtoisement. Seuls, M. Durosoy et Alexis MoUin se tournèrent le dos. — Messieurs, par ici, s'il vous plaît, dit M. Yarinot. On s'éloigna des voitures, et en suivant une allée étroite, on arriva à un grand carré d'herbe, planté de quelques arbres en quinconce, approprié pour les jeux de paume, de boules, de croquet. •— Messieurs, cette place vous convient-elle pour le combat? demanda M. Yarinot. — Elle est parfaitement choisie, répondit Georges. Les autres s'inclinèrent en signe d'assentiment. *- En ce cas, messieurs, reprit M. Yarinot, nous n'en chercherons pas une autre. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons charger les armes. Les quatre témoins se groupèrent. M. Yarinot ouvrit une boîte qu'il portait sous son bras, et mit un pistolet de tir dans la main de Georges, et l'autre dans la main du second témoin d'Alexis. — Examinez-les, messieurs, dit-il; ils m'appartiennent, je les connais, et je vous réponds de la justesse du tir de l'un et de l'autre. — Nous nous en rapportons à vous, monsieur. Gela dit, M. Yarinot chargea lui-même les deux pistolets sous les yeux des autres témoins. — Maintenant, monsieur Georges Ramel, reprit-il, veuillez, je vous prie, mesurer les distances. Comme il a été convenu, les deux adversaires seront placés à cinquante pas l'un de l'autre, et chacun aura le droit de s'avancer de quinze pas, de sorte que la distance réelle pour le tir ne sera que de vingt pas. Toutefois, ainsi qu'il a été dit, l'un ou l'autre de ces messieurs pourra faire feu avant d'arriver au but qu'il ne

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

RAHIE 165 doit point dépasser. C'est ce que tous Toudrez bien dire à M. Alexis Mollin, comme je ne manquerai pas de le répéter h M. Hector Durosoy. — Voyez, monsieur Ramel, d'où vous voulez partir, Georges St quelques pas, s'arrftta et dit : — Je pars d'ici. M. Varinot, qui s'était muai de quatre baguettes, en plaata une première en terre. Georges compta quinze pas. M. Varinot planta sa deuxième baguette. Georges St de nouveau vingt pas, dont le dernier fut marqué par la troisième baguette. ConlÎDant à marcher, l'artiste compta les quinze pas de sa dernière étape, et H, Varinot enfonça en terre la quatrième baguette. On avait ainsi mesuré cinquante pas de la première i la quatrième baguette. M. Hector Durosoy causait avec le médecin, Alexis Mollin se promenait tranquillement en fumant une cigarette. Georges Ramel s'approcha de lui. -- Le moment est venu, lui dît-il d'une voix oppressée. — Ah I bien, ât Alexis impassible. U sourit et jeta sa cigarette. Georges le prit par la main et le conduisit à U place qu'il devait prendre. Oe son cAté, M. Varinot avait placé M. Hector Durosoy ea face de son adversaire. Alors, en même temps, les seconds témoins remirent les armes aux combattants et les recommandations né:tissaires leur furent faites. Ensuite les quatre témoins s'écartèrent de la ligne, et H. Varinot prit la parole et dit, s'adressant aux adversaires : — Messieurs, je crois devoir vous répéter que chacun de vous a le droit de faire quinze pas en avant,

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

u -^f MADiàJa JORàHm 167 M. Daïosoy fi(an bood en arrière»
Oo vit des floU de saog iaillir de sa boocbe comme d'une source, et, avant
qu'on fût accooru pour le soutenir, il tomba à la renverse en poussant mi cri
rauque. — Abl s'écria Alexis MoUin^ jeTai lue, je l'ai iué!... Mais je ne le
voulais pas 1 Le médecin et les témoins de M. Durosoy s'étaient agenouillés
près de lui. La lête et une partie du corps étaient couvertes de sang. — U
n'est pas mort, dit le docteur; mais la blessure est horrible. — La croyez-
vous mortelle? — - Je ne puis rien dire encore. On courui cbercher de l'eau
à nnesource peuéloignée, on apporta du linge, des bandelettes» de la
ebarpie, et le médecin commença par laver le visage du blessé. Ilrecounut
alors que M. Durosoy avait la mâchoire inférieure fracassée. La halle avait
coupé le bas de la joue gauche, cassé plusieurs dents, emporté une partie de
la langue et était sortie, en trouant U joue droite. Alexis MolLiu et ses
témoins se tenaient debout à quelqiieN pas, attendant que le docteur se fût
prononcé nettement. — Eh bien, monsieur, que pensez- vous? demanda M.
Yarinot très anxieux. — A moins de complications que je ne puis prévoir, je
ne crois pas que sa vie soit en danger, répondit le docteur.. Oq se sentit
f^oulagé par ces paroles. — Mais, reprit le médecin, qui, ne perdant pas une
minute, taisait son premier pansement,, M. Durosoy regrettera peut-être de
ne pas avoir été frappé mortel* lement.

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

UABAMB JOHAUIE 169 Les trois jeunes gens mirent pied à terre et eBtrèrent dans un restaurant. N'ayant rien pris le matin, il avait été convenu qu'on déjeunerait après la rencontre dans un des restaurants du bord de l'ea. On avait faim, on mangea avec assez d'apnétit: mais le repas fut sans gaieté. Les convives étaient péniblement impressii

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

MADAIIB JORAMIE 171 — Non, mais assez grièvement. — Eh bien, il D*a que ce qu'il mérite. Après un moiment de silence : — - Es- tu allé voir ta sœur de lait? demanda Georges. Le Visage de Lucien prit une expression de tristesse profonde et, en hochant la tête : — Oui, répondit-il, et j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. — Mon Dieu I fit Georges bouleversé. — Ne vous effrayes pas, monsieur Georges, la chose n'est peut-être pas grave. — Ah t parle, parle vite, qu'est-il arrivé à Hionne? — A elle rien, monsieur Georges, si ce n'est qu'elle a beaucoup de chagrin. Ce matin, un commissaire de police, aécompagné d'une escouade d'agents de la sûreté, est veau arrêter M. Mourillon. — Mourillon arrôtél exclamèrent les deux amis, ouvrant de grands yeuxahuris<.. — Uélas ! oui, et l'on ne sait pas pourquoi. Georges et Alexis se regardèrent. Ils étaient atterrés. — Il faut croire, continua Lucien, qn*une plainte a été portée contre lui, qu'il j a eu une dénonciation. — Qu'est-ce que cela veut dire? murmura Alexis, portant la main à son front. — Je ne comprends pas, fit Georges. Il y eut un moment de silence. Georges avait l'air d'un homme qui vient d'être atteint de folie. — Je m'y perds, reprit Alexis. Voyons, Lucien, voyons, mon ami, peux-tu nous dire exactement ce qui s'est passé? — Sans doute. Et, aussilôi, le jeune garçon rapporta ce qu'il avait

' . > V • '7^-' 172 LA PETITE MIONNE entendu dire dans la rue et ce (fue loi avait raconté llionne. Mais il se garda bien de parler de son père et de Jacques Vernier. Il avait son projet et ne voulait pas le faire connaître. Il poursuivit : — J'ai vu le commissaire de police, les agents et M. Mourillon, car j'arrivais juste devant la maison au moment où ils sortaient. Le pauvre vieux était très pâle et bien triste, et on voyait à son air qu'il ne comprenait pas du tout pourquoi on l'emmenait. Georges se redressa, les yeux étincelants. — Alexis, fit-il, crois-tu que M. Mourillon se soit rendu coupable de quelque mauvaise action? — Jamais, jamais je ne croirai cela ! répondit le poète avec véhémence. — « Ah! merci, mon ami, merci ! — Moi, reprit Lucien, je crois qu'il y a là-dessous quelque méchanceté, une vengeance. — Georges, il a raison ! — s'écria Alexis. Et écoute, je soupçonne madame Joramie*.. — Oh ! quelle idée ! — Elle est entrée là et je la garde ! — répliqua Alexis en se frappant le front. — M. Alexis Mollin a trouvé, pensa Lucien. — Quel intérêt madame Joramie aurait-elle à faire emprisonner un innocent ? dit Georges. Je ne vois pas... — Ah! tu ne vois pas ! — Que voudrait-elle ? — Te détacher de Mionne. Elle n'a pas renoncé à toi, et sa terrible passion, qu'elle veut satisfaire à tout prix, peut la pousser à commettre les choses les plus énormes. J'avais espéré qu'elle deviendrait ton ennemie ; je me suis trompé. Si elle s'attaque à Mourillon, au père de Mionne, c'est qu'elle pense pouvoir te ramener à ses pieds. Je n'ai pas à t'expliquer autrement.

UÀDAME JORAMIE 173 Âhl madame Joi^amie est une forte femme de laqaelleilfaatseméfier. La noayelle lutte qu'elle com* menée aujourd'hui contre toi et Mionne' sera terrible... Elle joue en ce moment les dernières cartes de son jeu et nous saurons bientôt ce qu'elle a imaginé pour àt* teindre le but qu'elle poursuit a?ec tant d'acharnement. — Alexis, prends garde de te tromper I — Si je me trompe, Georges, j'en serai quitte pour revenir sur ce que je viens de dire. Mais c'est assez discourir : nous avons autre chose à faire. Georges, prends ton chapeau. — Nous sortons? — Oui, et Lucien nous accompagne. — Où allons-nous ? — Rue Linné. — Hein? — Georges, je crains... — Que crains-tu? — Je ne sais pas ce que je crains. Mais enfin nous ne pouvons pas laisser Mionne seule. — Que veux-tu faire? — La conduire près de son amie Laurence et la placer sous la protection de madame Violet. — Oui, oui, très bien. Les deux amis sortirent aussitôt suivis de Lucien. Us se jetèrent dans le premier fiacre vide qu'ils rencontrèrent, en donnant l'ordre au cocher de les conduire rue Linné. Le trajet se fit assez rapidement, le cheval étant, par extraordinaire, jeune encore, bien nourri et bon trotteur. Lucien entra le premier dans la maison et passa devant la loge sans être vu. Il était déjà dans l'escalier quand' la concierge arrêta Georges et Alexis par ces mots : . 10.

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

HABAHE JOBAHIE Elle entra. J'étais sur le pas de ma porUi. « — Vous êtes la concierge de la maison? me < » — Oui, répondis-je, qu'est-ce qu'il y a pour service ? » — Il faut que je voie immédiatement mademoiselle Mourillo ; c'est pressé. » Naturellement, je lui indiquai la porte de l'arrière et elle monta. La demoiselle était seule à ce moment, la femme ménage l'ayant quittée. Je ne sais pas ce que lui a dit la vieille religieuse, mais pas plus de dix minutes après, toutes deux descendirent. La demoiselle était détrepillée comme hier que son père l'a menée à l'Opéra. Donc, elle me remit la clef, en me disant ce que tu sais, puis elle et la vieille religieuse montèrent en voiture, et elles voilà parties. Depuis, plus de mademoiselle M. Le fioul d'Alexis Hollin s'était plissé et un feu s'allumait dans ses yeux. — Malheureusement, nous sommes trop tard ! Georges saisit le bras de son ami et le serra : — Tu crois donc... balbutia-t-il. — Eh bien, ce que je sais, c'est que je dois croire ou non, répondit-il brusquement Alexis. Mais voyez, nous n'avons plus rien à faire ici. Il salua la concierge et entraîna Georges. Tous trois remontèrent dans la voiture et au cocher : — Remenez-nous où vous nous avez pris. — Mon ami, je t'en prie, dit Georges au bout de tant, explique-moi !

The text on this page is estimated to be only 23.67% accurate

HA.BAME JOR&.MIB caper de H. Durosoy. Dans l'état où je t'ai
m il n'est plus dangereux pour nos amis et doue Allons, Georges, du
courage, secoue-toi pas le moment de nous désoler, de pleurer remmes,
mais celui de montrer que nous t hommes. — Alexis, je ne puis admettre
que madai ait fait enlever Hionne. — Une femme jalouse est capable de
tout. — Tu me Tais trembler. — Attendons, Georges, nous ne tarderons à
qooi nous en tenir. Ce soir, entre neuf et nous retournerons rue Linné, et
nous irons i madame Violet. Si Hionne n'a pas été enlev bat quelconque,
comme je le suppose, elle s chez elle ou nous la trouverons près de La elle
ne peut aller que cbez madame Violet. La Toiture s'arrêta. Les trois jeunes
gens descendirent. Ils n'< une faible distance de la maison où demear
dramatique. Celui-ci paya le cocher et ils ren — Il y a, au salon, an
monsieur qui vous Francine & son maître. — Ah l fît Alexis. — Reçois ce
monsieur, dit Georges. Luc nous allons attendre dans ton cabinet. — C'est,
cela, répondit Alexis. Il entra dans le salon. Aussitdt un jeune homme se
dressa devan jetaàson cou. C'était Etienne Renandio. — Ah! mon ami, mon
cher Etienne, disai serrant dans ses bras le jeune entreprenenr. Puis il cria :

The text on this page is estimated to be only 17.09% accurate

MADAME JOBAUIB 17d bles, qui me sont arrivées. Je De sais pas ce que Je donnerais pour péoétr«r ce mystère. — Tu n'auras rien h donner pour qu'il t réponde gravement Alexis, et je crois bien tourneras pas en Ru>8Îe avant d'aroir vn to Etienne regarda Alexis avec étoonement, — Fais comme Georges et moi, Etienne, Hais venei donc dans mon cabinet, i mieux pour causer. Car nous avons beauc< à te dire, à l'apprendre, mon cber Btienne. Alex s fit entrer Etienne et Georges dans pais il appela Francine. — Vous aurez ce soir quatre convives, lu — Je l'ai pensé, monsieur, et j'ai déjà sures en conséquence. — C'est très bien. Et Wexii rejoignit ses amis. Lucien, dans un coin, était sombre et ses pen^ée^. De grosses larmes voilaient se: feu. Il s'nfTermi^ssiiit dans !-a résolution d'ag seul, et il songeait à mettre à ezéculioa 1 avait conçu. — Mon cher Etienne, reprit Alexis, la j jourd*hui a été, pour Georges et moi, gr ments. Je t'ai souvent parlé, dans nos lelt moiselte Ifi^rmiiiie MouriUon, qui répond ; nom de Miunne. . — C'est vrai, souvent, et je sais que n(ses... — Adore mademoiselle Mionne, qu'il l'a mariage, et que, pour une raison quelcon rillon, qui n'est que le père adoptif de Mionne, la lui a relusée. Or, Etienne, ce matin, M. Mourillon, q\

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

MADAME JORAMIE: — Il l'aime encore I pensa le poète. A ce moment an coup de sonnette se fit î Alexis eut un mouvement d'impatience. — On ne peut donc pas ôtre tranquille murmura-t-il. — C'est une Tisite? fit Georges. — Je le crains. La porte du cabinet s'ouvrit. — Monsieur, dit Francine, c'est un mon mande à vous parler. — Vous voyez, dit Alexis h ses amis, avantages d'fitre an homme connu ; on ' ainsi vingt fois par jour. Et s'adressant & Francine, laissant voir bumeur : — Oui est ce monsieur? lui demanda-t-il — Il ne m'a pas donné son nom. Derrière la domestique, une forte voix c — Florentin Broussel I Les trois amis tressaillirent et sedressère Le comte de Soleure entra. — Ah bien I &t-il en voyant Georges et I ne s'attendait pas à trouver chez l'auteur di — Mes amis, s'écria Alexis d'une voix vib Udu, à genoux, à genoux devant le bienfaite Tous trois s'agenouillèrent. Lecomle ne put retenir une exclamatioi puis des larmes jaillirent de ses yeux et long de ses joues brunies par le soleil des t — Que faites-vous, messieurs ? dit-il; rel ne s'agenouille que devant Dieu I Les jeunes gens se relevèrent et, repren; Alexis dit : — Pour nous, monsieur, vous êtes un Di

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

MADAME JOtAMŒ TOUS ÊT83 HBS EHFAITS Le comte était arrivé le matin même. Instrait tour de son maître, le vieux Valeoski était à Saint depuis la veille, l'attendant. Après avoir pris deux heures de repos, le con: déjeuné avec son fidèle serviteur, puis ils avaient meut causé. Vers quatre heures, chargé d'une mission maître, Valeuski s'était rendu à Paris. Le comte n'avait point dit au vieil intendant q tirait. Peut-être n'en avait-il pas l'intention, c sentait fatigué du long chemin qu'il venait de faii Mais, à quatre heures et demie, impatient d Mionne et Mourillon, il donna l'ordre & sa gom d'aller lui chercher une voitara et il s'habilla. Il était prêt, quand la voiture demandée arriv; la porte. — Si Valenski rentre avant moi, dit-il à la dom vous lui direz qu'il ne s'inquiète pas de mon abs Et il partit. Quand il arriva rue Linné, il y avait à peine vi outes qUe Georges, Alexis et Lucien, n'y étaient j

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

MADAME JORAMIE 185 y avait en chacun de vous, et jugez si je suis heureux de ne m'être pas trompé. Ah I mieux encore que ,* pérais, vous avez répondu à tout ce que j'att vous. Certes, je ne pensais pas, il y a ud an, iriez aussi vite. Ce que j'ai fait pour vous rappeler à l'esp rendre la confiance, la foi ; ce que j'ai fait] ouvrir aussi large que possible le chemin de c'est bien peu, si je le compare à toutes les aal que vous m'avez données. Mes enfants, je su vous! Ce que j'ai fait, je vous le devais... Moi aussi désespéré et je voulais mourir; vous m'avez i la vie; grftce à vous, mon cœur s'est rouvert rauced, j'ai senti sur mon front le baiser d'un soleil et, depuis un an, mon cœur brisé s'est r< et les douces et pures jouissances que vous n éprouver ont en partie chassé de mon Ame I amertumes d'autrefois. Allez, mes enfants, si nous comptons bien i c'est moi qui vous redevrais beaucoup. Je vous avais dit : — Serait-ce dans six mois dans un an, un jour vous me reverrez. Mon était de vous réunir chez moi tous trois. J'ava rendez-vous au jeudi de la semaine prochaine vais écrire demain à chacun de vous. Ne vous étonnez pas, Etienne, c'est parce c □ais à vous revoir en même temps que vos d que le directeur des travaux nationaux de l'emi vons a conseillé d'aller revoir la France. Et c peut avoir à vous écrire de Russie, vous avez é vous loger à Paris, au Graad-Hôtel. Je savais d 'pourrais vous écrire. Mes amis, deux événements imprévus, que ^

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

MADAME JOSAMIE être immédiatement éclairé. Que pouvez-vous m'Quels renseignements avez-vous à me donner? — Monsieur et cher bienfaiteur, répondit Alexi croyons que M. Mourillon et mademoiselle Mioni victimes d'une odieuse machination ; mais nous n'y rien affirmer. — Qu'importe, expliquez-vous ! — Nous soupçonnons une femme du grand [très riche et très puissante par ses relations , d'avoir arrêté M. Mourillon dans un but qui nous est inconnu. — Et Mionne? — L'enlèvement de mademoiselle Mionne, s'il est — ce que nous saurons bientôt, — servirait les intérêts de la dame en question. — Pourquoi ne la nommez-vous pas? — C'est madame Joramie. — Ah ! fit le comte. Il resta un moment silencieux et reprit : — Madame Joramie est une femme jeune encore belle et d'un grand esprit, dit-on. On parle d'elle à la cour de Russie. Mais quel rapport peut-il y avoir entre cette grande dame et Mourillon, un vieillard fêlé, et Mionne, une enfant innocente, d'une beauté, il est vrai, mais qui ne peut porter ombre à une femme haut placée comme cette madame Joramie, pour quelle raison cette dame serait-elle l'ennemi de Mourillon et de Mionne? Après un moment d'hésitation, Alexis répondit — Madame Joramie est jalouse de madame Mionne. — Jalouse de Mionne ! s'écria le comte. Pourquoi — Georges Ramet aime Mionne, et mon ami a

, ' / MADAME JORAMIE 189 Le comte tressaillit. — J'en connais l'espèce, prononça-t-il d'une voix creuse. Après un moment de silence, Alexis MoUin reprit : — C'est seulement dans l'après-midi que Georges et moi nous avons appris l'arrestation de M. Mourillon. Noas connaissons assez cet excellent homme pour être certains qu'il n'a commis aucun crime, pas même une indélicatesse. — Je réponds de lui ! dit vivement le comte de Soleure. Il ébaucha un sourire et ajouta : — Vous savez le bien que je vous ai fait; mais connaissez-vous l'homme intelligent et dévoué qui m'a servi eu cette circonstance? — Non, monsieur, répondit Alexis. — C'est Mourillon. Il y eut une triple exclamation de surprise. — Mourillon a été près de vous, Alexis, continua le comte, l'Italien Antonio Perucchi ; près de vous, Etienne, ingénieur civil Desloges. Prenant successivement les déguisements propres aux divers rôles qu'il devait jouer, sachant, d'ailleurs, se rajeunir ou paraître plus âgé encore, changeant de physionomie en se grimant, en faisant usage de perruques et de barbes postiches, il a été tour à tour chez le marchand de tableaux Robinet, chez les journalistes, les éditeurs et près des directeurs de théâtre le personnage qu'il voulait représenter. C'est ainsi que, grâce à Mourillon, j'ai pu mener à bien l'œuvre que j'avais entreprise. Depuis quelques mois déjà la mission de Mourillon près de vous est terminée. Ayant tout en main, vous pouviez marcher seuls. Pourtant je n'ai point dit à Mou. rillon : Reposez-vous. 11.

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

suoame: jorahie tonte hâtA rue lintié. Notre intentioD âtait de mademoiselle Mionne près de son amie Laure la placer ainsi, jusqu'à nouvel ordre, sous U j de madame Violet. — La pensée était ezcellenU, dit le comte. — Malheureusement, nous ne trouv&mes pi moiselle Mionne, que la vieille religieuse avait (Nous arrivions trop tard. Que faire? ' Nous étions à [la fin de la joarnée; nous ne tenter aucune démarche utile, soit pour retrouver moiselle Mionne, soit en faveur de M. Mourill comprimes que nous devons attendre à dema monsieur, demain, dès la première heure, C moi noDS nous mettrons à l'œuvre. Après avoir réfléchi un instant, le comte d répondit: — Je ne vois pas que vous puissiez être, qua: sent, utiles à Mourillon; ne faites donc, demaii démarche; j'agirai seul. Si j'avais besoin de r cours, je TOUS appellerais. Ah I je ne vous le cache point, c'est surtout ai la jeune fille que je suis dans une inquiétude Si, comme nous le supposons, madame Jo fait enlever, nous avons beaucoup à crain< d'après ce que vous m'avez dit de cette femmi capable de se venger sur Mionne des dédains dt Ramel. Oh I je ne veux pas dire qu'elle irait jus la vie à cette malheureuse enfant; une pareil thèse ne peut entrer dans ma pensée; mais, ; comme elle l'est, elle peut faire séquestrer Mi(par d'autres moyens, la faire Ërsellement soulTi — Hélas I soupira Georges.

MADAME JORAMIE ' 193 devenu notre ami. Du reste, il nous est cher à plus d'un titre, il est le frère de lait de mademoiselle Mionne. La physionomie du comte prit une expression de bonté infinie. — Ainsi, dit-il avec émotion, parlant au jeune garçon, vous vous nommez Lucien ? — Oui, monsieur, Lucien Morel. — Et vous êtes né ? — A Vignottes, Haute-Saône. Le comte mit sa main sur Tépaule du gamin et lui dit d'un ton affectueux : — Je sais ce que vous avez fait pour la petite Herminie; vous l'avez aimée, vous avez été, tout enfant que vous étiez, son protecteur, son défenseur. C'est bien, mon ami, c'est très bien, je ne l'oublierai pas..« Vous êtes aussi un de mes enfants ! Lucien, rouge de confusion, ne trouva rien à répondre, mais il s'inclina, saisit la main du comte et la porta à ses lèvres. Deux larmes tombèrent sur les joues du comte. — Allons, reprit-il d'une voix lente et grave, nous avons encore de mauvais jours à passer; mais j'en ai Tespérance, mes amis, le bonheur vous reviendra. — Croyez-vous donc que pour vous-même le bonheur n'est plus possible? demanda Georges. Le comte laissa échapper un soupir. — Je ne sais pas, répondit-il. Et il murmura : — J'attends I On se leva de table à neuf heures. Le moment était venu d'aller aux renseignements. On était impatient de savoir. Il fut décidé que Lucien, avec une voiture, irait rue

The text on this page is estimated to be only 19.08% accurate

AUDAHB JORAMIE — Vous voudrez bien me communiquer aussii renseignements qui .pourraient vous être fourn quelque nature qu'ils soient. — Monsieur Georges, dit alors Lucien Morel, j prie de m' accorder un congé de quelques jours. — Un congé ! fit Georges; pourquoi? — Pour me mettre à la recbercbe de ma sœur c répondit le jeune garçon, dont les yeux brillaient c des escarboucles. — Il a une idée I Ht Alexis. — Oui, monsieur Mollin, j'ai une idée. — Que veux-tu faire î — Je ne peux pas vous le dire, mais j'ai l'es] réussir. — Je t'accorde ce que tu me demandes, dit Gi — Seulement, reprit Lucien d'une voix bésj j'aurais besoin d'un peu d'argent. — Combien veus-tuî — Il me semble qu'avec deux cents francs... Alexis ouvrit un tiroir de son bureau, penda Georges tirait son porte-monnaie, — Laissez, mes amis, dit le comte, ceci me rc Il prit un billet de mille francs dans son portefeï le mit dans la main de Lucien, en disant : — Tiens, mon ami, prends cela. Nous avons toi Qance en ton entreprise et il ne faut pas que tu { être gêné par le manque d'argent. — Monsieur, répondit le gamin, je vous rem que je n'aurai pas dépensé, — Non, dit le comte, tu le garderas; ce tan li mancement de ta fortune.

MADAME JORAMIE 197 — Hum I fit-il, ne pouvant se défendre d'un mouvement de surprise, car l'attitude humble, respectueuse de Mourillon et surtout sa figure ouverte et pleine de franchise plaidaient singulièrement en sa faveur. Mais un juge d'instruction sait se tenir en garde contre ses impressions et n'ignore pas qu'on peut être facilement trompé par les apparences. Ayant fait signe à Mourillon de s'asseoir, il lui demanda d'un ton sec : — Gomment vous appelez-vous ? — Joseph-Ambroise Mourillon, répondit le bonhomme d'une voix tremblante. — Où ôtes-vous né ? — A Brion, Maine-et-Loire. — Oui, c'est bien cela, dit le juge d'instruction, consultant les papiers d'un dossier ouvert devant lui. Vos parents étaient d'honnêtes cultivateurs, ils avaient une certaine aisance. N'ayant que vous d'enfant, ils ont rêvé pour leur fils une existence plus brillante que la leur. C'est ainsi que beaucoup de parents, trop ambitieux, font le malheur de leurs enfants et les conduisent fatalement à leur perte. On vous a placé au lycée d'Angers ; vous avez été un assez bon élève, puisque vous avez pu être appelé à exercer le professorat. Mais vous n'avez pas tardé à abandonner cette profession pour vous lancer à la recherche des aventures. Vous vous êtes fait comédien. — C'est vrai, monsieur. — Il serait difficile de vous suivre partout où vous êtes allé. De comédien, faisant partie d'une troupe qui jouait dans les principales villes de France, vous êtes devenu saltimbanque. / On vous retrouve en dernier lieu à Neuilly. Là, vous

The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

MADAME JOEU. — Je TOUS le dirai tout à l'heure. Mais examinons d'abord quelle a été votre existence depuis que vous vous êtes séparé du directeur de la troupe de saltimbanques que vous dites avoir été votre associé. Vous êtes allé loger rue Yêrou, h Montmartre, pas? — Oui, monsieur. Vous viviez là difficilement, péniblement,] dans la misère. Vous sollicitez une médaille de c sionnaire, qui vous est accordée ; vous ôtes eu temps porteur de journaux, laveur de voitures... ' voit sur le boulevard de la Chapelle, coDlinuaD métier de saltimbanque, associé à des faiseurs df à des jongleurs. Est-ce vrai? — Oui, monsieur, il fallait vivre. — Naturellement, et pour vivre vous faisiez sortes de métiers. — Est-ce donc à me reprocher, monsieur? — Non, certes : si inâme que soit un métier, il celui qui le fait honnêtement. Mais vous vous lassez bientôt de ces divers qui vous font vivre seulement. Ce que vous voule vous et votre fille, c'est la vie facile, c'est l'aisanc* la fortuDâ,,. Alors que faites-vous? Nous ne ta pas à le savoir, ce que vous faites. Presque subitement, votre position change ; à l à la misère du passé succède l'aisance. Vous avei gent. Vous êtes bien vêtu ; vous montez votre méi linge, de tout ce qui lui manquait ; vous achetez ûlle des robes, des bijoux, une infinité d'autres Toutefois, vous ne faites pas de dépenses qui p paraître exagérées ; vous redoutez de trop attirer lion sur vous, car vous êtes bien connu à Monti Mais vous ne voulez pas continuer à vous contr.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

MADAME JORAUUE 201 — Vous êtes devenu un voleur ! dit le juge, accompagnant ses paroles d'un regard foudroyant. — Un voleur, moi, moi ! esclama le vieillard dressant d'un bond sur ses jambes. M. Bertrand de l'Oseraie prit quelque chose d'une sébille placée devant lui. C'était une paire d'oreilles : deux superbes rubis, entourés d'une valeur de douze mille francs. — Reconnaissez-vous ces boucles d'oreilles ? le juge, les mettant sous les yeux de Mourillon. Celui-ci secoua la tête et, d'une voix ferme, — Non. — Vous ne les reconnaissez pas ? insista le — Comment reconnaîtrais-je des bijoux comme pour la première fois ? M. Bertrand de l'Oseraie eut un mouvement de ténacité et son air sévère s'accentua encore. Il lui présenta un autre bijou, et le montrant à I — Et cette bague ? demanda-t-il d'un ton décidé. C'était un magnifique saphir également (brillants. Le vieillard s'approcha, regarda et répondit avec surprise : — Je reconnais cette bague, monsieur, elle est à ma fille, à Mionne. — Ah ! enfin !... Et c'est vous qui la lui avez — Non, monsieur, mes moyens ne m'ont jamais mis de faire d'aussi riches cadeaux. Cette bague présente que l'on a fait à Mionne. — Qui lui a fait ce présent ? Mourillon allait dire la vérité, mais se souvint d'une promesse qu'il avait faite à M. Florentin Brou de ne parler de lui à personne et de ne révéler jamais de leur œuvre mystérieuse, il répondit :

MADAME JORAMIE 203 " t dit, monsieur, il y a un secret que je n'ai pas le droit de révéler. J'ai loué ce petit logement de la rue Saint- Roch et j'ai acheté ces divers costumes afin de pouvoir remplir de mon mieux et aussi mystérieusement que possible, comme il le fallait, une mission qui m'avait été confiée. Je ne crois pas, monsieur, que la justice ait rien à voir dans ce que j'ai fait par Tordre d'un autre. Je me suis servi tour à tour de ces objets pour me déguiser, c'est vrai, mais changer de nom et de figure pour faire le bien ne me paraît pas être une chose condamnable. Voilà, monsieur le juge d'instruction, tout ce qu'il m'est permis de vous dire. Le front de M. Bertrand de l'Oseraie s'était de plus en plus assombri* — Mourillon, dit-il ironiquement, vous êtes un homme habile ; mais on ne parvient pas aussi facilement que vous le croyez à égarer la justice dans ses recherches, à la tromper* Vous avez loué votre second domicile pour vous dérober aux recherches dont vous pouviez être l'objet ; pour cacher autant que possible votre conduite coupable. Ces déguisements que vous preniez tour à tour vous ont servi à commettre audacieusement des vols qui doivent être nombreux à en juger par ces bijoux, d'abord, et ensuite par les valeurs mobilières trouvées ce matin à votre domicile, rue Linné. Mourillon resta un instant silencieux, comme hébété. Enfin, la voix lui revint, et il répliqua avec une vive émotion : — Ces valeurs, monsieur, sont à moi, bien à moi, je les ai achetées» avec l'argent que j'ai gagné* ^ Gomment? interrompit le magistrat.

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

MADAME JOBAMIE Le vieillard se redressa. — Je suis confondu, en effet, monsieur, (qu'un pauvre vieux comme moi, qui n'a ; mal à personne, a des ennemis bien mécha h sa perte. Ahl je comprends, mainten prends ! Je suis victime d'un abominable coi monstraecuse infamie ! . . . Des misérable plainte contre moi, m'ont accusé de vol, payer etjustifier leur odieuse accusation, il dans mon logement et y ont caché ces reilles I Voilà, monsieur le juge d'instruclion, voil plique. Mais o& sont-ils donc ces ennemis ? Où ceux qui m'accusent? Qu'on me les nomn les montre, qu'on les fasse paraître devant — Vous serez satisfait, dit froidement le . lez être confronté avec votre complice. — Mon complice! s'écria Mourillon stupi — Votre complice, Mourillon, qui a été hier, et qui, pressé de dire s'il avait des co les nommer, a fini par répondre qu'il n'ei seul et que c'était vous, Ambroise Mourilloi limbanque, ayant son domicile avoué rue second domicile secret rue Saint-Roch. Le vieillard passa à plusieurs reprises sa front, puis resta Immobile comme galvan démesurément ouverts, la bouche béante. Au bout d'un instant, il eut une sorte de nerveux, et, pour reprendre ses esprits, se force. — Qu'est-ce que cela signiflê... murmui M. Bertrand de l'Oseraie souriait ironique — Ahl monsieur le juge d'instruction, n

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

IUBAME IORAMIE PIGNOLET, DIT PBRCB-NEI Cinq jours auparavant, un vol de i de bijoux, des boucles d'oreilles, ui broche, avait été commis dans l'hôtel < Merrey, avenue de Friedlaod. La comtesse avait placé lesdits bij' pQche, sur la cheminée d'une petite pi net de repos, conligu au salon du r l'hôtel où elle recevait habituellement visite. Ce jour-là, bien que ce ne fût pas S' lion, la comtesse avait eu plusieurs amies, celle de madame Joramie, entr C'est vers cinq heures et demie, aprj la dernière visiteuse, que la comtesse la disparition de ses bijoux. Très étonnée, elle interrogea d'ab< chambre, puis l'un après l'autre tous vieux serviteurs dont elle connaissait, lité et la probité. Tons déddrèrent qu'ils n'avaient]

The text on this page is estimated to be only 23.13% accurate

MADAME JÔBAMIE 209 bandes garnie!) de fleurs, sans qu'on pût voir la moindre trace d'escalade. — Malgré cela, dit le commissaire de police, di ment que madame la comtesse répond de ses servi je reste ferme dans mon opinion. La grande question était de savoir si la fenêtre été ouverte ou fermée dans l'après-midi. La comtesse croyait l'avoir fermée ; mais la femi chambre disait l'avoir vue ouverte. Enfin, comme il fallait expliquer la disparitio: bijoux d'une manière ou d'une autre, tout le mond par ètve de l'avis du commissaire de police. Celui-ci fit parvenir le soir même sou rapport à l'ecture de police et, dès le lendemain, les journaux; lèrent du vol audacieux commis chez la comtes Merrey. Une note envoyée k l'administration du Mont-de et à ses succursales, ainsi qu'aux principaux bijo et joailliers de Paris, donnait la description exact bijoux volés. Le surlendemain du vol, dans la matinée, un ind assez bien mis, se présenta à l'administration ce du Mont-de-Piété, demandant à emprunter une s< de quatre mille francs sur nantissement d'une bro d'une bague pouvant valoir de huit à dix mille fran L'employé, à qui les deux objets furent remis, rec aussitôt les bijoux signalés par la préfecture. Il p son chef qui s'empessa d'interroger lui-même mandeur. Celui-ci se troubla, répondit d'une manière peu faisante. On ne douta point, alors, qu'on n'eût affai voleur ou à un complice. L'individu fut immédiat arrêté et conduit devant le commissaire de poli quartier. 12.

MAPAME JORAMIË ' 211 mait Ambroise Mourilloui et que c'était un ancien sal*timbanque. N'ayant plus rien à cacher, du moment qu'il avait dénoncé son soi-disant complice, il révéla le secret du logement de la rue Saint-'Roch et indiqua le véritable domicile de Mourillon, rue Linné. L'affaire prenait ainsi une véritable importance. Sans aucun doutci ce Mourillon, qui se transformait sous toutes sortes de déguisements, était un malfaiteur des plus dangereux. Conduit au dépôt, Pignolet, dit Perce^Neige, fut interrogé le lendemain par M. Bertrand de TOseraie, à qui il répéta tout ce qu'il avait dit la veille au commissaire de police. ■ On comprend avec quel empressement et quelle satisfaction le juge d'instruction lança son mandat d'amener contre le père adoptif de Mionne. Les perquisitions ordonnées avaient amené, conxme nous l'avons vu, la découverte des déguisements, et, dans un placard du logement, les fameuses boucles d'oreilles qu'une main inconnue avait cachées là, ce que le vieillard n'avait pas eu de peine h comprendre. M. Bertrand de l'Oseraie, laissant un instant le prévenu libre de se livrer à ses réflexions, s'était remis à consulter le dossier ouvert devant lui^ en attendant Pignolet qu'il avait envoyé chercher. Au bout de quelques minutes la porte du cabinet s'ouvrit et le repris de justice fut introduit. A sa désinvolture, à son air joyeux, on aurait dit que le coquin était plutôt un plaignant qu'un accusé. Mourillon s'était dressé debout et regardait ahuri le misérable qu'on faisait venir pour le confronter avec lui, — Ah! mon pauvre vieux, dit Pigqolet, s'adressant au

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

MADAME JORAMIB 213 — Comment, mon vieux, tu ne veux pas recoDuatre ton ami Pignolet; tu me renies I s'écria le coquin. Ohl c'est mal, c'est très mail — Tous me faites horreur, riposta Mouril sorte de fureur, à votre vue mon cœur se so goût. Mais dites donc, bandit que vous Stes à M. le juge d'instruction quels sont les mil vous ont payé pour me perdre. Pignolet haussa les épaules et répondit, naDt : — Vieux, tu as tort. Vois-tu, c'est bon d(il n'y a pas de preuves; mais quand il y e la folie. Tout ce que tu dis, tout ce que tu fi ter la centrale, c'est des bêtises. Nous avons âamet c'était un coup superbe; nous som tant pis pour nous. Le pauvre Mourillon était tout en sueur i motion, d'indignation et de colère. Tournant le dos au misérable avec dégoù cha du magistrat et lui dit : — Monsieur le juge d'instruction, je voqs prenez garde de commettre une fatale errei conséquences seraient terribles, plus encore p que pour moi. Vous avez entendu ce misé pour vol et qui prétend que je suis son comp! jure denouveau que je suis innocent et que nais pas ce vil coquin. Tout ce qu'il vou: calomnie et mensonge! l1 joue en ce moment un rAle infâme el pour cela, je le dis bien haut, et je le crier encore. On cherche à égarer la justice, moi vous répète : Prenez garde! Ah !, croyez-le, ai vous n'écoutez pas la pi vous adresse, l'avertissement que je vous d

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

MADAME JORAMIE DUE CAUSB GAGNÉE OaDS l'après-midi, vers trois heures, comme M. 1 trand de l'Oseraie se disposait k quitter son cabinet, ^avail de la jonraêe étant terminé, od vint le prév ju'un monsieur d'un certain âge, fort bien mis, den: lait à l'entretenir un instant au sujet des bijoux t ;hez madame ta comtesse de Merrey. Le juge d'instruction avait déjà son chapeau su tête; mais il ne crut pas devoir refuser d'entendre iéposition qui pouvait Être intéressante, étant donn iiystère dont Mourillon cherchait à s'envelopper. Il ton chapeau, s'assit dans son fauteuil, reprit son ^ave et sévère et donna l'ordre de faire entrer le i «ur. Le magistrat vit paraître nn homme de figure aust lyant UD grand air de distinction, v6tu d'une ton 'ediugote boutonnée, serrant la taille, parfaites caillé et tenant son chapeau à la main. Instinctivement, et comprenant qu'il n'avait pas 'aire à un homme ordinaire, le magistrat se leva. Les deux hommes se saluèrent en se regardant atl tivement.

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

MADAME JORAMIB C'était faux, Dieu merci !... Et madame la cou Soleiire? — Ma mère ! — Je sais qu'elle n'existe plus ; c'est de votre que je vous demande des nouvelles, mon cher c — Elle est morte ! — Mon pauvre ami ! — On ne vous a pas trompé, mon cher de un épouvantable malheur m'a frappé, et, si je n'étais devenu fou, il s'en est peu fallu. Écrasé sous l'énorme de mes douleurs, je me suis expatrié et ma misérable existence à travers tous les mondes par préférence la solitude des déserts et profondes forêts immenses et sombres. La volonté de moi nulle part ; j'étais condamné à souffrir et me souvenir. Ne m'en demandez pas davantage, mon cher raie, je ne pourrais pas vous répondre... Plus tard être, je dirai tout à ceux de mes anciens amis qui vous, n'ont pas oublié Gaston de Soleure. Le magistrat, comprenant qu'il avait deviné l'homme qui avait horriblement souffert et qui encore, saisit une des mains du comte et lui sert siennes. — Il y a un peu plus d'un an que je suis de France, reprit le comte ; je vis solitaire à Sain dans une toute petite maison, quand j'ai, à Paris quelque hôtel que vous connaissez. On me croit mort, je laisse croire. Il y a des choses que je crains de réveiller... Comme si j'avais pu paraître dans le monde, comme si j'étais un homme comme si j'eusse commis quelque crime épouvantable je me cache sous un nom d'emprunt. Je possède une immense fortune ; je ne suis

The text on this page is estimated to be only 19.56% accurate

MADAME JORAMIH — Je le connais, mon ami. Mais ve ' je
Tons prie, quelles soat les cbarf malheureux. Après cela, vous me pe avocat
et, si cela m'est possible, de v tour qu'il n'est point coupable. — La cause
que vous voulez défen vance. — Peut-être I M. Bertrand de l'Oseraie
commei vol à l'hôtel de Merrey, puis l'arres dit Perce-Neige, lequel, pressé
de i avouer qu'il avait od complice et qu Ambroise Mourillon. — Pignolet
nous a indiqué la dea nie Linné, et nous a appris, en mè complice avait un
autre logement, n secrètement sous un faux nom. Voyt qui a été trouvé dans
ce logement. Plusieurs costumes, entre autres ui des barbes posliches, des
perruques des déguisements. L'iuculpé conviei tuait à l'aide de ces
défroques ; mais il quel but. Il prétend qu'il y a là un sei vêler. Certes, il
n'est pas difficile de devir déguisait tantôt d'une façon, tantôt commettre
plus facilement ses escro< confiance, ses vols. — Grosse charge, en effet,
proni comte. — Les méfaits de Mourillon, poui doivent remonter à plus
d'un an. A c loue son pied-à-terre, de pauvre, trô <up dans l'aisance. 1

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

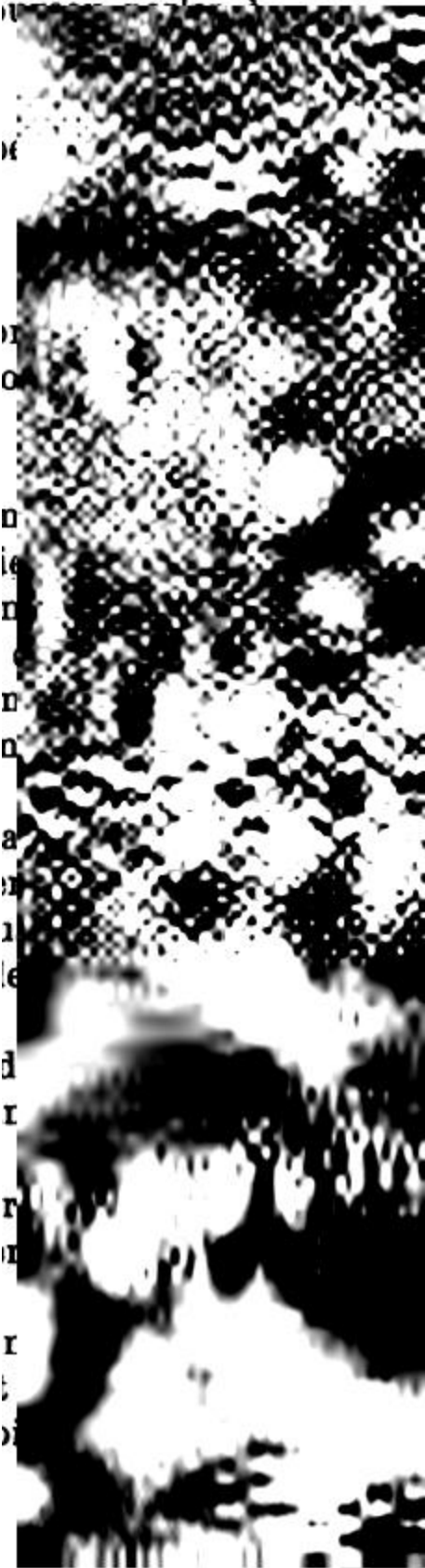
220 LA PETITE MIONNE il quitte subitement, d'une façon singulière, le modeste logeaient qu'il occupait rue Véron avec sa fille et va s'installer rue Linné dans un appartement très confortable, pas d'emploi et on ne lui connaît aucune ressource, l'argent qu'il dépense, l'argent qu'il gagne, dit-il ; mais il refuse de dire comme nous : il vole les bijoux faites rue Saint-Roch ont amené la des boucles d'oreilles, — les voici, — volées par la comtesse de Merrey. le comte. lui, ce matin, ou a trouvé pour une dizaine de valeurs au porteur et cette bague mais a été évidemment volée aussi. il a renseigné, mon cher comte. Après ce que je viens d'apprendre, je pense que vous cesserez de servir à un misérable. 'lien de l'Oseraie, répondit le comte, je vais commencer en vous disant que ce que vous venez d'acquiescer accroît encore l'intérêt que je porte à Lrat regarda son ami avec pitié, comme on voit dans les journaux le récit du vol, reprit le emprunté, sans doute, au rapport du commissaire. Ce rapport est-il en vos mains ? k. le permettez de l'examiner ? lement. Les journaux parlent de plusieurs dames du vol, ont rendu visite à la comtesse ; mais n'ont pas les noms de ces dames. Sont-elles dans ce rapport ?) sont. Ce n'était nullement r^""»--* — — -:•

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

HADA.ME JORAUIE le commissaire de police a rempli son devc ' ciencé. Le comte feuilletait le rapport. A la quatri lut à haute voix : .< Madame la marquise de Presle, madame I madame de Praslin, madame Joramie, i Poilly. » 11 se tut, un sourire singulier courut sur s il rendit le rapport au juge d'instruction. — Je suis satisfait, dit-il. Maintenaat, a n'est plus le comte de Soleure, mais l'avoci de Mourillon, qui va parler à monsieur Berti seraie, juge d'instruction criminelle. Veuillez toute votre attention. Une question, d'abord Quand vous avez présenté au préveau d'oreilles trouvées dans son logement de la rue qu'a-t-ii répondu? — Qu'il ne les connaissait pas, qu'il les vt première fois. — Bien. Mais il a dû être étonné. — Oui, il a joué l'étonnement et a prête bijoux avaient été cachés dans son logement ennemi inconnu ayant intérêt aie perdre. — Eh bien, monsieur le juge d'instructioi solument de son avis. -Oh! — J'ajoute que votre accusé Pîgnolet est qu'on a payé pour dénoncer calomnieusemei — Il dit cela aussi, lui, mais... — Attendez : Anibroise Mourillon, — ne v plus de l'intérêt que je lui porte, — est mon se et dévoué; il esta mon service depuis le 16 ji née dernière, il est l'exécuteur de mes vo dans mes mains un instrument docile et

The text on this page is estimated to be only 16.69% accurate

Déjà il tenait sa pliiote. Le comte la lui 6ta doucenient de la maip,
— Maintenant, dit-il, l'ami va de l'ami, M, Bertrand de l'Oseraie s'inclina.
— Je ne réclame point la mise eq libi de Moupilion. — Commeiit I —
Estril encore au Dépûti — Non, mais dans une cellule da la Coi — Èb bien,
je désirs qu'il reste à)a Ci qu'à nouvel ordre. — Mais pourquoi? — Je vais
vous le dire : MourilloQ a un saut ; pour des raisons d'un ordre supérii pas
permis de vous faire connaître cet eni révéler les causes de l'odieuse
calomnie but le déshonneur, la perte d'un innocent. acte de Iftche et horrible
vengeance, u inramiQ I Le terrible ennemi de Mourillon est de mes
protégés et il est devenu le miei iable, difficile à atteindre, puissant, je voul
j'ai juré de le briser, de le démasquer, di fin, sans pitié ni merci. — Mon
cher comte, vous n'avez qu'& d de la justice ; je suis un de ses représentai
vous? Parleil — Je n'ai rien à demander en cette cil bommes de justice qui,
peut-être, seraiei à me servir. Je veux et dois agir seul. Hais pour que je
puisse atteindre l'eni cessaie qu'il ne se doute pas qu'on bat macbinatloQs.
VoiU, mon ami, pourqi



The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

MADAME JORAMIE — Je ne suppose pas, j'ai la certit^m enfaat
a été enlevée. — Enlevée I — Oui. — Mais pourquoi î Par qui ? —
Pourquoi? Je ne saurais le dire ex devine pas toujours les intentions 6(qui ?
L'ennemi ne s'arrClc pas, il pours Après avoir fait emprisonner le père, il la
fille. — Mais c'est Épouvantable 1 exclama — Et d'une grande audace,
ajouta I dans le regard. — Mon ami, reprit le juge, il von même déposer une
plainte entre me) soir,' le chef de la sûreté mettrai ^° '^ vingt de ses agents,
s'ils sont nécessa rons Paris jusqu'au fond de ses antr breux ; il faut que
nous retrouvions c laquelle vous paraissent vous intéresser — Oui et d'une
façon toute particul "Oseraie ; mais je tiens encore, et pou sons qui
m'obligent à ne pas réclamer du père, à ne pas faire de bruit autou de la
fille. Je sais à quels excès peut '■ sonne que la passion aveugle, et si cet l
laquelle j'entre en lutte apprenait qu< des défenseurs, la vie de la malheurt
peut-Être en danger. Je vous le répète, mon ami, je veux e j'ai l'espoir de
réussir. Si, cependant, j n'hésiterais pas à venir vous deman Alors éclaterait
dans Paris un imme

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

MADAME JOBA. LA HAISON DU C Hionne, sans défiance, avait i portant un habit de religieuse, qu cher, envoyée, avait-elle dit, par ft La jeune flUe n'avait pas perdu ner la religieuse ; convaincue que i de lui et qu'il avait besoin d'elle faveur et faire reconnaître son inr billée très vite et avait, comme uo clef de l'appartaruent à la coDcie place dans la voiture qui avait am Le trajet se fit rapidement. Au la voiture s'an-fita dans une petite devant une lourde porte de bois, en vert, qui tourna aussitôt sur se La religieuse et Mienne mirent trèrent dans une cour de grandei sortes d'herbes poussaient haute: pavés disjoints. Un homme, dans lequel nous i Vernier, referma la porte de bois, st hâtait de filer au grand trot du

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

, MADAME JORAMIE le moment, ils auraient pu servir par»
gasins à une bande de voleurs. Farfouillet ne manqua pas de faii avantages
des caves de sa maison, I eut l'obligeance de faire voir à son loc laquelle
fermait l'oriflce d'un puits a; pieds do profondeur. Dans le dernier caveau,
qui n'était p et la cour, mais sous le jardin, Fs comment, en perçant le mur à
un end quait un suintement d'eau continuel, instant inonder tout le sous-sol,
alteni un conduit recevant les eaux de la Biè Jacques Vernier, qui tenait à
méritei de son ancienne maîtresse, fit diligent quarante-huit heures la
maison du c l'appelait dans le quartier, fut appropri en voulait faire. — Est-
ce ici, ma bonne sœur, que j père ? demanda Mionne à la fausse reli dans la
maison, — Non, ma chère enfant, répondit '. car nous ne sommes pas à la
préfectui vous allez voir tout k. l'heure une p porte un vif intérêt, qui a une
grandf s'entendra avec vous pour faire rem pauvre M. MouriUon. — Mais,
ma sœur, vous m'aviez dit.. — Je vous ai dit ce qui est, mon ordre de votre
père que vous êtes ici, mande bien, si vous voulez le sauver, ment les
conseils qui vous seront do un mot, tout ce que l'on vous dira de l Mionne
souponna.

The text on this page is estimated to be only 24.48% accurate

MADAME JORAMIE fille, dont elle était l'implacable ennemie, avait l'air très simple : une robe de soie noire moi autre omement qu'un pli plissé à la jupe; aucun aux doigts ni aux oreilles. Mionne fut frappée de la beauté de la dame en même temps une sensation de malaise. Cette figure ne lui était pas inconnue; mais se rappeler où elle l'avait vue déjà. Il est pauvre enfant était très émue. Elle s'avança de quelques pas et s'inclina ■■ devant la dame de qui elle attendait secours. Puis elle releva la tête et les deux regards se rencontrèrent. Celui de madame Joramie, étincelant et si vainement mal dissimulée, produisit sur Mionne un effet singulier : elle eut une sorte de frémissement chose en elle, un instinct particulier, l'avertissait de se méfier et de se tenir sur ses gardes. — Ne vous fatiguez pas à rester sur vos sièges, lui dit madame Joramie, en lui montrant le canapé. Malgré elle, sans doute, madame Joramie sèche, dure, hautaine. La jeune femme eut un nouveau frémissement un soupir et se laissa tomber sur le canapé. Madame Joramie s'assit en face de Mionne dans son fauteuil, et se mit à la considérer avec une jalouse. Voyant la jeune fille de près, elle l'aimait profondément qu'elle avait su inspirer à elle (mais, amour contre lequel elle avait lutté si merveilleuse beauté de Mionne lui causait une étrange, et, aiguillonnées par sa passion, les vives fureurs s'allumaient dans son sein. Mionne, craintive, tenait ses yeux baissés.

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

HADAUE JOHAMI^ Celle-ci reprit ; — Si désireuse que j'eusse été de ye: père, je aa peux rien fqire pour lui; justice et je remuerais inutilement ci sauver. Il passera eu cour d'assises, damné. Mionne laissa échapper un sanglot sèment bouleversée, mais elle ne perd d'esprit, ni la faculté de réfléchir. Quoi qu'on lui dise, elle ne croyait i pabilité du pauvre Mourillon; mais ell devinait qu'il était entre les mains d' qui ne le lâcheraient point. Mais qui étaient-ils, ces ennemis? ï fensif Mourillon se les était-il faits ? Mionne sentait que cette belle dat s'intéresser à elle, n'était rien moins venait-elle pas, cette inconnue, en l père, de lui faire subir une horrible t elle pas de lui tordre le cœur et de tout sOn être, en lui disant que M. I cet homme qu'elle aimait et vénérail, police, était, comme Mourillon, un vol Non, non', une amie ne l'aurait pas Bt, d'ailleurs, pourquoi celte dame une pauvre fllle comme elle? Çomm rite cet intérêt? Mionne fit rapidement ces réflexion la religieuse qui l'avait amenée dans se trouvait, en s'étonnant qu'on lui e la chercher de la part de son pj faux, elle se demanda si elle n'était pi piège. Cela lui causa une impression pénib

The text on this page is estimated to be only 20.53% accurate

">i?if?^w. ■■"■" '-'^ ■■"■ ";■-■ MâDAïË joramie core ; mais, après le malheur qui viei TOUS, cet espoir ne vous, est plus permis. La jeuDe fille commençait à compreai la force de se contenir et de dissimuler térieare. De son cOlé, convaincue que la fille timbanque, ayant été ellB-móine une sa lait qu'une petite fille insignifiante, d' médiocre, timide, sans force de volon ramie pensait qu'elle en aurait facileme — Ma chère demoiselle, reprit-elle, c tioD, si exceptionnellement doulouret d'une personne d'expérience tous sont cessaires ; tous platt-il de recevoir ceui posée à TOUS donner? — Oui, madame, répondit Mionne. — Bien. Je n'ai pas besoin de tous di que TOUS pouvez compter sur mon appu — Je TOUS remercie de l'intérêt que i me témoigner, madame, répliqua Mioi moi, je TOUS prie, ce que tous me conse — ^JeTeux TOUS conseiller, ma cher qui est TOtre deToir. — Dites, madame. — La première chose que tous aTez néte fille que tous êtes, c'est d'écri M. Georges Ramel pour lui dire que, i serTer l'espoir de devenir sa femme complètement des engagements qu'il Ters TOUS. Mionne baissa la tête pour ne point flammes de son regard. — Vous ajouterez, continua madai TOUS avez pris la résolution de tous reti

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

MADABtK ^ORAMIB daigner de bons conseils, dictés par l'intér
poser humblement las raisons qui empêc suivre. — Alors, c'est votre
résolution ; tous ref à M. Georges Rame), ainsi que je tous It — Oni,
madame, cette lettre ne pouvant a utilité. — Et TOUS ne voulez pas entrer
dans un c — Hélas ! madame, j'y ferais triste âgure, présent, ne m'attirant
d'une façon partiel Dieu de bonté, de miséricorde et de justice défenseur des
innocents, le protecteur des i opprimés. — Ah ! TOUS me bravez ! — Je
n'en ai nullement l'intention, madai — Âh ! prenez garde, mademoiselle, si
vo tez, si TOUS refusez de m'obéir.> — Pardon, madame, interrompit
Mion gnité et fermeté, vous n'avez aucun droit ni torité sur moi, et je ne
vois pas pourquoi je obéir. Madame Joramle se dressa d'un bond, les
d'éclairs. — Misérable fille ! esclama-t-elle d'une santé et ne pouvant plus
contenir la rage qu mais tu ne sens donc pas que tu es en m que, te haïssant
comme je te hais, je peux t mes pieds ! Mionne, qui s'était levée aussi, ne
put d'un mouvement de terreur et elle ût deu: rière> — Ah ! ah ! tu es peur !
lit madame Joran çant des denta. — Non, madame, je n'ai pas peur, répo

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

MADAME JOEAMIB — Ah I c'est ainsi, rugit madame '. petite misérable, je serai sans pitié po ras dans cette maison l — Mon Dieu, mais qae voulez-vous madame? — Ce qu'il me plaira. Mais sache-le mes mains et nul ne pourra t'en tirer ton sépulcre, tu n'en sortiras plus, ni ' — Horreur! s'écria Mionne, en Jetar regards affolés. Ah! madame, vous i un pareil crime! Grice, grâce!... — Non, pas de pitié pour une misera répondit madame Joramie;tuas déc: t'es condamnée. — Grâce, madame, grâce! — Je te hais, je te haisi Et madame Joramie, transformée ta ayant de l'écume aux lèvres, repoussa une telle violence que la pauvre enfan libre, tomba de toute sa hauteur, le parquet. Elle poussa un grand cri de coulait. Étourdie, prête à perdre connaissam dant assez de force encore pour se meti et elle tendit vers son implacable en suppliantes. Mais celle-ci, n'ayant ni honte niref brutalité sauvage, lança à la pauvre féroce et, s'élançant vers une porte q — Venez, venez! cria-t-elle. Aussitôt, titubant, & moitié ivres, < rurent, Mionne fit entendre un cri d'horreur

'X MADAME JORAMIE 247 ses jambes, il riait comme un homme aviné, en se serrant les côtes. Morel, ahuri, l'examinait des pieds à la tête. — Ah ! ça, donc, fit le gamin bredouillant et avec un pur accent faubourien, est-ce que papa ne reconnaît pas son aimable rejeton ? — Je n'en reviens pas, répondit Tex-tisserand de VigDotte; oui, oui, c'est toi, je te reconnais maintenant, petit; mais, vrai, j'y ai mis le temps; jeté trouve si changé, tu as une si drôle de tête... Ah! ça, petit, d'oîi sors-tu? Est-ce que tu arrives du fin fond de l'Afrique? ~ J'ai pas tant seulement quitté Paris d'une minute. — Mais tu n'es plus à ton imprimerie ! — Peuh I ça m'embêtait, ce sale métier ; et puis, j'aime pas travailler, moi... j'ai flanqué là la bricole. — Bon, mais qu'est-ce que tu fais? — Hein, ce que je fais? Je veux pas te le dire; c'est pas ton affaire. Mais, en disant cela, Lucien frappa sqr la poche de son pantalon, qui rendit un joyeux bruit métallique. Les yeux de Morel étincelèrent. — Petit, mais c'est de l'or que t'as là I s'écria-t-il. — Oui, c'est de l'or, et deux bonnes poignées encore. Il avait mis sa main dans sa poche et faisait sonner les pièces. — Et c'est pas tout, continua-t-il, j'en ai encore un tas caché dans un trou. — Où as-tu trouvé tout cet or? T'as donc volé ? — Chut! Parle pas si haut... fit Lucien, tendant l'oreille et jetant autour de lui des regards craintifs. Yois-tu, papa, tu pourrais me. faire prendre par la rousse. — Ainsi, reprit Morel, baissant la voix, tu as beaucoup d'or?

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

UADAMB JORAMIR S49 — Pendant que je vais dormir un peu pour me remettre, car je crois bien que j'ai bu tout de même trop d'eau-de-vie, tu t'habilleras et tu iras chercher ^" "-visions; nous déjeunerons ensemble. Ne reg la dépense ; après ces jaunets il y en a encore, et encore. Moi, je veux du vin vieux, cachet cognac , toutes sortes de bonnes liqueurs... papa, tu sais, ne dis rien... à personne, t'en mSme à ton ami Jacques. — Sois tranquille, petit, répondit Morel, il s'habilla très vite, prit un panier et sortit faire ses achats. Quand il rentra au bout d'une demi-heure son Sis assis sur une chaise. Lucien avait eu le temps de fouiller partout; à l'exception de deux louis, cachés au tiroir, il n'avait rien découvert qui fût de nature à seigner sur les choses qu'il voulait savoir. Une modique somme que possédait son père lui prendre que Morel n'était pas le meneur d'ourdi contre Mourillon et Mionne. Le principal de madame Joramie était donc M. Jacqui ne devait distribuer qu'avec parcimonie, quelques plices , une faible partie de la somme d'argent avait dû recevoir. Une fois fixé sur ce point, Lucien s'était mis sur ce qu'il allait avoir à faire. — Eh bien, lui demanda l'existissant, vas— Je crois que oui ; mais j'ai toujours la U tout emberlificotée... Vois-tu, j'ai pas dormi nuit on ne se couche pas, on rude... on embête. La nuit dernière , les camarades et : avons fait un coup superbe; l'or que j'ai là,

The text on this page is estimated to be only 16.97% accurate

MADi — Qu'est-ce que tu fais à Lucien. — Je n'en sais rien. Je
née avec toi. — C'est que je rais so — Ah! — Un rendez-vous ; oui — Faut
pas que je te) tes affaires. Pendant ce Nous aurons tout le tel quitterai que
vers oainui rades. — Eh bien, c'est ça., pour te promener, faudr lier n'est pas
sûr du tout la fente, tu sais ? c'est toi — J'ai compris, papa ; de flâner. Morel
flt encore quelqi puis il sortit. H était à peine au bas son tour du taudis. Il fei
la fente et s'élança sur temps d'apercevoir au i rOurcine , il s'enfonça!
sombre. Tout en marchant avec le mieux qu'il pouvait et une assez grande
distanc de vue. Il le suivit ainsi qu'à ce qu'il le vît entrei fouillet , devenue
depuis Yernier et de sa compag: Luciea devina quec'éti

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

MADAME JORAHIB 253 quiDS eocore, probablement, étaient ses iostrumeats, ses complices. Ensuite, Lucien se sentait de plus en plus convaioeu que MioQue était emprisonnée dans cette espèce de mesure, où elle avait M. Jacques et la veuve Tamirel pour gedliers. Toutefois, il n'en était encore qu'à soupçonner la vérité, et, avant de prévenir ses amis, il fallait qu'il eût acquis une certitude complète. Donc, n'importe à quel prix et par quels moyens, il devait forcer son père à parler. Quand Morel rentra chez lui vers sept heures, il trouva Lucien étendu sur son grabat, roailant comme un bien> heureux, et crut devoir l'appeler et le secouer pour le tirer de son sommeil. Alors, le gamin, qui certainement ne dormait pas, ouvrit les yeux, bâilla à se démancher les m&choires, s'étira et enfin se mit sur son séant. — Ah [c'est toi, papa? fit-il après s'être longuement frotté les yeux. Tiens, tiens, il me semble que la nuit vient; je n'ai fait qu'un somme; c'est bête de dormir comme ça... C'est égal, ça m'a tout à fait remis. Il sauta à bas du lit et se mit à danser coït au milieu du taudis. Il s'était déjà aperçu que son père avait l' gué, sombre. — T'as pas l'air content? lui dit-il. — C'est vrai, je suis furieux. — Contre moi? — Non. — Contre qui donc? — Contre Jacques ; c'est un égoïste, an sani îaus ami, qui veut tout pour lui... Afal si c commencer!.. . — Raconte-moi donc ce qu'il t'a fait, papa.

The text on this page is estimated to be only 18.26% accurate

MADAME JOBAK — Ils vont bien tous. — M'en veulent-ils toujours de faite à Suresnes ? — Petit, je crois bienqtiesi Jacq glerait. — Alors, ja t&cberai de ne pas te — J'ie le conseille. — Il demeure toujours rue Saini — Non, il a louéune maison. — Vraiment? Il est donc dcTenn — Oui, il a de l'or, beaucoup d'o bien sûr, et il faut que je me mette racher un mauvais jaunet. Ah ! gandi — Pourquoi ne l'eiiToies-tu pas] — J'peux pas, j'suls de l'affair jusqu'au bout. — Ab ! il y a une affaire. Une bot — Oui, bonne, surtout pour Jacc — Et tu n'as rien, toi? — Quand ça sera fini, j'aurai din ~ Mais c'est superbe I Papa, fi faire. — Pas possible I — Pourquoi? — Parce que Jacques t'en veul parce qu'on n'a pas besoin de toi. Jacques, la Tamirel, moi et un ai pas et qui s'appelle Pignolet. — Raconte-moi donc un peu et affaire; — Petit, t'es trop curieux ! — Qa. nous fera passer le temps, musera.

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

MADAME JOBAMIE — Terminée I C'est donc pas Uni ? —
Hais Don ; il y ala petite. — Quelle petite? — La flilfl du bonhomme. —
Eh bien, je comprends pas. — Voilà : la petite gène une dame, une gran< —
Qu'est-ce que c'est que cette faraute dama — Celle qui donne de l'argent à
Jacques, et promis, à moi, les dix mille francs. — Tn l'as donc vue, celte
dame? — Oui. — Comment s'appelle-t-elle? — J'peux pas te le dire,
Jacques seul sait son — Donc, la fille du bonhomme gène celte dai — Oui.
— Alors? — Elle veuts'ea débarrasser. — Hum I c'est pas facile. — Très
facile, au contraire. — Comment ca? — Grlce à la Tamirel , qui s'est
habillée gteuse... Lucien se mit à rire aux éclats en battant de — Que me
dis-tu 1&7 fit-il, la Tamirel en religi Nom de nom, que je voudrais donc
voir ladrfil qu'elle fait sous une béguigne de nonnel St les éclats de rire de
Lucien redoublèrent.

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

MADAME JORAMIE 259 çoané, dans la maison autour de laquelle il avait Fôdé dans l'après-midi, sans oser s'en approchi près. — Sais-tu, papa, que ton histoire est on ne amusante ? — Tu trouves ? — Oui, et c'est dommage qu'on n'ait pa: moi. — Pourquoi î — Eh 1 mais pour connaître la fin finale de affaire. — Je ne sais pas encore, moi, et Jacqaes comment ça se terminera. — Dis donc, papa, on a doue l'intention i cette petite, pour l'eo débarrasser? — Je te dis que je ne sais pas bien ce qu'(Hier, quand la Tamirel l'a amenée dam la dame y était, l'attendant, et elles ont causé ; temps ensemble. Je ne sais pas ce qu'elle* i mais, pour sûr, la petite n'a pas voulu faire si louté de l'autre. Bref, à la fin, la fille du bonhomme est to connaissance et la dame nous a donné l'ordre et à moi, de la prendre et de la descendre da — Ainsi, tu as vu la petite? — Puisque je l'ai portée par les pieds. ~ Dis donc, est-ce qu'elle est jolie ? — Je crois que oui ; j'ai pas eu beaucoup 1 la regarder. — Il ne l'a pas reconnue, pensa Lucien. Après un bout de silence, il reprit : — Papa, si la petite prisonnière de ton am des amis, — et elle doit en avoir, — ils vont la

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

MADAME JORAMir encore tout le temps nécessaire pou
souterrain que Jacques a exploré la a sa sortie à l'orifice d'un puits, qu
chantier de bois, h deux ou trois maison. — Oh I oh I tout cela est ou ne peu
Vrai, papa, ça m'amuse beaucoup. débarrasser de la petite, on a résolu du
puits qui est dans la cave 7 — On trouvera, je pense, un autn barrasser, et je
le désire, car moi, qu'on tue. — Tu as raison, papa, faut pas tu(— Surtout
quand on peut faire au — Alors donc, M. Jacques, — <: tête, M. Jacques,
— a trouvé un n rasser de la petite? — Pas lui, la dame. — Ah I Et qu'est-ce
qu'elle a imag — De la mettre dans une maison i — Mais c'est impossible!
s'écria I faudrait qu'elle fût follet — Elle est folle ! ■ Lucien se dressa
debout, les yeux — Hein l tu dis? exclama-t-il. Morel, dont l'ivresse allait
toujou qui ne voyait déjà plus qu'à travers i gua point le trouble de son fils
etl'bc sur son visage. — Je dis qu'elle est folle, répond pas encore tout à fait
stLr. Le trérd de lait laissa échapper ui ment.

The text on this page is estimated to be only 3.64% accurate

D'aill. Jacqili te le d: — J ques d' pénétr. eu le l beau h' — P— Oj
où la p' pieds d" — P^> — r mĚme i l'on Vf! gardera puits se ché, do y aun
p Lucie sembla I — Je . -- -îui s'est passé. ■^ ---^e, toujours - ' ---s sa tSlei -
- --S orbites; le -' ■- -0 emenà - --ne, tout ce ■ --laie est --^^. et,,a — -. =a
aVtre ." _i.-ï ours. -^ -i- aéme ■ -* ^-cjura --"^ nous ■ ^^ias ses

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

MADAME JORAMIE 265 le regard, et mit sa main sous son vêtement afin de s'assurer que son couteau-poignard et un revolver étaient bien à leur place. More), ivre-mort, ronflait sur son grabat Lucien souffla la bougie, sortit du taudis à la porte, laissant l'écuelle en dedans, et descendit rapidement. La cour de la cité n'était pas et le jeune garçon put en sortir tranquillement : rue et fut bientôt dans la ruelle où, le lendemain, il fut lancé sur les pas de son père. En moins d'un quart d'heure, il arriva de la rue du crime. Que venait-il faire là? Il n'en savait rien, c'est là, dans une cave, que Mionne était en train de rapprocher de Mionne. La nuit était déjà avancée, Lucien avait eu une heure à plusieurs horloges. Dans ce quartier de Paris, on se couche généralement de bon soir et ne voyait plus de lumière aux fenêtres sans doute, les geôliers de Mionne étaient (mais) aient. Lucien pensa qu'il pouvait sans danger l'enclore et s'approcher tout près de la habitation n'avait pas osé faire en plein jour. Il retrouva facilement le passage qu'il suivait la palissade du terrain inculte dans le jardin ; ensuite, ayant escaladé les pierres du mur, il se trouva dans la propriété du sieur Son cœur battait si fort, et il était tellement qu'il fut forcé de s'arrêter pour respirer : pendant un long instant, ses jambes restèrent lysées. Enfin, il parvint à se remettre. Alors, ne fendant contre toute attaque, il glissa son doigt dans la poche profonde de son pantalon, et lu

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

' MADAME JORAHIG angle : c'était le troisième qu'il rencontrait ; I doDG plus qu'un été h visiter, à tourner ensuite trième angle pour se retrouver bientôt à l'adrt était parti. Tout à coup, h deux mètres devant lui, Il vit u d'herbe éclairée par une lueur assez semblable à le ver luisant projetée autour de lui, Y avait-il effTet, un ou deux vers luisants dans cette touffe Lucien s'approcha. O joie I 6 bonheur I La lueur s'échappait par i rail. Il y avait donc là, dans cette cave ou caveai mièrel Comme tout à l'heure, quand il avait pénétré à clos, Lucien sentit la respiration lui manquer et battre à se briser. Il était près du trou, absolument pareil à c avait vus déjà ; cette fois, non seulement il pouv; l'oreille, mais encore plonger son regard dans l Cependant, il ne cherchait pas à écouter, et, l blant, il tenait ses yeux fermés, comme s'il eût Quelque cJiose lui disait que sa sœur de lait qu'il allait la voir... Mais, hélas ! dans quel éta folle I Et il avait réellement peur. Mionne était là, en effet. Assise sur sa coucha, vais matelas jeté sur un lit de sangle, elle plenrf inclinée sur sa poitrine, les mains jointes sur se dans l'attitude d'un sombre désespoir. De temps elle faisait entendre'un gémissement sourd. Par suite des émotions terribles qu'elle ava vées, Mionne avait perdu connaissance devant Joramie et ses complices; ayant l'esprit fort tn grand âésoràre cérébral, qui aurait pu être fa

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

MADAME JORAMIE 269 Ainsi restaurée, tant bien que mal, elle se releva, et Tiot s'assit sur le lit de sang et se mit à songer. Certes, nous savons à quelles choses tristes et douloureuses elle pouvait penser. Ses larmes ne tardèrent pas à jaillir, larmes d' — leur et de désespoir, mais qui, cependant, la géaient. Et elle pleurait et gémissait depuis Ion(déjà, toujours dans la même attitude, quand Lucien se décida, enSn, à plonger son regard dans le sol. Placée comme elle l'était, Mionne, suffisamment éclairée par la lampe, se trouvait presque en face du rail. A la vue de sa sœur de lait, Lucien éprouva une douleur poignante, comme si une lame d'acier lui eût versé le cœur. Un gémissement de la jeune fille à son oreille et acheva de le bouleverser dans son être. Il mit sa bouche dans l'ouverture et, doucement, assez haut pour être entendu : — Mionne, Mionne ! appela-t-il. La tête de la jeune fille se redressa brusquement. Étonnée, elle jeta autour d'elle des regards. Puis elle passa sa main sur son front et sur ses yeux, pensant, sans doute, qu'elle s'était trompée, elle fit un long soupir. Lucien l'appela de nouveau : — Mionne, Mionne ! Cette fois, la jeune fille bondit sur ses jambes et vint jusqu'au milieu du caveau. — Qui donc m'appelle ? s'écria-t-elle. — N'ayez pas peur, Mionne, c'est moi, Lucien ! — Lucien ! Lucien ! Ah ! mon Dieu ! Elle leva les yeux et vit s'agiter la main de son

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

MADAME JORAHIE un REVERANT Madame Joramie avait quitté ses cou vers quatre heures, après leur avoir fail intentiOD de se débarrasser de sa rivale, i ferooer dans une maison d'aliénés, si elle ment frappée de folie, ce qui était d Quand elle rentra à l'hAtel Joramie, à soir, un de ses domestiques la prévint q désirant absolument la voir et lui parler, puis plus d'une heure. — Ah 1 il a de la patience, ce monsieu donné son nom? Le domestique prit un plateau de vermi à sa maltresse. Il y avait une carte sur dame Joramie la prit et sursauta eu lisan FLORENTIN BROUSSBL. — Oîi ce monsieur attend-il? demanda Le domestique montra une porte. Alors, élevant la voix, voulant évidemn tenr l'entendit, madame Joramie reprit : — Je n'ai pas l'honneur de conaaltrt

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

MADAME JORAMIE 275 :- udain, ses yeaz tombèrent sur un portrait de malin. Le comte Joramie, admirablement peint et d'une représentation parfaite, le comte eut un haut-le-corps. Il ne pouvait échapper. Tsft h l'heure il avait reconnu la voix de Raymond. Dans c'était sa figure, ses traits, ses blonds, son regard clair, fascinateur qu'il reconnut. C'est Raymonde, c'est sa femme qui était devant cette toile ! Cette fois le comte ne pouvait plus douter. Joramie, cette femme si connue, dont on parlait avec admiration, c'était Raymonde Ducbemin, < femme ! Si troublé qu'il fût, le comte comprit aussitôt s'était passé à la villa Pellarino, près de Naples l'amie de Raymonde, Cézarine Leverdier, qui lui avait cédé, et par une manœuvre criminelle, afin de épouser sans doute le riche financier, Raymond fait déclarer son propre décès, se substituant à son amie, dont elle prenait en même temps l'état civil — Bigame ! bigame ! murmura le comte ; oh ! heureuse ! Oh ! la misérable ! ... Mais c'est épouvantable. Et, chose non moins horrible, c'est la mère de qui, rivale de sa sœur, lui ayant voué une haine lui enlève son enfant et en ce moment, peut-être, tyrise. Dieu juste, Dieu puissant, pouvez-vous permettre pareilles monstruosités ! Le comte laissa tomber sa tête sur sa poitrine un instant immobile, accablé. Mais, bientôt, ayant pris une résolution, il se releva le regard chargé de fauves éclairs. Il tira de sa poche une paire de lunettes à verres dont il se servait fréquemment depuis qu'il en eut

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

MADAME JORAMIE — On arrête tons les jours des voleurs. — C'est vrai ! — Alors, monsieur? — Oh I je ne viens point vous implorer en cet homme; il a volé, le crime est prouvé; et mon affection pour lui, affection née d'un sentiment vive reconnaissance, je l'abandonne à son sort, punition qu'il a méritée. Assurément, madame, pouvez pas vous intéresser à ce malheureux : Joramie ne saurait user de son innocence en faveur d'un voleur. — Je ne pourrais rien, d'ailleurs. — Je le sais. Mais, madame, cet homme a une âme de dix-sept ans, fort jolie, à laquelle j'ai aussi une part de mon affection. — Eh bien, monsieur? — Eh bien, madame, depuis hier cette jeune fille disparu, et cela dans des circonstances assez curieuses. Une vieille religieuse est venue la prendre et l'a emmenée. — Cela indique que des personnes charitables pieuses s'intéressent à cette jeune fille. — Malheureusement, madame, ce n'est point ce que je suppose. — Et que supposez-vous? — Qu'elle a été enlevée. — Une affaire d'amoureux, alors ? Le comte secoua la tête. — Je ne crois point, madame, répondit-il, qu'un audacieux soit l'auteur d'un acte d'amour. — En ce cas, monsieur, je ne vois pas... — Je suis convaincu que la pauvre jeune fille a un ennemi, qui avait intérêt à la faire disparaître. née par une religieuse, comme j'ai eu l'honneur

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

MADAME JOBAMIL terveutioD dans cette affaire soit n< me parait mériter de fixer l'attentioi vous n'avez qu'à lui écrife pour l'in demander d'ordonner les recherche) ua heureux résultat. — Sans doute, madame, je peux lerépète, je suis un inconnu, moi, Huence, et je sais d'avance le peu (ma réclamation. Ma lettre ira de b finalement, elle sera jetée dans un c enfouie et oubliée. Ah! si la réclan madame Joramie, ce serait autre cl lieu, si bien fermé qu'il soit, qui n ordre que madame Joramie seule pei Et tenez, madame, je suis absolue dès demain, si vous le vouliez, la j menée à son domicile. — En vérité, monsieur, on vous fausse idée de mon pouvoir, — Peut-6tre, madame ; mais je sui der votre aide ; voulez-vous avoir la corder ? — Je ne le puis, monsieur, et je v mes regrets; il s'agit ici d'un inté tant est que j'aie quelque inQuence, mis de m'«n servir en celte circonsti — Ainsi, madame, c'est fin refus lentement le comte et d'une voix do les oreilles de madame Joramie. — Une fois encore, monsieur, je regrets; je ne peux pas intervenir faire. Par un mouvement brusque, le i bout, et, malgré ses lunettes, la fla

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

MADAME JORAUIE 281 gêne, que tous baissez... Oh! la belle vengeance!... Oti l'avez-Toiis conduite? Qu'en avez-vous fait? De quoi estelle coupable? Ah [vojs ne répondez point à cette question, vous ne l'oseriez pas 1 Frapper un être fslhip «nna défense; faire souffrir une enfant innocente, qi nesse, sa douceur, sa pureté devaient vous faire c'est monstrueux, c'est inf&mel Ah! on voit vous n'avez jamais eu d'eafantl — Mais je vous le répète, monsieur , vous Tout ce que vous me dites est de la foliel Les '. tombent... et je me demande si, en ce momei en sûreté chez moi. — Je n'ai pas à répondre à vos paroles, madi écoutez les miennes, et retenez-les : S'il est te cheveu de la tSte de cette enfant qui vous a i vous aurez à vous en repentir cruellement; deux jours, — voua entendez, madame, je vi deux jours, — mademoiselle Mourillon n'est p chez elle, je vous préviens que vous aurez à cor moi! Que suis-je à côté de vous? Bienl ud atome vous le jure, madame, si haut que vous soyez saurai vous atteindre! C'est tout ce que j'ai & vous dire. Maintenant, non pas adieu, madame, mais i Le comte marcha vers la porte, l'ouvrit bru et sortit du boudoir, laissant madame Joramii Elle resta no instant immobile, les yeux û porte, puis s'affaissa lourdement sur son siège. — Voyons, voyons , murmura-t-elle, serrai dans ses mains moites, fiévreuses, m'a-t-il ou pas reconnue? Mais non, il ne m'a pas recoi cela, c'est autrement qu'il m'aurait parlé. 1 vantl... Mais les morts sortent donc de leur

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

MADAME JORAMIE DEUX TABIBAUX Le comte de Soleure était remonté dans le co l'attendait, en donnant l'ordre au cocher de le { rue de Douai. Comme il en était à peu près certain, le comte les deux amis réunis. Il avait été convenu la ve Georges prendrait ses repas chez Alexis jnsqu'à l'ordre, Le comte, qui était toujours pour ses protégés rentin Broussel, les mit au courant de ce qu'il avait fait la journée. Il put les rassurer complètement sujet de Mourillon ; mais il ne crut pas devoir leur dire que sa visite à madame Joramie n'avait pas aussi heureux résultat que sa précédente démarche près du juge d'instruction. Toutefois, voyant la grande douleur de Georges s'efforça de le consoler en lui disant qu'il fallait bon espoir et compter aussi sur la protection qu'accorde toujours aux innocents et aux faibles. — J'ai mis madame Joramie en demeure de nous rendre Mienne d'ici deux jours, ajouta-t-il ne s'exécute pas de bonne volonté, Je saurai tout

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

MADAME JORAMIE 285 — Nous devons prévenir M. Florentin Brousse). — Assurément, et j'y pense. Je vais immédiatement prendre une voiture et courir à Saint-Mandé, Mats au fait, pourquoi n'irions-nous pas tous deux? — Oui, oui, je vais avec toi. Georges se débarrassa lestement de son veston d'vail qu'il remplaça pas sa jaquette de ville. Il avâ: son chapeau sur la tôte lorsque la porte de l'ateliei vrit. C'était Etienne Renaudin. On se serra la main, puis Etienne commença à plimenter l'auteur des Petites Vertus, en parla grand plaisir qu'il avait éprouvé la veille à rodéon — Mon cher Étieune, interrompit le poète, je] teste point les compliments, ceux de mes amis su: mais , si vous le voulez bien, vous me jetterez di cens au nez dans un autre moment. Nous allons Georges et moi, pour nous rendre à Saint-Mand< de notre bienfaiteur. — Si je nu craignais pas d'être indiscret... — Eh bien? — Je demanderais à vous accompagner. — Venez, cher ami, venez.. La visite de 'notre ne peut qu'être agréable à M. Florentin Broussel. Georges, qui avait déjà congédié ses modèles, son atelier. Les trois amis prirent une voiture sur le boulevi à midi moins dix minutes ils mettaient pied à ter vaut la grille qui fermait, sur la rue, l'enclos au duquel s'élevait, riante et gaie dans son cadre d dure, la maison du bienfaiteur. Au coup de sonnette d'Alexis, le rideau d'une 1 du rez-de-chaussée s'écarta et on put voir derr vitre, la figure de Pierre Valenski.

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

UAIJAME JORAHIE Le comte les lut tous deux, bien qu'ils continssent la menae chose et s'écria : — Dieu soit loué!... Ah! le voilà ce rayon d'espoir dont je vous parlais hier au soir! Nous aurions bien des questions à nous faire ; mais ne cherchons pas à comprendre, à deviner ; ne voyons que le résultat. Notre jeune Lucien nous expliquera plus tard comment il est parvenu, en si peu de temps, à découvrir le lieu où notre chère petite Mionne a été enfermée. S'il ne nous appelle pas à lui, c'est qu'il a jugé que, pour l'instant, il serait impossible de délivrer la prisonnière ou dangereux de le tenter seulement. Mais ce qu'il nous écrit est de nature à nous rassurer tous ; nous savons qu'il n'a été fait aucun mal à la pauvre enfant ; c'est déjà beaucoup d'avoir cette assurance. Et puis Lucien nous dit : « Je veille! » Ah! le brave enfant, il veille, ce qui signifie : Ne craignez rien, vous pouvez compter sur moi. Ces amis, ce que Lucien a fait pour protéger Laurence contre d'abominables desseins nous dit suffisamment ce qu'il est capable de faire pour défendre notre chère Mionne contre ses ennemis. L'adresse et la ruse sont les armes de ceux à qui la force manque. Allez, quand on a des amis et qu'on est sûr de leur dévouement, c'est qu'on a Dieu pour soi. Une émotion qu'il n'avait pu maîtriser s'était élevée dans le comte, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Soudain, le son d'un timbre aux vibrations sonores se fit entendre. Le comte de Soleure se redressa; ses yeux se remplirent de lueurs et il eut un sourire singulier. — Mes enfants, dit-il, venez, suivez-moi; j'ai dans une

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

edé-1 e demoD appartement, quelque chose que je is montrer.
impèrent l'escalier du premier étage et enlrèrent e grande pièce, qui avait été
jadis une salle de La chambre était très Faiblement éclairée, car is doubles
rideaux aux fenêtres, les persiennes Fermées. ski se tenait debout entre les
deux fenêtres, roide, attendant les ordres de son maître. irre, dit M. de
Soleure-, tirez les rideaux, ouvres iennes et laissez les fenêtres ouvertes.
indant obéit et une vive lumière éclaira la e. le comte plaça Georges Ramel
en face d'un ta; lui dit d'une voix vibrante d'émotion : gardez, Georges,
regardez I) ne put retenir un cri de surprise. ta Georges, il n'en pouvait
croire ses yeux; il lar seulement étonné, il était stupéfié. Et immoarquûUant
les yeux, il regardait. h. coup, il devint affreusement pâle et fut pris)rte de
tremblement nerveux. Puis, se retournanl iment vers le comte : nsieur,
s'écria-t-il d'une voix éperdue, on peut :er d'être un copiste servile, mais je
jure que Je ne sais pas cette peinture, sur mon honneur, monI le jure I Qsi,
Georges, ainsi?... fit le comte, un sanglot li, monsieur, oui, mes amis, reprit
l'artiste en une agitation violente, on peut croire que j'^i lire par cette
magnifique toile quand j'ai peint)leau Carif^eur; mais je levure encore, et
Aleiiisle j

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

MADAME JORAMJE ^it bien, je ne coaaaissais pas cette belle œuvre, rois aujourd'hui pour la première fois, — Oui, mon cher Georges, dit Alexis, mais il n' pas moias étrange que la ressemblance entre Hioi la jeune <e représentée sur cette toile, soit aussi pante, aussi parfaite. — Tellement parfaite, ajouta Georges, que je si core àme demander si l'auteur de ce tableau n'ap: comme moi, le portrait de Mionne. Le comte écoutait, haletant, mais la joie immen iaondail son cœur se reflétait dans ses yeux irrادل Georges fixa de nouveau ses yeux sur la peint continua : — Non seulement ce sont les traits de Mioni beaux cheveux blonds bouclés et frisés naturelle mais l'expression de la physionomie, du regard même ; les deux figures ont la mSme suavité, la candeur, et il semble que le même sentiment les i ïoyez ces lèvres, voilà le pli adorable des lèvres de M et dans le nez je retrouve le mouvement des nari Mionne I Le comte laissait couler ses larmes et se rai contre son émotion pour ne pas sangloter. Valenski lui aussi pleurait silencieusement. — Je reste confondu, reprit Georges, et je ne S3 que dire. Mais quel est donc le peintre qui a fait > trait? Il s'approcha du tableau et, dans un angle de I il lut le nom de Girodet. — Girodet l exclama-t^il au comble de la su quoi, ce portrait a été fait il y a plus de soixante — Oui, il y a plus de soixante ans, Georges, comte; ce portrait peint, comme vous venez de m. n

The text on this page is estimated to be only 17.05% accurate

MADAUË JORAKI tableau placé à quelque distance côté du mur. C'était a Candeur». — Mei enfants, s'écria le coml Georges Ramel, comparez I Ces parolei furent sûmes d'un sll Georges, après avoir jeté un loti bleau, s'était remis à contempler, peinture d'un des plus grands mali çaise. — En Térité, exclama Alesii, on deux sœurs jumelles I — On ne saurait trouver une plus blanche, dit Etienne Renaudin. — Georges, interpella le comte < TOUS ne dites rien? — Je ne puis que répéter mes p croirait qae Mionne a posé devant I posé devant moi 1 Le visage du comte était rayonna: eût sur le front une auréole luminei — Mes amis, reprit-il, Eléna B avez le portrait sous les yeux, éta comte Homauow, qui fut premier russe sous le règne de l'impératrice vingt ans, Eléna épousa le prince C Georges, ce nom russe « Olakoff il rien? — KieD) monsieur. — Soit, je continue : Le prince gouverneur de Moscou, commandai vinces du Caucase, ambassadeur e1 des plus nobles et des pins dévouéi pire.

MADAME JORAMIE 293 malheur, il était parti pour chercher l'oubli et l'apaisement au milieu de contrées inconnues. On dit à la mère : — Vous allez abandonner votre fille et après cela vous irez où il vous plaira. Et la mère, — méritait-elle ce nom ? abandonna le pauvre petit être à qui elle venait de donner le jour. Et comme on pouvait croire que l'enfant était de l'amant et non du mari, il fut repoussé de la famille et confié aux soins d'Antoinette Morel, la mère de Lucien, quelques heures après sa naissance. L'abandon fut d'autant plus facile que l'accouchement avait eu lieu secrètement. La naissance de la pauvre petite fut déclarée à la mairie de Yignotte où on lui donna le nom d'Herminie, — née de père et mère inconnus, dit l'acte de l'état civil. Vous savez comment et par suite de quelles circonstances Mionne est devenue la fille adoptive d'Ambroise Mourillon. Maintenant Georges, Alexis, Etienne, en présence de ce portrait d'Eléna Romanow, aïeule du comte de Soleure, peut-il y avoir un doute, dites ? De qui Mionne est-elle la fille ? — La chose est si évidente, monsieur, dit Alexis, qu'il n'y a pas à répondre à votre question. — En douter, monsieur, dit Etienne, équivaldrait à nier l'existence du jour qui nous éclaire. — Et vous, Georges, que répondez-vous ? demanda le comte. — Je réponds, monsieur, dit Georges avec gravité, que Mionne ne peut être la fille du comte de Soleure, que si le comte la réclame et lui ouvre ses bras. — Georges, répliqua le comte d'une voix vibrante, le comte de Soleure réclame son enfant qu'il aime, qu'il adore I

The text on this page is estimated to be only 19.70% accurate

UADAUE JOnAUIB IL DOIT HODRIR I Après avoir passé une trfes mauTalse nuit, car avait pas été possible de dormir, madame Joram; levée de bonne heure et mise aussitdt à sa toilet A huit heures et demis, ayant Fsv6tii le coatii qu'elle avait adopté pour ses visites à Jacques ' elle sortit de l'hAtel par une porte dérobes et, I voilée, elle marcha rapidement vers une station tures de place ott elle prit od coupé. A neuf heures et demie elle arrivait à la ma crime, au grand étonnement de Jacques Yernier s'attendait pas à une visite aussi matinale. — Eh bien, comment va aujourd'hui votre nêre? demanda-t-elle à son complice. — De pire en pire. — Ahï Ainsi elle ne s'est point calmée? — Au contraire. J'ai voulu voir, ne m'en rap pas II la Tamirel, et tout à l'heure Je suis descf caveau 1 Cestbien autre chose qu'hier, mainten. est folle à lier. Elle rit, elle chante, puis, tout ft i met à danser et à faire des révérences, et elle

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

MADAME JOPAMIR à la lecture de toutes sortes de que vous attribuez la perte d(prenez ? * — Parfaitement — Vous préviendrez la Tamii — Je lui ferai sa leçon, et eH ' — Voilà pour la folle. MainI vous dire. — J'écoute. — Il s'agit de Florentin Brou: — Ahl — Cet ljoD3D)e est dangereux: TOUS autres et de moi-même co >— Comment cela ? — Mourilloo, qui lui a rend grand service,- est son ami et il de MourilloQ. — Nous savons cela. — Oui, mais ce que vous ig moi, c'est que ce Florentin B: riche et que, grâce à sa fortui terre pour arriver à découvrir t bijoux de la comtesse de Merre — Oui. — Vous êtes sûr de Pignolet, francs ; maïs Piguolet est un r< fauteur de bas étage qui, pour père et sa mère. Il a reçu dix n Tir, Jacques ; qu'on lai en ol trahir et il le fera gaiement. En laisser à Florentin Broussel le — Il n'est pas à craindre en — Pourquoi î — Ne vous ai-je pas dit qu'il

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

MASAUE JOBAMIE S9Q d'abord daDs le jardiû, en e8calada^t le mur qui n'est pai trèa élevé, et on s'introduirait ensuite dans la cave après en avoir croché la porte. Une fois dam le boub-soI, on allumerait ui filée et, l'ayant trouvé, on monterait l'escaliei tant à la porte intérieure de la cave, qu'on ouvi un pasgfl-partout, si elle se trouvait fermée à c cela pourrait se faire sans bruit et sans attirer ment l'attention de la servante, une femme coucha au rejs -de-chaussée, dans une cbambre à la cuisine. On entrerait dans la cuisine, puis dans la ch ta femme et, avant qu'elle ait eu le temps de po cri, on se jetterait sur elle, et comme on ai cordes dans ses poches, en un clin d'œil elle sei lonnée, garrottée, mise dans l'impoesibilité de ci peler et de sortir de sa cbambra où, d'ailleurs, croît de précautions, on pourrait l'enfermer & doi Alors, médissait François, on n'aurait plui promener tranquillement, comme cbei soi, dai partements, et h prendre tout ce qu'on trouvi convenance. Voilà ce qu'il avait combiné, mais quand l servante était seule gardienne de la maison. Ma que le maître est revenu, ce ne serait plus I chose. — Pourquoi? — Dame ! il faudrait compter avec lui. — Oui, mais vous seriez deux contre un, et vo armés et il ne le serait pas ; car, en admettant réveille, entende du bruit, sorte de sa chamb songerait certainement pas à prendre une arm çois sait-il où se trouve la chambre de Floreutii sel?

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

MADAME JORAMIE SOI chissant Puis, se redressant brusquement, un éclair fauve dans le regard : — Vous le voulez ?ât-il. — Oui, je le venx I — Quelle somme donnerez-Tous? — Cent mille francs, d'abord, et le double plus Les prunelles ardentes du complice semblèrent later. — Je connais François, dit-il, il ne voudra poin cher s'il n'a pas reçu d'avance quelques bons bill mille francs. Madame Joramie tira de son corsage un petit feuille qu'elle y tenait caché, l'ouvrît et y pr liasse de billets de banque, qu'elle tendit à Jacque nier. Celui-ci les saisit avidement et demanda : ~- Combien y a-t-il? — ' Je ne sais pas, comptez. Il y avait dix mille francs. — Vous donnerez tantôt la moitié de ces billets i camarade, dit madame Joramie. Demain, j'apport reste de la somme promise et que je vous devr. j'espère bien que notre terrible ennemi n'esisten — Alors vous tenez à ce que la chose se fasse 1 prochaine ? — J'y tiens absolument. Je vous le répète, Jacc ne faut pas laissera cet homme le temps d'agir. — C'est bien. — Vous prendrez toutes les précautions néce pour réussir; si vous ne réussissiez pas, Jacques, i ne faisiez qu'une vaine tentative, notre péril serai grand encore et, dès demain, peut-être, nous s tons frappés comme d'un coup de foudre.

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

MADAME JOBAK TBit gracieusement invité à ses soi ainsi uo des botes les plus assidu[^] ratnie. Dis lors la aituatioD avait rapide madame Joramie, recommandé t moins dedeus ans il avait acquis d et, après avoir vécu vingt ans dan train de gravir les échelons de la fo 11 reçut madame Joramie avec le ment, et quand elle lui eut dit de i qu'elle attendait de lui, il lui répo — Je suis trop beurenx de pouv cbère madame ; je ne vous demai nutes pour changer de vêtement el Pendant ce temps, Jacques Veru François Morel qui, comme son an sait appeler que par son prénom. L'ivrogne était encore au lit, d sommeil. La voix de son complice fit s'habiller très vite et l'emmena, soin de lui tout à l'heure, et Jacqu< la main, afin de l'empêcher de se qu'il ne fallait point, étant donnée journée. Et puis Jacques Vernier avait aus associé de l'assassinat qu'ils avaiec suivante. C'est ce qu'il fit, en etTet, rivés & la maison du crime. Horel écouta en frissonnant. Ce grand'chose; il était voleur, mais i sonne. Devenir assassin tout d'ui raissait énorme. Mais Jacques avait promis, était son complice.

The text on this page is estimated to be only 24.02% accurate

HADÂMB JORÂMIE 31% nous aurons ï la campagne chacun notre petite maison, avec un jardin et une cave surtoot, une cave bien garnie. Hein 1 est-ce que cela ne te sourit pas ? En parlant ainsi, Jacques Vernier eut enflï la pusillanimité de François Morel et de si ' scrupules. Alors l'ancien amant de madame Joramie tiroir o i il prit deui poignards à lame lon(pointue, tranchante et d'excellente trempe. — Choisis celui que tu veux, dit-il. — Oh I n'importe lequel. Et Morel prit un des poignards qu'il cacha trine. Cependant il était encore tout tremblant. — Peureux, va I fit Jacques, railleur. — Ce n'est pas toujours la peur qui fait mais, vois-ta, quand il s'agit de tuer un hom — Cet homme nous menace, il est notre en sommes en cas de légitime d rense. Mais c' ta main tremble quand nous serons en face di la mienne ne tremblera pas, et je frappe mier, — S'il y a de l'or, des billets de banque, < les prendrons-nous? — Tout ce que nous trouverons, nous le mais il le faut, c'est nécessaire : quand on tue c'est pour quelque chose 1 11 est important qu sions croire que le vol a été le mobile du crii dépister les recherches de la justice. Les deux scélérats arrêtaient d f nitivemen leur sinistre opération de la nuit, lorsque ma mie arriva accompagnée du docteur Barbarin — Il est inutile que la dame et le m de

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

UADAME JORA^tUË '■ EUE EST FOLLE Madame Joramie et M. Barbarin avaient duits dans cette pièce, ayant l'apparence où avait eu lieu entre la mÈre et la allé la scj que nous avons racontée. Jacques Yenier et la Tamirel, jouant l parents désolés, s'étaient composé une figure tance. Après avoir présenté le spécialiste, madai s'adressant à la Tamirel, lui dit : — Allez, madame, allez chercher votre f fille. La Tamirel sortit aussitôt en faisant sen Buyer ses yeux avec son mouchoir. Au bout de dix minutes, la porte se rouvr repar[^]tre la compagne de Jacques Verr Mioone par la main. La jeune fille avait ses vêtements en désor de terre, les cbeveux emmêlés, ébouriffés, éf d'une de ses bottines, non boutonnée, ton pied et ressemblait on peu h une guêtre ; cAté, [^]on teint animé, ses yeux démesuréme

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

HADAUB JOBAMIB Que voulez-TOUS, dites, que voulez-vous ? J Vous voulez faire tomber sous la hache du boni tête découronnée. Elle Ût un pas vers madame Joramie et co: regard chargé d'éclairs : — C'est vous, Elisabeth, c'est vous, reiue d'A. c'est vous qui êtes devenue mon ennemie crue tant de témoignages de fausse amitié. Je c vous. Oh t comme vous m'avez trompée I Chassée de mon royaume, je suis venue v pleine de confiance ; mais c'est dans un piège i attirée, et au lieu de me tendre vos mains se< de m' ouvrir vos bras comme à une sœur mal par votre ordre, je fus jetée dans un noir cachi Que vous ai-je fait, dites? Quel crime ai-ji envers vous? Est-ce que j'ai troublé la paix d< terre? Est-ce que j'ai menacé votre couronne? - Vous &tes la force et je suis la faiblesse ; toute-puissante et moi, je ne peux rienl... Vc rien à redouter de moi et vous m'écrasez ! Ëlis. souffrir Marie, et Elisabeth est sans pitié pour '. Pourtant, reine d'Angleterre, vous aussi ' connu les souffrances, le malheur. Vous aussi, eu de l&ches et cruels ennemis ; vous aussi, pi longues années, avez été opprimée, perséci malgré le souvenir de vos angoisses passées, v< insensible au malheur des autres. Sans doute, vous n'aviez pas mérité la mal q a fait, tant de persécutions ; mais, est-ce ui dites, Elisabeth, est-ce une raison, grande n gleterre, pour vous venger sur moi, l'épouse Qois II de France, sur moi, qui ai été deux fois tout ce que vous avez eu à souffrir 7 Mais voilà, vous me haïssez; j'ai en le m;

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

MADAME JORAMIE mort de la pauvre Marie Stuart ; tu diras à amis de France et d'Ecosse que je meurs fer religion, vraie Bcossaise et vraie Française. Alors, éclatant en sanglots, elle étendit la m — Vous qui m'aves àitnée et toujours s< dévouement, b mes fidèles, je vous bénis tous Ses bras tombèrent ballants & ses eûtes et, ' . sa tête B'incliua sur la poitrine. L'émotion du docteur Barbarin était visible — Pauvre jeune fille I mnrnura-t-il, — Ainsi, docteur, elle est bien Toile ? madame Joramie. — Hélas ! oui, madame, la raison est cou perdue. — Ab I mon Dieu, mon Dieu I fit la Tamirel -<- Docteur, croyez-vous qu'on pourra la gué madame Joramie. M. Barbarin secoua tristement la tête et rép< — La malheureuse enfant a beaucoup lu, trop lu, ainsi que vous me l'avez dit, et c'est éi UQ excès de travail du cerveau qui a détermin lion mentale. Elle avait une mémoire prodig juger par ce qu'elle vient de dire, en s'imagini est Marie Stuart. — Ce matin elle croyait être la grande tragéc cbel. ' — Et ce soir, madame, elle sera une autre successivement elle croira être toutes les femmt que lui ont fait connaître ses lectures, Car le particulier de sa folie est, comme nous venons de s'imaginer qu'elle est une personne persécutf joué un grand rôle dans la vie. Elle est aujonrd'bui Marie Stuart, elle sei Cléopâtre ou Marie-Antoinette ou une autre fen

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

MADAME JORAMIE — Sans doute. — Que faut-il faire? —
Aller trouver le commissaire de police pour lui expliquer la situation; il dressera procès-verbal et donnera le permis d'enfouissement à la pauvre jeune fille pour qu'elle soit conduite à la Salpêtrière ou à Sainte-Aune. — Docteur, si vous voulez! vous-même ici, le commissaire de police? Je crois que ça ferait beaucoup de bien. — En effet, et pour vous être agréable je suis prêt à aller chez le commissaire (— Merci, mon ami. Et se tournant vers Jacques Vernier : — Préparez-vous vite, ainsi que votre compagnon M. le docteur. — Nous serons prêts dans un instant. Et il sortit. — Mon cher docteur, reprit madame, ai-je dit, en venant, comment j'ai rencontré de braves gens et pourquoi je me suis confié à vous? ai-je dit aussi que j'étais ici une bienfaitrice? ni le mari ni la femme ne se doutent que c'est madame Joramie. Surtout, ajouta-t-elle en souriant, ne trahissez pas mon incognito. Vous comprenez, je ne veux être mêlée en rien dans cela. — Parfaitement, chère madame. Mais tranquille; la discrétion est chez tous; elle est en plus un des devoirs professionnels de Jacques Vernier et de la Tamirel. — et, accompagnés du docteur Barbs-Rouge, chez le commissaire de police.

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

MADAME JORAMIB Madame Joramie s'en aUait, la. figure couvrir Toile. Le docteur Barbarin ayant pris la voitui dame Joramie pour se reudre chez le commisst lica et se faire ramener chez lui, elle dut a'i pied, et faire, probablement, une assez longue ses jambes avant 6e trouver une autre voiture. Mais Lucien n'avait pas à s'occuper tle ma ramie. Il resta derrière le tas de décombres, que Bon père sortit à son tour de la maison du qui ne tarda point. Le frèra de lait remarqua que Morelétaitp&le, sombre, et avait l'air préoccupé. — Qu'a-t-il donc? se demauda-t-il, Morel, sans se hâter, tfite baissée et gesticula un homme qui se tient un discours à lui-mên rigea vers sa demeure. - Alors Lucien quitta la place et, par un autrt se rendit en courant rue de l'Oursine. Quand Morel arriva, il trouva sou âls & sa pc — Ahl c'est toi, petit ï flt-il. — Comme tu vois, il y a plus d'une heure q tends ; moi qui croyais te trouver encore au viens-tu donc? — De chez Jacques ; il est venu me chercher — Ce qui veut dire qu'il avait besoin de toi ? Morel avait ouvert sa porte, et tous deux étaii dans le taudis. — Pourquoi es-tu venu ce matin? demanda — Eh mais, pour déjeuner avec loi ; tu sais, p a pas de belle fCte sans lendemain. Moi, qua mets à faire la noce, ça dure une semaine. Dis ce que tu as déjeuné, toi ? — Non.

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

MADAME JOBAHIE 317 Kt, plus leste que son père, il ramassa le couteau. — Voilà un superbe joujou, dit-il; papa, je ne savais pas que ta avais ce poignard. On dirait qu'il est tout neuf; quand donc l'as-tu acheté? — Je ne l'ai pas acheté, répondit Morel d'ui rauque. — Alors c'est un cadeau qu'on t'a fait? — Oui. — Ton ami Jacques? — Oui. Morel s'était levé, et, laissant voir sa mauvaise h il arracha le poignard des mains de son fils. — Dis donc, papa, reprit Lucien en riant, esttoi et ton ami Jacques tous avez un homme ou une h saigner tantôt? Morel eut un regard farouche; il devint blôr traits se contractèrent affreusement, donnant à si une expression hideuse. — Tu dis des bêtises, répondit-il, en haussi épaules. — Ohl ohl pensa Lucien, qui, connaissant so lisait facilement sur sa physionomie, les coquin! tent un nouveau crime, et, cette fois, c'est un assa Tout en préparant la table pour le déjeuner, il se — Comment savoir?... 11 n'est pas d'humei griser et il va se défier de moi ; pourtant, il faul sache... Morel avait ramassé ses billets et ses pièces d'or mis le tout, provisoirement, dans une vieille so — Allons, papa, dit Lucien, viens déjeuner, temps; d'abord, moi, je crève de faim. Us se mirent à table. Morel était de plus en plus sombre et pré< Comme ta veille, le tantôt, il mettait beaucoup d'ei 18

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

HAD&HE JORA^IE 310 — Eh bien, petit, faudra pas te déranger. — Tu ne veux pas que je vienne, tu fais & de ma langouste toute cbaude? — C'est pas ça. — Qu'est-ce que c'est, alors? — C'est que je n'y serai pas. — Monsieur dîne en ville? — - Oui, répondit Morel d'une voix sourde. — Avec son ami Jacques ? — Oui. — Chez lui? — Non. — Je comprends, vous êtes invités. — C'est ça. — Et où a-t-il lieu, ce dîner? — A Saint^Mandé. Lucien éprouva un vif Baisiasement. — Est-ce que je connais l'ami qui vous a invité? — Non. — Pourtant, papa, je connais tous les amis de mes et les tiens. — Non, pas tous, puisque tu ne connais pas — Comment s'appelle-t-il? — Brousse! — Lucien se sentit froid dans le dos. — Broussel... Broussel? dit-il, sans que son visage la moindre émotion, c'est vrai, tu as raison, papa; je ne connais pas cet ami-là, mais bien, bon appétit ce soir et amusez-vous bien ; je n'achèterai pas la 1 aujourd'hui, mais nous la mangerons tout de main ou un autre jour que je viendrai te voir. Sur ces mots le gamin quitta son père et c l'escalier branlant en sifflant un air de contredanse

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

MADAME JOBAMIB 321 il bondit snr ses jambes, en poussant une exclamation de surprise. — Monsieur Georges , dit le gamin, excusez-moi de me présenter dans ce costume fantaisiste, dont je me suis atTublé pour le rAle canaille que je ^ je n'ai pas pris le temps d'entrer dans ma me vêtir d'une façon convenable. Mais ce moment que je peux m'expliquer. — Non, non, ne m'explique rien. Parle-i — Mademoiselle Mionne est maintena danger, monsieur Georges. — Tu l'as sauvée! — illle a fait plus elle-même que je n tirer des mains de ses ennemis. — Enfin, elle est sauvée? — Oui, monsieur Georges. L'arUste avait déjà jeté sa vareuse, enc gote et mis son chapeau. — Oïi est-elle? demanda-t-il. — Je vous le dirai demain, monsieur G main, je l'espère, votre fiancée vous sera i -^ Demain, fit Georges surpris, pourqu suite? — D'abord parce que c'est inutile, atti ne pouvez pas aller la chercher ce soir l'aller réclamer il y aura probablement qu ches à faire. — Hais, Lucien, mon ami, tu ne me tra moitié. — Monsieur Georges, vous devez être sure, du moment que je vous dis que Mionne n'est plus entre les mains de s qu'elle ne court plus aucun danger. Je 1 ?0U3 tout expliquer en ce moment serait

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

MADAME JORAMIE — Hélas ! monsieur Georges, il faut bien vous c'est madame Joramie... — Obi la œalheareusel... ^- C'est une bien abominable femme , a Georges, On ne comprend pas qu'une femme mante, si gracieuse, si belle, si riche, soit ai chante. — Voyons, Lucien, comment sais-ta 7 — Hélas ! monsieur Georges, pour faire toute laines choses que vous connaissez, madame J(plusieurs complices et l'un de ces misérables père. — Ton père ! — Hélas ! oui ! monsieur Georges, répondit tri le gamin, et c'est mon malheureux pëfe et so ami M. Jacques, qui ont promis à madame Joi-ai sassinfir M. le comte de Soleure la nuit prochain Depuis deux jours, je joue un assez vilain rftli de mon père ; il le fallait... C'est horrible tout ce appris, monsieur Georges. Et mon père est u misérables!... Donc, la nuit prochaine, mon l'autre doivent tenter d'assassiner M. le comte de J'ai eu le bonheur, tantAt, de découvrir le com{ Comment les deux misérables pensent-ils me projet à exécution? Je l'ignore. Ou ils attendre comle dans la rue pour le frapper de leurs poiga ils pénétreront chez lui d'une façon quelcdnq M. le comte de Soleure sera averti. Abl monsieur il ne faut pas que mon père devienne assassin empêcher ce crime horrible. ûës que la nuil sera venue, les deux complici à Saint-Mandé et.rAderont autour de la maison comle de Soleure. Comme vous le voyez, i Georges, le temps presse; courez vite à Saint

The text on this page is estimated to be only 23.95% accurate

U&DAUB JOBAMIB a pas appris davantage, c'est qu'il avait ses se taire. — Je le crois, dit le comte. — Noire jeune ami est toujours très cirti d'une prudence extrSme, dit Alexis Mollin. — Enfin, reprit le comte, nous voilà coi rassurés. Pour donner pleine et entière sa notre jeune ami Lucien, attendons avec patie née de demain. — Maintenant, monsieur le comte, reprit vais vous faire connaître la véritable caas visite. — Mon cher Georges, je vous écoute. Alors le jeune homme apprit au comte contre sa vie, découvert par Lucien. M. de Soleure écouta froidement, mais'l [ronces et le front plissé. A un moment on put l'entendre murmui ment: — La misérable I Et quand Georges eut cessé de parler : — Ah ! vraiment, flt-il, madame Joramie t barrasser de moi en me faisant assassiner circonstance, elle agît, je crois, avec une cer reté. En payant très cher, sans doute, ses plices pour m'égorger, elle n'a pas su examiné quelles seraient les conséquences de Mais, en somme, da moment que je la gêne tuer est logique. Le comte eut un sourire amer et continua : ^ Avant de vous avoir rencontrés, mes am assure que je n'aurais rien fait pour me sous coups de poignard de madame Joramie ; la comme je l'étais, je me serais laissé tuer bén<

■ - ^ # ■ ■ • 1 îkiADAMB JORAMiE 3ât — Comment cela? — En escaladant le mur da jardin, d'abord. — Et ensuite ? — En ouvrant, à Vaïde d'une fausse clef, la porte de la cave. — C'est juste, fit le comte. — Nous barricaderons cette porte et les autres, dit Georges, et toute la nuit nous ferons bonne garde dans le jardin. Le comte resta un moment silencieux, songeur, puis répondit : — Non, nous ferons autrement. Les deux coquins ne se montreront probablement que vers minuit, l'heure la plus favorable pour le crime. Ils ne savent pas, sans doute, que j'ai près de moi Pierre Valenski et ils ne pensent avoir affaire qu'à un homme et à une femme. Si leur projet est réellement de m'assassiner chez moi, ils espèrent me surprendre couché, dans mon premier sommeil... — Parfaitement deviné, monsieur le comte, dit Alexis. — Eh bien, mes amis, s'il en est ainsi nous donnerons à ces messieurs la satisfaction de venir jusque dans ma chambre. — Mais... commença Valenski. ^ Il me plaît que cela soit, interrompit le comte, et nous prendrons nos dispositions en conséquence. Nous ne manquons pas d'armes pour nous défendre, j'ai ici une demi-douzaine de pistolets^ Les malfaiteurs ont arrêté un plan ; nous, dans la soirée, et tout en les atten" dant, nous conviendrons du nôtre* M. de Soleure ajouta d'un ton railleur: — Je tiens à recevoir avec une certaine solennité les ambassadeurs de madame Joramie, et c'e^t dans ma chambre que nous leur souhaiterons la bienvenue»

The text on this page is estimated to be only 24.97% accurate

— Assurément, monsieur le comte, dit ValeDski, quatre honnêtes hommes n'ont rien à redouter de deux malfaiteurs. Toutefois, si tous les laissez arriver jusque dans votre chambre, afin que la préméditation d'assassinat soit biep établie, il serait imprudent, je crois, que HarieRose couch&t cette nuit au rez-de-chaussée. — Vous avez raison, Valenski ; cette nuit, nous donnerons à ma g;ouTernante le cabinet contigu à votre chambre. A onze heures, le comte de Soleure et ses amis étaient prêts à recevoir les assassins. Marie-Rose était couchée dans le cabinet. Surprise, elle avait demandé une explication qu'on ne lui avait pas donnée. On lui avait dit seulement: — Quoi que vous entendiez dans la nuit, vous resterez couchée : défense absolue vous est faite de pousser un cri et de sortir de votre cabinet. j Les quatre hommes avaient passé la soirée dans une pièce dont les volets et les épais rideaux fermés empêchaient de voir la lumière du dehors. Seul, le cabinet du comte, dont les fenêtres, comme on le sait, ouvraient sur le jardin, était resté ostensiblement éclairé, les volets n'ayant pas été fermés avec intention. A l'Étage, à l'exception de celles de la chambre du comte, toutes tes pèrsiennes avaient été fermées, dès la nuit venue, comme au rez-de-chaussée les volets. Donc, à onze heures, le comte, qui était censé avoir travaillé jusqu'alors dans son cabinet, ferma les volets des deux fenêtres et, prenant la lampe, qui avait éclairé le cabinet, monta dans sa chambre, qui, alors, se trouva éclairée. |

■»%7t MADAME . JORAMIE 329 Pendant un instant, le comte se promena dans sa chambre, passant et repassant devant les croisées, puis, comme un homme qui a assez veillé et va se mettre au lit, il ouvrit ses fenêtres et les referma après avoir tiré les Persiennes avec bruit. Gela fait, il éteignit la lampe au bout d'un instant. Jacques Vernier et François Morel étaient là depuis neuf heures, cachés derrière le mur de clôture. Ils avaient vu de la lumière au rez-de-chaussée, ce qui leur indiquait la présence du comte dans son cabinet. A onze heures, ils avaient entendu le bruit de fermeture des volets ; puis, peu après, la chambre de Tétage s'étant éclairée, ils avaient vu se profiler la silhouette du comte derrière les rideaux blancs des fenêtres. Enfin, ils avaient vu le comte lui-même fermant les persiennes. Le plan que Morel avait conçu en perspective d'un vol s'exécuta tel qu'il l'avait arrêté. A minuit, les deux misérables, escaladant le mur, sautèrent dans le jardin. La porte de la cave fut facile-^{*} ment ouverte, et les deux hommes, ayant allumé une bougie filée, se trouvèrent bientôt dans le corridor du rez-de-chaussée où se trouvait l'escalier montant à l'étage. Mais il fallait d'abord surprendre la domestique, la ligotter, la bâillonner, la mettre en un mot dans l'impos^s sibilité de crier et de se mouvoir. Morel avait sous son bras un paquet de cordes. Avant d'entrer dans la cuisine, les deux hommes tendirent l'oreille. Le silence était profond. — Allons, dit Jacques Vernier, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Ils pénétrèrent dans la cuisine, qu'ils traversèrent, marchant droit vers la porte de la petite chambre de Marie-Rose.

The text on this page is estimated to be only 21.18% accurate

MADAME JOBAHIU 331 l'intérieur ; mais hod, les boargeois sont toujours d'une coD&aocfi... Il colla 80D oreille contre la porte et retint sa respiration pour écouter. Il lut sembla entendre ud ronAeineat. — 11 dort, se dit-il, et quand même nous devri foncer la porte, nous aurioDs encore la temps de per avant qu'il se soit mis en défense. Alors, d'une main bardie, il tourna le bouto porte s'ouvrit. Ils entrèrent et la cbambre se trouva éclairée lueur tremblante de la bougie filée. Le lit était devant eux, complètement fermé grands rideaux de cretonne délivrés de leurs eml Jacques Vernier lança à Morel un regard faroi tous deux, le poignard levé, prêts à frapper, mar vers le lit dont Morel, de sa main libre, écarta b ment l'un des rideaux. Presque en même temps rideau fut violemment tiré par une main iovisibk Alors, aux yeux des deux assassins, le comte . debout sur le lit, le dos appuyé au mur et tei chaque main un revolver. L'effet fut foudroyant. Les deux misérables bondirent en arrière avei vante. Morel laissa tomber son poignard. Ils i geaient plus à tuer, mais à prendre la fuite. Mai «euil de la porte, leur barrant le passage, l Aamel se montra soudain, tenant une lampe de i gauche, la droite armée d'un revolver. En m6m< une autre porte s'ouvrait et Alexis MoUin fais apparition, ayant, comme Georges, une lampe pistolet. - Les deux amis se tenaient immobiles prêts à f sur les deux scélérats. Jacques Vernier, se voyant pris, poussa un i

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

MADAME JORAMIE impérieuse, regardez, regardez l'homme que liez assassiner. Le misérable leva les yeux sur le comte don était vivement éclairé par les deux lampes. — Eh bien, Jacques Yernier, reprit l'inti reconnaissez-vous aussi? Misérable, tombe genoux devant le comte de Soleure, vot maitre ! L'ancien garde-chasse n'avait plus Agure h ne s'agenouilla point ; mais, laissant écba plainte sourde, il se courba lentement, et on murmurer : — Pardonl gr&cel... — Jacques Yernier, redressez- vous, ordonni et écoutez ; Vous êtes un grand coupable; i veux pas me souvenir que vous avez tué ma m tout à l'heure, vous vouûtiez m'assassiner?... 1 est plus criminelle que vous, la femme qui a i bras pour me frapper 1 Que vous ai-je fait, moi ? Qu'avez-vous à cher? A. une époque, complice d'une miser m'avez pris mon honneur, vous avez brisé alors, Jacques Vernier, je pouvais vous tuer, c droit. Qu'ai-je fait? Je vous ai laissé aller. Ab ! vous ne savez pas encore tout le ma avez causé; mais afin qu'il soit réparé en pai tant qu'il me sera possible. Dieu veille sur mi ne suis pas tombé cette nuit sous vos conps l'heure de ma mort n'est pas arrivée, c'est q vivre encore ! Jacques Vernier, tout à l'heure deux mots de votre bouche, je les ai entendus. Vous «Pardon . ' grâce I.» Eh bien, je ne vous livrer

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

MADAME JORAMIB qu'Us pouvaieol s'en aller; ils se préc
calier, sans avoir seulement songé, di leur efTareoieal, à remercier le mag
Soleure. Un instant après, ils étaient hors d porte de la grille se refermait.

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

MADAME JORAHIE Il était grand jour quand il se réveilla
faisait Francine dans l'appartement. Il se mit debout, se frotta les yeux et
redoubla. Les aiguilles marquaient sept heures — Francine ! Francine l'appela-t-
il. La domestique parut. — A quelle heure M. Mollin est-il revenu Lucien. —
Mais monsieur n'est pas rentré du tout — Oh ! mon Dieu ! gémit le jeune garçon
s'est-il donc passé là-bas ? Est-ce que les blés auraient réussi... Il mit son
chapeau sur sa tête et reprit : — Francine, je vais faire une course avec H.
Mollin revient avec H. Georges Ramel probable, vous leur direz de
m'attendre car il est sept heures, je serai de retour au plus tard heures et demie. Sur
ces mots il sortit en courant. A la suite de place, il prit un coupé en donnant
l'adresse du comte de Soleure. A huit heures dix minutes, Lucien sortit de la
maison du comte. Ce fut Yalenski qui vint lui ouvrir. — Monsieur, dit
Lucien au vieux Russe, Morel. Où est M. Georges Ramel ? Où est Mollin ?
— Mon jeune ami, répondit l'intendant, sont encore ici, mais prêts à partir
aussitôt que l'on a commandée sera arrivée. — Et M. le comte ? — M. le
comte est avec M. Ramel et M. Lucien poussa un cri de joie. — Alors,
monsieur, dit-il, il n'y a rien de

MADAME JORAMIE 339 appris ainsi ; comment il avait vu Mionne dans le caveau et le conseil qu'il lui avait donné de simuler la folie, n'ayant trouvé que ce seul moyen pour Tarracher des mains de madame Joramie et de ses geôliers. Le comte de Soleure embrassa une seconde fois Lucien, puis dit : — Georges, Alexis, nous allons partir tous trois ; mais je n'ai plus à vous accompagner ; je vais me rendre directement et seul chez un de mes amis dont l'aide nous est utile, je crois, en la circonstance présente. Il est neuf heures et demie ; je vous donne rendez-vous à midi précis devant l'hospice Sainte*Anne. Toi, Lucien, tu vas rester ici avec Yalenski, qui peut avoir besoin de toi. Pour le reste, mes amis, continua le comité, s'adressant à l'artiste et au poète, rien n'est changé ; comme il a été dit, je vous attendrai demain à onze heures à Yilleneuve-Saint-Georges, à la villa des Frênes. Maintenant, partons. La voiture vient d'arriver, elle est pour vous ; moi, je prendrai le coupé de Lucien. Avant de monter en voiture, le comte dit à Yalenski : — Vous connaissez mes intentions, je n'ai rien à ajouter aux recommandations que je vous ai faites. Agissez donc avec la plus grande diligence. * A midi moins le quart, Georges Ramel et Alexis Mollin se promenaient silencieusement sur la place, peu vaste, d'ailleurs, qui fait face à la grande porte de l'asile Sainte-Anne. Ils attendaient le comte de Soleure, qui n'allait pas tarder à paraître. En effet, à midi moins cinq minutes, un coupé de maître, auquel était attelé un cheval de race, s'arrêta deyaQt Vbospicç muaicipal.

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

MADAME JOHAMIB et sans préambule le sujet de notre visite. Hier, l'après-midi, nue nouvelle pensionnaire vous amenée. — Une toute jeune fille, fort jolie. — C'flst bien cela. Sous quel nom l'avez-vous r — Voici mon livre ; je l'ai inscrite sous les n(prénom de Joséphine Laurent, lesquels figurent ai cès-verbal du commissaire de police. — Moucher directeur, je vous apprends d'aboi Tolre pensionnaire ne s'appelle point ainsi. — Ahl — Avant qu'on vous l'amenât, son aliénation m n'avait-elle pas été constatée par un médecin allé — Si, vraiment, et par un médecin qui a acquii ces dernières années une grande réputation, le à' Barbarin, — Très bien. La jeune aliénée a-t-elle été déjà e née par un des spécialistes de la maison ? — Deux fois, hier soir et ce matin encore. — Le médecin de Saint-Anne a-t-il reconnu l'a Uonî — Sans aucun doute. — Êtiez-Tous présent à la consultation ? — Oui, monsieur. — La folle a-telle été interrogée ? — Longuement. — Qu'a-t-elle répondu ? — Uu seul mot, monsieur, et à toutes les qae qui lui ont été adressées, et toujours le même mot « J'attends l » Le magistrat et le comte échangèrent un rega pide. Georges tenait sa tête baissée et avait peine à i ses larmes.

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

HADAUE JORAMIB — Que m'apprenez-vous là, monsieur? s'écria le recteur stupéfié. — La vérité, répondit gravement le magistrat, messieurs et moi nous venons prendre votre permission. Et, tendant un papier au directeur, il ajouta : — Voici l'ordre de mise en liberté. Le directeur s'inclina et, sans même avoir lu : — Je vais donner des ordres, dit-il, et la jeune Stre immédiatement amenée ici. Il s'était levé et se disposait à sortir. — Où est-elle en ce moment, monsieur ? demanda le comte. — Probablement dans le préau, car c'est l'heure de promenade et de la récréation. — Ne nous est-il pas permis, monsieur, d'être dans le préau des femmes ? — Le règlement ne s'y oppose pas d'une façon lue, et cela vous est agréable... — C'est une satisfaction que je vous prie de nous donner, monsieur le directeur. Oh ! je n'ai point la curiosité d'examiner les malheureuses qui vous sont confiées que je désire voir, c'est l'attitude de la jeune nous intéresse, au milieu de toutes ces femmes malheureuses frappées. Et puis, s'il faut vous le dire monsieur, nous avons hâte de calmer toutes les inquiétudes de la pauvre enfant. — Venez, messieurs, dit le directeur, je vais vous le montrer. On sortit du cabinet. On traversa un jardin, un puis, après avoir passé sous une voûte et traversé la seconde cour, on arriva au préau des femmes. Tout à coup des cris déchirants se firent entendre — Qu'est-ce que cela ? demanda le comte.

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

MADAME JORAMIG leur échapper, les 'folles devinrent furieuses< rent toutes ensemble sur la pauvre jeune fille En un instant elles l'accablèrent de coups de sa robe fut arrachée et sa chemise déchirée ceinture. Ayant tout le haut du corps nu, Mionne pleurait, appelait, criait. Quand les gardiens accourus repoussèrent Mionne venait de tomber sans connaissance C'est dans cet état que le comte la trouva sur le lieu de l'événement scène, suivi de son directeur, le magistrat, Georges et Alexis. Il poussa un grand cri de douleur, se pencha sur Mionne, la prit dans ses bras et l'emporta précipitamment. Faisant entendre de sourds gémissements vers le préau, les deux cours intérieures (dans le cabinet du directeur, où il déposa son fardeau sur un canapé. Presque en même temps, Georges et son directeur entrèrent dans le cabinet. L'artiste était pâle comme un mort et tous ses membres. Le directeur, très ému l'air consterné. — Monsieur, dit-il au comte, rassurez-vous qu'un évanouissement causé par la frayeur de l'enfant a été battu ; mais, Dieu merci, elle n'a aucune blessure, pas même une égratignure. Le comte s'efforçait de ramener sur la poitrine de Mionne les morceaux de sa robe et du corsage de la robe déchirée poussa une exclamation de surprise. Au même instant, le médecin en chef, qui était dans la maison et qu'on avait prévenu, entra dans le cabinet.

The text on this page is estimated to be only 19.88% accurate

MADAME JOR&MIE — Les deux m[^]Bvi malemi sont identiques, teur, interrogeant du regard M. de Soleure. — Ce qui douoe raison au savant docteur monsieur, répondit le comte, cette enfant est A ce moment, Mionne, qui venait de rouvri se mit sur son séant. Elle laissa échapper un et regarda autour d'elle aTecétonnement. St reconnut Georges, le comte Bt 1b directeur, poussa un cride joie, son visage s'épanouit s'irradièrent. Eu mCme temps, par un mouvi tinctif de pudeur, elle cachait de son mieux s trine nue. Le comte la prit dans ses bras, la serra cœur avec transport, puis il s'écria, ivre de je heuF : — Mionne, Mionne, ma fille bien-aimée, moi, embrasse ton père I — Mon père I exclama-t-elle éperdue. — Oui, Mionne, je suis ton père! Tuesl'enl adorée du comte de Soleure ! — Mon père! vous... vous êtes mon père? elle. Défaillante, sa tftte se renversa. On put cr allait encore s'évanouir. Hais ce ne fut qu'i de faiblesse causé par le saisissement de surp joie. AussitAt ses larmes jaillirent et, en san; jeta ses bras au cou de son père. Pehdant un long instant, ils se tinrent enli n'entendait plus que des soupirs et le bruit délirants cent fois donnés et cent fois rendus, Georges, les joues baignées de larmes, nouille à côté du comte, devant Mionne. La jeune fille lui tendit sa main. Il la saisit ses lèvres et la couvrit de baisers.

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

MADAME JORAUIE HOUBILLOH FROPRIËTAIHE Le
lendemaïD matiD, à huit heures, M. fierti roseraie, an grand étounement des
garçons de I qni Dévoaient jamais M. le juge avant dis he pins t6t, arrivait
au parquet. Il est vrai qu'il i qu'ua instant dans son cabinet, le temps d'y |
quelques papiers. Il se rendit aussitAt à la Conciergerie. — Voici, dit-il au
directeur de la prison, l'o: mettre immédiatement en liberté le nommé Ai
Mourillon, qui occupe la cellule n"* 6. Mais si que •— serait-ce le ministre
lui-mfime, — venait vous > der si Aœbroise Mourillon est toujours à la
Conci vous répondriez : Oui. Personne, vous entende sonne ne doit savoir
que Mourillon est sorti de sa en vertu d'une ordonnance de non-lieu. Le
directeur s'iucliua, appela un geôlier et lui c d'aller chercher le n" 6. Dix
minutes après, Mourillon parut. A la vue du juge d'instruction, il baissa
buml la tête.

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

MADAME JORAWÉ — Stiiis-je trop hardi, monsieur, en vou dira où je demeure maiotenant? — Nullement. Votre noQveau domicile à Tilleneuve-Saint-Georges. — Ahl — Et c'est là que je vaia vous condu parle pas de la maisoa, ni du jardiu, qui beau et parfaitement enlretenu, tous Terr — Je comprends, monsieur le juge d'io M. Florentin Broussel qui a voulu... — Vous avez deviné, Mourillon. — M. Florentin Broussel est mon malti qu'il ordonne, je n'ai plus qu'à obéir. M. a expliqué sans doule pourquoi j'avais loi ment de la rue Saint-Roch oil j'avais ces di — Je sais tout. — Moi, monsieur, je ne pouvais rien n'avais pas le droit de révéler les secrets f C'est égal, ces boucles d'oreilles trouvé Tenez, monsieur, je suis toujours à me d quoi ce coquin qu'on appelle Pignolet m' e&roDtément déclaré devant vous .que j' plice dans le vol des bijoux. — Cela vous sera expliqué, Mourillon, < drez en même temps beaucoup d'autres d'ailleurs chargé de vous faire le récit c événements de ces derniers jours; cela : durant le trajet de Paris à Villeneuve- Saii — Monsieur, me permettez-vous une q — Sans doute. — Gomment va ma petite Mionne? — Mais fort bien. Elle vous attend av — Elle a dû avoir beaucoup de chagrin — Oui, certes.

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

MADAME JORA,UIE — Oui, d'nne très graade famille. Son pi comte. — Un comte I — Le comte Gaston de Soleure, dont la mër princesse russe. — Mionne a-t-elle vu déjà M. le comte, son — Le comte de Soleure est près de sa âl deux TOUS attendent. Mais tous connaissez mon cher Mourillou, — Je le connais 7 — Parfaitement : c'est lui qui se faisait ap rentia Broussel. Monrilloo eut une exclamation de surprise. Mais la Toiture venait de s'arrêter; ou était Dix minutes après, M. Bertrand de t'Oserai rillon prenaient place dans le coupé d'un première classe et, ainsi qu'il le lui avait çtotû gistrat faisait au père adoplif de Mionne le réci nements qui s'étaient rapidement succédé depi jours. Enfin les deux hommes arrivèrent à la villa d dont la grille était ouverte. Le comte attendai cour. Souriant, la main tendue, il s'avança i rillon. — Oh ! monsieur le comte, monsieur le coi bonhomme vivement ému. — Mon ami, dit M. de Soleure au vieillard, bienvenu dans votre demeure; car cette mais jardin sont à vous ; dans quelques jours le not famille de Soleure tous remettra vos titres de] Seulement je vous demande de vouloir bien n l'hospitalité pendant quelque temps et devou recevoir chez vous quelques-uns de mes amis, aussi les vAtres,

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

MADAME JORAUIE 356 Mais, hélas ! Laurence aimait Alexis et, tout en se disant et se répétant sans cesse qu'elle ne pouvait être sa femme, elle sentait qu'elle faisait un sa cruel et au-dessus de ses forces. La malheureuse fille souffrait horriblement. Elle ne pouvait se plaindre elle n'avait que ses larmes. Qu'aurait-elle jugé de sa surprise, de son émotion, de ses joies quand, à onze heures et demie, elle vit à la villa Georges Ramel accompagné d'Alexis Mollii — Moo Dieu, se dit-elle, j'aurais dû ne pas Mais pouvais-je refuser ? Alexis, très calme, la salua respectueusement et tendit la main et lui demanda simplement comment allait. Laurence, voyant la tranquillité d'Alexis, s'efforça de se rassurer et parvint à se remettre de son trouble. A midi, la cloche sonna le déjeuner. — Messieurs, dit le comte en se levant, la ma dame. Et il offrit son bras à madame Violet. Laurence s'empressa de saisir celui de M. Bertrès l'Oseraie, ce qui amena un sourire sur les lèvres. A cet instant Georges prit la main de sa chère Mionne, qui radieuse. Mourilion, Alexis et Lucien fermèrent la marche. Valenski était à Paris où il avait beaucoup à faire le notaire de son maître. A table, Laurence se trouva placée en face de son père ayant à sa gauche le magistrat et à sa droite le comte de Soleure. Après le déjeuner, on revint au salon. On eut instant de choses et d'autres, puis sur un signe du comte madame Violet se leva et emmena Mionne, On avait

The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate

MADAME JORAMIË 357 elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'AleXJs, qui lui . mit UD baiser sur le front. Le comte regarda en souriant M. Bertrand de l'Oseraie, ayant l'air de lui dire : — Ce sont mes eaFaots ; Toilà ma famille I Le magistrat comprit; il saisit la main du bieul et la serra avec émotion. — Monsieur Alexis, dit enfin Laurence à mi-vob assez haut pour que les autres entendissent, vous de me faire éprouver une grande joie; mais je ré et je TOUS prie de réfléchir aussi : voyez ce que voi et ce que je suis. Je n'ai à le cacher devant pers maintenant, monsieur Aleiis, je tous aime de tout âme; mais hélas! tous aimer n'est pas assez poi TOUS puissiez m'élever jusqu'à vous. — Laurence, répondit TÎTement l'auteur dramatii dois tout à notre hienfaitenr et je ne Tois pas quel pule TOUS pourriez avoir de partager une fortune (\ son œuvre. Sur ce point, je n'ai rien à ajouter k < je TOUS ai dit deTant madame Violet. Du reste, sommes derant notre bienfaiteur, demandez-lui ci pense. Elle se tourna Ters le comte; mais sans lui laii temps de parler, elle s'écria : . — Il y a entre M. Alexis MoUin et moi l'indign ma mère I — Mon enfant, répliqua le comte graTement, il plus rien de commun entre tous et TOtre mère et si dignité ne tous touche en rien. M. Alexis MoUin n voir que vos belles et précieuses qualités, et il a r; Si j'ai le droit, en celte circoustauce, d'émettre opinion, la voici : J'approuve la demande que vif vous faire Alexis.

The text on this page is estimated to be only 17.73% accurate

MADAME JORAMIE tE DEtJXliKB HARI Le lendemain de la teDlatire d'assassioat, ma ramie n'avait pas manqué de se rendre à la m crime, près de Jacques Vernier, impatiente qu' d'apprendre que son ancien amant l'ayail dël de son premier mari et en mfime temps de t terreurs. Jacques Vernier s'était préparé à la recevoii son petit conte à débiter. M. de Soleure lui avait dit : « A partir de ce moment, je quitte le nom de l Broussel sous lequel je me cachais ; je vais m'él< Paris et, pendant quelque temps, je ne doni signe de vie ; s'il vous plaît de dire à la persoi armé votre main qae vous avez tué M. Florentin vous le pouvez. » Jacques Vernier n'avait pas oublié ces part avait au contraire pensé beaucoup et il s'était di — Pourquoi pas? Or, il se garda bien de raconter à madame comment lui et François avaient été reQus & Sai

V T-»" MADAME JORAMIË ' 361 le frappait au cœur. Il tomba mort sans avoir eu le temps de pousser un cri. » Alors, François, qui est fort comme un taureau, le chargea sur ses épaules ; rapidement nous descendîmes sur la berge et nous jetâmes le cadavre dans la Seine, après l'avoir, bien entendu, dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui... » Madame Joramie, (qui avait écouté ce récit fantaisiste froidement, mais très pâle et la sueur au front, poussa un soupir de soulagement quand Jacques cessa de parler. — Quels objets avait-il sur lui? demanda-t-elle. — Oh! rien de bien intéressant : quelques pièces d'or, trois billets de banque, sa montre et sa chaîne, que nous avons tout de suite jetées dans la rivière, puis deux ou trois lettres et divers autres papiers que j'ai brûlés ce matin sans avoir eu la pensée de les lire. Madame Joramie laissa voir sa satisfaction sur son visage. Avant de quitter Jacques Vernier, la bigame lui mit un papier dans la main. C'était un bon de cent mille francs sur la Banque de France, — Je tiens ma promesse, lui dit-elle ; dans trois semaines, un mois au plus tard, vous recevrez les deux autres cent mille francs. Alors vous et votre ami François vous serez riches et vous pourrez aller vivre tranquillement dans un coin quelconque de la France, car il faudra absolument vous éloigner de Paris pour toujours; vous ferez même bien de passer en pays étranger. Jacques Vernier eut un sourire singulier et un sombre éclair sillonna son regard. — Oii verra, répondit-il. Dans l'après-midi, les cent mille francs furent touchés III. 21

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

k la Banque et partagée Quinze jours s'écoulèrent voir plus De Joram que MioE car Jacq !ux fois à I la jeune mie était reconnue incurable, lements qu'elle avait fait prendre adroite- ' I risquer de se compromettre près de le l'OïBraie lui-même, lui avaient appris on de l'affaire du vol des bijoux chez la Lerrey se poursuivait activement. I nie avec énergie, avait répondu le juge mais les preuves de sa culpabilité soal . accablantes., madame Joratnie, Mourillon était un ; il passerait en cour d'assises et serait qu'elle l'avait voulu, elle se trouvait déancien saltimbanque et de Mionne, sa riqui s'étaient mis en travers de ses projets; rible ennemi, l'homme dont elle avait tout tomte de Solenre n'existait plus! t. naot, ne pouvait plus toucher ft sa bril, la faire descendre des hauteurs où elle «ntes ses inquiétudes, elle allait pouvoir se Georges Hamel, et, déjà, dressant de nouS elle songeait aux moyens qu'elle devait ramener le jeune artiste à ses pieds. Georges pensait encore & Hionne; mais il s à l'oublier complètement.

MADAME JORAMIB 363 Une folle ! On a beau Favorir aimée, on ne lui garde pas son amour ! Et d'ailleurs n'était-elle pas là, elle, pour adoucir les regrets du jeune homme, endormir sa douleur, l'aider à oublier? Alexis et Georges avaient repris leurs habitudes. Ils travaillaient. Mais tous les deux jours, le soir, ils quittaient l'un son cabinet, l'autre son atelier pour se rendre à Yilleneuve-Saint-Georges, à la villa des Frênes, où les attendaient les doux sourires de Mionne et de Laurence et les chaudes poignées de main du comte de Soleure et de Mourillon. Quelles bonnes soirées on passait ensemble! Quels délicieux tête-à-tête, la main dans la main, les yeux dans les yeux! Que de tendresse et d'amour dans le regard!... Gomme on était heureux de s'aimer ! Et comme les heures passaient vite ! Lucien accompagnait souvent son maître et Alexis. Les deux jeunes filles l'aimaient et le traitaient comme un frère. Mourillon l'avait pris en grande affection et M. de Soleure ne cachait point l'intérêt tout particulier qu'il portait au gamin. Quant à Etienne Renaudin, après avoir passé huit jours près de sa mère et de ses frères et être venu faire ses adieux à la villa, il était retourné en Russie; mais pour revenir bientôt afin d'assister aux deux mariages, qui devaient être célébrés à Villeneuve-Saint-Georges. Ainsi le voulait le comte de Soleure. • Un soir, comme il sortait d'une séance de la Chambre, un homme s'approcha de M. Joramie, le salua, lui remit une lettre, puis, après un nouveau salut, s'éloigna rapidement, sans avoir prononcé un mot.

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

~In singulier messenger, murmura le dépulé. VoyoDii i dît cette lettre. Ècacbeta le pti, et, non sans surprise, il lut : I. Bertrand de l'Oseraie, juge d'instructioa au part de la Seine, prie M. Joramie de serendreàsoDcat, au parquet, demain à deux heures, pour affaire le coDceroe. » lue affaire qui me concerne, grommela M. Jora'esl drôtel issa riDvitation dans sa poche, et, après avoir réUD instant, il murmura : fe ne comprends pas... Mais je verrai demain rtrand de l'Oâeraie et alors j'aurai le mot de cette e. lendemain, à deux heures précises, M. Joramie itroduit par un huissier dans le cabinet da juge 'uctioo. Jertrand de l'Oseraie était seul. Après avoir expéipidement les affaires courantes, il avait congén gref Rer. oramieetle magistrat se connaissaient pour s'être it rencontrés dans le monde. Ils se serrèrent la Puis, sur l'invitation du juge, qui avait pris son plus grave, M. Joramie s'assit. !avez-vous, cher monsieur, dit le dépulé, que ce que vous m'avez fait remettre hier soir, presque rieusement, m'a fort intrigué? Et me voilà devant ;e d'instruction; vais-je donc subir un inlerrogon, car vous n'avez rien k m'apprendre; c'est moi itraire, monsieur Joramie, qui vais vous révéler oses non moins étranges que terribles, 'ous m'effrayez, monsieur, répliqua le député, en

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

MAD.iME JORAMIE 365 — Voas pouvez l'être. — ■ Ah! ça, c'est donc bien grave, ce que vous avez à roe dire. — Tellemenl grave que s'il n'y avait en moi que le juge d'instruction, te magistrat représentant de laj<""i<o'> mandataire de la loi de mon pays, une person vous touche de prËs serait actuellement en pris vous-même seriez ici pour témoigner contre elle. M. Joramie tressaillit et devint blême. M. Bertrand de l'Oseraie continua : — En oubliant que je suis magistral et que mon est de poursuivre le crime et d'atteindre le criraini tout où il se trouve, j'ai obéi à des considération: ordre supérieur dont vous apprécierez certainen; valeur. Je manque à mon devoir, monsieur, puis< ne fais pas ce que je devrais faire, mais j'ai inti ma conscience et elle m'a répondu que j'agissais Mais une chose m'était absolument défendue : i le silence complet sur tes faits monstrueux qui so rivés à ma connaissance; car si pour éviter un im scandale je m'arrête en face de plusieurs crimes d n'ose demander le châtiment à la justice, il faut i daiit que la personne coupable soit punie. Elle sel d'ailleurs dans une situation fausse qui ne peut plus longtemps et elle occupe une place qu'elle n plus conserver. Je veux bien oublier que je suis magistrat, mais considérerais comme le complice du criminel si j sais se perpétuer le crime, — Vos paroles me font frissonner, monsieur de raie; vous me mettez à la torture; de grâce, ditt vite de quoi il s'agit. "- Écoutez, monsieur Joramie, et jugez. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un '

The text on this page is estimated to be only 19.09% accurate

::-~^^^f^!^^ LA PETITS IOONNG a été commis il y a trois semaines chez ma' mienne de Merrey. e sais. dividi, un repris de justice fut arrêté au Montl moment où il cherchait % engager on des ig. Devant le commissaire de police et devant s'être avoué qu'il était le voleur et dénonça n complice un vieillard appelé Hourillon. t arrêté à son tour et je lui fis subir un lon^ lire. Il nia énergiquement, disant qu'il avait it des ennemis qui voulaient le perdre, nt, malgré les dénégations de Mouriillon, malr bonnêLe, son grand accent de sincérité, 'aincu de sa culpabilité lorsque, le lendemain, me disposais à quitter mon cabinet, le travail éa terminé, je reçus la visite d'un de mes amis, le comte Gaston de Soleure, que je TU depuis vingt ans et que je croyais mort, croient encore tous ses autres amis d'ailleurs d'un épouvantable malheur qui l'avait :omte de Soleure avait quitté la France où il inu qu'au bout de dix ans pour s'expatrier de après avoir passé quelques jours seulement n&teau de Noisy-les Monts, eu Bourgogne, nt, las de traîner sa malheureuse existence étrangère, le comte de Soleure s'est enQa dérer définitivement en France, et depuis un an aint-Mandé, très retiré, et se cachait sous le irentin Broussel. ieur, le comte de Soleure venait me trouver ' la main h un vieil ami et me parler en même ' tourillon, son fidèle et dévoué serviteur de

M4DAMB JOHAMIE 307 Bref, le comte de Soleure me prouva, clair oomme le jour, la parfaite innocence de Âfourillon, qui était tout simplement victime d'une moQstrueqse iufaipie. — Ob! fit M. Joramie. — Mourillon, continua le magistrat, a une fille adoptiya d'une beauté merveilleuse,.. Mais vous avez vu certainenient, au dernier Salon, son portrait peint par Georges Ramel et portant ce titre : Candeur. — Je l'ai vu et admiré, monsieur de TOseraie; ma<dame Joramie a même voulu acbeter ce tableau. — * Qui était déji| vendu quand elle s'est présentée chez le marchand de tableaux. -r- C'est vrai, ■^ Eh bien, monsieur Joramie, quelques beures après Tarrestalion de Mourillon, la jeune fille, qui se nomme Herminie et qu'on a surnommée Mionne, disparaissait. Les ennemis ou plutôt l'ennemi do son père et le sien Tavait fait audacieusement enlever. J'appris cela par le comte de Soleure, et, tout naturellement, je me mis à sa disposition pour rechercher les coupables et retrouver la jeune fille; mais, pour des raisons qu'il ne crut pas devoir me faire, connaître alors, il refusa mon concours. Gomme moi aujourd'hui, monsieur Joramie, le comte de Soleure voulait et veut encore, à tout prix, éviter le scandale. Maintenant, pourquoi Mourillon a-t*il été dénoncé comn^e voleur? Pourquoi Mionne a-t-elle été enlevée? Une odieuse et lâche vengeance I Et qui est l'auteur de ce double crime? Votre femme, monsieur Joramie. Le financier se dressa d'un bond, blanc comme nn suaire. — Ma femme ! exclama-t-il d'une voix frémissante, vous osez accuser ma femme!

The text on this page is estimated to be only 22.70% accurate

LA PETITE MIONNE — Oui, de ces deux crimes, répondit froidement H. Bertrand de l'Oseraie, et, malheureusement, il y en a il'iiiiFAs plus épouvantables. imie s'affaissa sur son siège, en poussant un □issement.) allez comprendre, reprit le magistrat : maamie s'est éprise Tollement de Georges Ramel, la force et le bonheur de résister h tons les mploés pourle séduire. Mais si Georges Ramel z fort pour rester honnête, en résistant aune m moins dangereuse par sa beauté que par son ist qu'il aime Hionne. I de sa rivale, madame Joramie n'a pas hésité à la violence, le crime pour détacher Georges l celle qu'il aime. Elle fait arrêter Mourillon l soit condamné comme volenrl Elle fait enleiine fille par ses complices, espérant qu'elle Ira la malheureuse enfant, qu'elle hait, & rejamaais au monde, en s'enfermant dans un s choses ne se sont point passées ainsi que le ladame Joramie; Dieu veillait sur les innoe Joramie n'obtint point de Mionne ce qu'elle Enfermée, séquestrée dans une cave, confiée à le deuK misérables, la pauvre jeune flle était de mort. Mais elle simule la folie ; elle est mise]ce d'un médecin aliéniste, qu'elle réussit à 6t qui reconnaît chez elle l'aliénation mentale. elle n'est plus à redouter. On fabrique une Iconque pour le commissaire de police; on lui faux nom et on la conduit il l'bospice Sainteéchappait ainsi à ses cruels ennemis.

MADAME JORAMIE 369 C'est à Sainte-Anne que je suis allé chercher moi-même cette victime de madame Joramie. M. Joramie, qui depuis un instant, tenait sa tête baissée, fit entendre un nouveau gémissment. — Hélas ! dit M. Bertrand de TOseraie, ce que je viens de vous apprendre n'est rien encore ; il m'est pénible, croyez-le, de vous faire connaître la vérité tout entière ; mais je n'ai pas le droit de me taire, j'ai accompli un devoir. — Et mon devoir, à moi, monsieur de TOseraie, est de vous écouter... Ne me cachez rien, je veux tout savoir. — Vous saurez tout. — Parlez, parlez ! — Les bijoux dérobés chez madame la comtesse de Merrey l'ont été par madame Joramie. — Oh ! voleuse ! — Comme vous le voyez, rien ne l'a retenue dans son idée de vengeance. L'homme arrêté au Mont-de-Piété a été payé pour se reconnaître coupable du vol des bijoux et dénoncer Mourillon comme son complice. — C'est ignoble ! — Écoutez, monsieur Joramie : le lendemain de la disparition de Mionne, alors que tous ses amis étaient dans une inquiétude mortelle, le comte de Soleure, sous le nom de Florentin Broussel, se rendit à l'hôtel Joramie pour réclamer la jeune fille à votre femme. Le comte de Soleure sortait d'ici, et après avoir eu la veille une longue conversation avec Georges Ramel et Alexis Mollin, il savait déjà que l'accusation du vol portée contre Mourillon et l'enlèvement de Mionne étaient l'œuvre de madame Joramie. Madame Joramie était sortie lorsque le comte se présenta à l'hôtel ; mais ayant déclaré aux domestiques 21.

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

au'il avaii absolument besoin de parler h leur maîtresse ne se retirerait point sans l'avoir vue, oa le (it lans une pièce oii il attendit assez longtemps, à coup, le timbre d'une voix de femme frappa ille: et jugez de sa surprise, ou pour mieux dire, upeur, cette voix, il la counaissait, l'ayant ensouvent, autrefois. " il pensa qu'il se trompait. ;ue aussitôt, d'ailleurs, une jeune femme de e vint le trouver et le conduisit dans un délicieux , faiblement éclairé, où il fut prié d'attendre un passer le temps, le comte se mit à examiner les [u'il avait sous les yeux et principalement les ta, monsieur, dans un portrait de femme, admtrat peint et d'une ressemblance frappante, le comte it la figure de la personne dont il avait déjà rela voix. t madame Joramie. nsi, M. le comte de Soleure connaissait ma , li, et beaucoup mieux que vous. Je n'ai pas à i rler de sa stupéfaction et des sentimenls divers [itèrent en lui. Cependant, il eut vite pris son l quand madame Joramie parut, simulant unej très prononcée, il n'eut point l'sir de la recoD' elle, a-t-elle reconnu le comte? [parfaitement... Néanmoins, elle fit bonne con, La myopie du comte la rassurait. I Soleure, en homme prudent, n'accusa poinl ! Joramie, en lui disant ce qu'il savait, et, aprts versatjon asseï; longue, il se re^ra très peu

MAP4ME JORÀMIK 37 i t'isfait du résultat dQ sa démarche au sujet de Mionne. Madame Joramie ne voulait pas làober sa proie, Gomme je vous l'ai dit, elle avait reconnu le comte de Soleure dans Florentin Broussel. Or, le comte qu'elle croyait mort et qu'elle venait de voir plein de vie, était pour elle un danger permanent, une autre épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Que faire?. — Pardon, monsieur de TOseraie, mais pourquoi cette crainte de ma femme, en se retrouvant en face du comte qu'elle croyait mort? — Je vous le dirai tout à l'heure. Éperdue, folle do terreur, sans doute, elle se demanda ce qu'elle devait faire. — Et que fit-elle? — Ce qu'elle fit, monsieur? Elle donna l'ordre à deux de ses complices d'assassiner M. Florentin Broussel, se gardant bien de leur dire que l'homme dont elle voulait la mort était le comte de Soleure. M. Joramie poussa une exclamation rauque et resta iaimobile, les yeux démesurément ouverts, le visage convulsé, la bouche béante. — Heureusement, poursuivit le juge d'instruction, le comte, prévenu à temps, put échapper aux poignards des assassins. Mais ceux-ci ne dirent point à madame Joramie qu'ils avaient échoué dans leur tentative ; ils lui donnèrent l'assurance, au contraire, que le faux Florentin Broussel était tombé sous leurs coups; de sorte que madame Joramie se croit délivrée à jamais du comte de Soleure. — Mais c'est donc à un monstre que j'ai donné mon nom 1 s'écria M. Joramie, — Oui, monsieur, à un monstre 1 Madame Joramie Ignore que Mionne est SQrti^ de rho3piee gaipite-Anne

9- ~T "~ 372 LA PETITE. MIONNE et que Mourilloo a été remis en liberté ; elle croit, enfin, à la réussite complète de ses abominables projets. Maintenant, monsieur Joramie, il me reste à vous porter un ; dernier coup et, malheureusement, ce n'est pas le moins terrible. La femme que vous avez épousée, monsieur Joramie, avait changé de nom avec une de ses amies ; vous n'avez pas épousé Césarine Leverdier, mais Raymonde Duchémin. — Que me dites- vous là, monsieur? — Ce qui est. — Mais j'ai connu Raymonde Duchemin, je Tal vue mourir. — Vous avez été trompé comme d'autres ; la jeune femme, décédée à la villa Pellarino, près de Naples, était Césarine Leverdier. — Mon Dieu I qu'est-ce que cela signifie ? — Raymonde Duchemin avait eu des raisons pour prendre le nom de son amie, et, celle-ci morte, elle n'a pas hésité à s'emparer de son état civil. — Mais pourquoi, pourquoi? — Parce que Raymonde Duchemin voulait être madame Joramie. — Je ne comprends pas I — Raymonde Duchemin était mariée, séparée de son mari depuis onze ans et ne pouvait prouver qu'elle fût veuve. En effet, elle ne Tétait pas. — Bigame, bigame ! exclama M. Joramie éperdu. — Oui, monsieur, Raymonde Duchemin est bigame. — Monsieur de l'Oseraie, prenez garde, vous pouvez vous tromper! — Je suis sûr... Connaissez-vous l'écriture de votre femme ? — Sans doute*

MADAME JORAMIE 373 — Tenez, voici un paquet de lettres qu'elle écrivait, il y a près de dix-huit ans, à son amant, qui était alors garde-chasse au château de Noisy-les-Monts. — Noisy-les-Monts I balbutia M. Joramie. — C'est au château de Noisy-les-Monts que Raymonde Duchemin habitait avec son premier mari, le comte Gaston de Soleure 1 M. Joramie était dans un état impossible à décrire; les yeux lui sortaient de la tête et son regard était chargé de fauves éclairs. — Ah I la misérable I Ah I l'infâme I s'écria-t-il. Il prit les lettres d'une main tremblantes, en parcourut quelques-unes rapidement, puis les jeta avec dégoût sur le bureau du juge d'instruction. Le malheureux était écrasé. — Pour que vous sachiez tout, monsieur Joramie, reprit le magistrat, je vais vous raconter l'histoire du mariage du comte de Soleure. Et, aussi brièvement que possible, il fit son récit, que M. Joramie écouia en frémissant. — Or, continua M. Bertrand de TOseraie, la petite fille abandonnée comme je viens de vous l'apprendre, a été retrouvée et reconnue par son père. C'est l'enfant que Mourillon avait adoptée, c'est Mionne. — Ohl — Oui, monsieur Joramie, Mionne est la fille du comte de Soleure et de Raymonde Duchemin. Et, sans la connaître, la mère a été et est encore jalouse de sa fille ; et dans sa haine monstrueuse, la mère a été sur le point d'ordonner la mort de son enfant. — Horrible I horrible 1 . — Le comte de Soleure, ayantprèsdelui sa fille et Mourillon, demeure actuellement à Villeneuve-Saint-Georges

The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate

374 L où aura lieu prochainement le mariage de mademoiselle Herininie de goleure et de Georges Ramel. M. Joramie saisit la main de M. Bertrand de l'Oseraie et la serra Bévreusemeat dans les siennes. — Oh! merci, dit-il, merci 1... Vous voudrez bien porter aussi mes viTs remerciements à M. le comte de Soleure, et, ajouta-l-il d'une voix sombre, tous lui donnerez l'assurance que nous serons tous vengés. — Quelle est votre pensée? Oh! n'allez pas commettre un meurtre I — Je ne sais pas encore ce que je ferai ; mais il lui faut UQ châtiment, à cette femme ! — Contentez- vous de la chasser en lui ordonnant de se retirer dans un couvent ou d'aller se faire oublier dans quelque contrée lointaine et inconnue. • M. Joramie secoua la tête. — Le châtiment ne serait pas à la hauteur des crimes, prononça-t-il sourdement. Il laissa tomber sa tôle dans ses mains et resta pendant quelque; minutes absorbé dans ses sombres pensées. Soudain il se redressa, le regard enflammé. — Connaissez-vous le marquis de Ũhamarande ? demanda-t-il. — Pas particulièrement; mais je suis intimement lié avec le comte de Maurienne dont la Bile aînée a épousé le baron Raoul de Simaise, neveu de M. le marquis de Ghamarande. Comme moi, le comte de Maurienne est un ancien ami du comte de Soleure. — En ce cas, c'est parfait. Après-demain, il y a une grande fôte chez M. de Ghamarande, dans le superbe hôtel qu'il a fait bâtir avenue du Bois-de-Boulogna. — Eh bien 7 — Ma femme et moi nous sommes invités & cette fôte. — Quelle est votre i(Jée ï

— '^■■— — — ■ ■ I I II II ■ > .1 . . _ j I II. — Je vais vous la faire connaître. Et M. Joraniie expliqua à M. Bertrand de TOseraie ce qu'il venait d'imaginer. — Quanta moi, dit le magistrat, j'approuve. Reste à savoir ce que pensera de la chose le comte de Soleure. — Pourrez-vous le voir ce soir ? — Je suis attendu à Villeneuve. — Donc, demain, vous aurez sa réponse. — Oui. — Jusqu'à quelle heure serez-vous chez vous, demain matin ? — Jusqu'à dix heures. — Eh bien, j'aurai l'honneur de vous voir demain matin à neuf heures. — Ji vous attendrai. — Faites tout ce qui dépendra de vous pour décider le comte. -- Je vous le promets. M. Joramie se leva et, tendant sa main au magistrat : — Merci encore et mille fois, dit-il d'une voix étranglée. Et il se retira.

376 LA PETITE MIONNE XXXI PISTOLET, POIGNARD,
POISON C'était une belle fête d'été que le marquis et la marquise de
Ghamarande, le comte Jean de Ghamarande et sa jeune femme offraient à
leurs amis. Le rez-de-chaussée de l'hôtel tout entier était ouvert aux invités,
y compris la grande galerie des tableaux, qui ressemblait à un musée, et la
bibliothèque, une des plus riches de Paris. Le concert devait commencer à
dix heures précises, les invitations avaient été faites pour neuf heures. A
neuf heures, en effet, les voitures commencèrent à entrer dans
l'acrotère de l'hôtel, amenant les invités au bas du perron de marbre des Vosges
recouvert d'un tapis d'Aubusson. On comptait que la réunion serait de mille
à douze cents personnes. Tout Paris, le Paris connu, s'entend, serait là. Dans
la vaste salle à manger, aux colonnes de marbre blanc, un buffet
magnifiquement approvisionné était dressé. Du grand salon, qui pouvait
contenir près de quatre cents personnes, on n'avait qu'une pièce à traverser
pour aller,

MADAME JORAMIE 377 se trouver dans la serre, une merveille, où l'on voyait, en toute saison, les fleurs et les fruits les plus rares. De la serre, par un escalier de porphyre, on descendait dans le jardin merveilleusement illuminé. Il y avait partout, aussi bien dans le jardin et dans les appartements que dans la serre, des fleurs à profusion. C'était féerique. A neuf heures et demie, lorsque M. et madame Joramie furent annoncés, il y avait déjà près de trois cents personnes dans le grand salon, à l'entrée duquel se trouvaient le marquis, la marquise Lucy, le comte Jean et la comtesse Henriette, pour recevoir les invités et faire les honneurs de la maison. Tous les amis de la famille étaient là : le comte de Violaine ; Pedro Gastora et sa jeune femme, la charmante Suzanne de Violaine; le comte et la comtesse de Maurienne ; le baron Raoul de Simaise, Theureux époux depuis huit mois d'Emma de Maurienne; le capitaine Jacques Grandin et sa femme, la belle Jeanne ; le vieux Jacques Vaillant, maire de Mareille, qui ne pouvait se séparer de sa chère Jeanne ; la vieille duchesse de Cor* giron, sa fille et ses deux petites-filles, mesdemoiselles Léontine et Elianthe de Langrenais, dont la beauté et la grâce étaient fort remarquées. L'entrée de madame Joramie, au bras de son vieil époux, fit sensation comme toujours. Plus que jamais elle était la merveilleuse étoile du firmament parisien. Rayonnante, superbe, majestueuse, elle s'avança entre deux haies formées sur son passage par ses admirateurs. Par de gracieux mouvements de tête, elle saluait à droite et à gauche comme une reine. A quelques-uns et à quelques-unes seulement, elle daignait tendre sa main. M. Joramie, quoique très calme en apparence, était

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

378 L d'une p&leur de cire, maia on ne s'en apercevait point ; il n'y avait d'yeux que pour voir et admirer la belle madame Joramie. Celle-ci avait à peine eu le temps de s'asseoir au fond du- salon entre le comte de Violaine et la comtesse de Maurienne, que rbuissier annonça, de sa voix sonore : — M. le comte Gaston de Soleure, mademoiselle Herminie de Soleure. Madame Joramie sursauta : mais, croyant avoir mal entendu, elle se pencha vers le comte de Maurienne, placé derrière elle, et lui demanda : — Qui vient-on d'annoncer, monsieur le comte 7 — Le comte de Soleure et sa fille, répondit M. de Maurienne; ils ne sont pas connus du marquis et de la marquise; mais le comte de Soleure est un de mes anciens amis, et c'est moi qui l'ai fait inviter avec sa fille, ■ur la demande d'un de nos amis communs. — Et cet ami, madame, c'est moi, dit H. Bertrand de l'Oseraie, qui était assis à côté de M. de Maurienne. Le cœur de madame Joramie sa mil à battre avec violence. La neige avait subitement remplacé sur ses jooes les fraîches couleurs de la rose. Le comte de Soleure et sa fille avaient fait leur entrée. Il y eut dans tout le salon un murmure d'admiration provoqué par la beauté radieuse de la jeune fille, que la marquise venait d'embrasser, pendant que le marquis, serrant la main de M. de Soleure, lui disait : — Monsieur le comte, soyez le bienvenu ; j'espère qu'à dater de ce jour vous voudrez bien compter au nombre de nos amis. Comme tout à l'heure pour madame Joramie, la double haie se reforma sur le passage de Mionne au bras de son père. Mienne paraissait dans le monde pour la première

.^J/-V MADAME JORAMIS 370 fois ; mais beaucoup de ceux qui étaient là la reconnais* saient. — Oh! c'est elle, c'est bien elle, disaient-ils; on ne peut pas s*y tromper... Vous avez vu Candeur ^ le superbe tableau de Georges Ramel; eh bien, regardez cette adorable jeune fille, c'est elle, c'est Candeur. Et ces mots : c'est Candeur, volaient de bouche en bouche. Quand Mionne et son père s'approchèrent du groupe au milieu duquel se trouvait madame Joramie, toutes les personnes qui le composaient se levèrent pour saluer le père et la fille. Machinalement madame Joramie fit comme les autres, et elle se trouva debout en face de Mionne, qui la salua sans avoir l'air de la connaître. Ce fut comme un coup de foudre. Madame Joramie, les yeux écarquillés, les oreilles bourdonnantes, resta comme pétrifiée. Ainsi, sa fille, sa fille qu'elle croyait morte, était devant elle! Et dans mademoiselle Herminie de Soleure, elle reconnaissait Mionne, cette rivale odieuse à qui elle avait voulu faire tant de mal ! Mais comment son premier mari et sa fille étaient-ils là? Ne lui avait-on pas dit que Mionne, folle, était toujours à l'asile Sainte-Anne, et que le comte, frappé de plusieurs coups de poignard, avait été jeté dans la Seine? Ainsi, son complice, le misérable Jacques Vernier, l'avait trompée ! N'y avait-il pas, dans tout cela, de quoi devenir folle? Elle sentait, en effet, que la pensée lui échappait et que sa raison était prête à l'abandonner. — Madame, lui dit le comte, arrêtant sur elle un regard froid et tranchant comme une lame, j'ai l'honneur

• . — ;, 380 UL PETITB MIOrfNS de Toas présenter mademoiselle Hermmie de Solaire, ma fille. Ses yeox se détonmèrent de Mionne et son regard rencontra celni dn comte. Anssitôï, elle lîit prise d'nn tremblement convnbif, ses yenx se fermèrent et ses jambes fléchirent. Elle serait tombée, si M. Joramie ne l'eût pas sootenne dans ses bras. Aotonr d'elle, tout le monde était profondément surpris. On échangeait des regards, on chncbotait. On se demandait : — Qu'est-ce que cela signifie? — Qu'avez-vous? lui dit M. Joramie. — Ah ! je souffre horriblement, répondit-elle d*nne voix mourante. — Où souffrez-vous? An cœur? — Je ne sais... Ah I j'étouffe, j'étouffe... Je crois qne je vais perdre connaissance. — Voulez-vous que nous nous retirions ? — Oui, oui; je vous en prie, emmenez-moi I Chancelante, horriblement pâle, le visage convulsé, inondé de sueur, elle s'appuya sur le bras de M. Joramie, et suivis par cent regards étonnés, ils sortirent du salon par une porte de côté. Mionne, qui ne savait point qu'elle venait d'être mise en présence de sa mère, s'était assise et répondait avec une grâce parfaite aux paroles affectueuses qu'on lui adressait. Après avoir serré la main du comte de Soleure, M. de Maurienne le présentait successivement à tous ses amis. Il n'était pas encore dix heures lorsque M. Joramie et sa femme rentrèrent à Thôtcl Joramie. h.

Madame joramie 381 Le financier accompagna Raymonde jusque dans sa chambre. — Merci, mon ami, lui dit-elle; je me sens mieux, et si vous désirez retourner chez M. de Chamarande, vous le pouvez. M. Joramie secoua la tête. — Vous avez un air tout drôle, reprit-elle, le regardant fixement; je vois bien que vous êtes contrarié; je vous en prie, retournez à cette fête. — Je ne peux pas vous quitter ainsi. — Oh! soyez sans inquiétude; j'ai seulement besoin d'un peu de repos. — Ainsi, vous êtes remise des émotions que vous avez éprouvées ? — Mais je n'ai éprouvé aucune émotion, répliqua-t-elle vivement, j'ai été prise d'un malaise subit dont je ne puis m'expliquer la cause. M. Joramie fronça les sourcils. — Soyez assez bon pour me laisser, dit-elle, je vais me mettre au lit. — Je vous laisserai dans un instant. Il marcha vers une porte et dit en sortant : — Je reviens tout de suite. Il reparut au bout de deux minutes et posa sur le guéridon, qui occupait le milieu de la chambre, un pistolet, un poignard et une petite fiole contenant un liquide jaunâtre. — Qu'est-ce donc que cela ? fit-elle ahurie. — Vous le voyez: un pistolet que j'ai chargé moi-même; un poignard de Tolède, dont la lame tranchante et pointue est de bonne trempe : quant à ce flacon minuscule, il contient un poison foudroyant. Elle commençait à comprendre.

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

en face de lui, livide, elle le considérait avec la lame, reprit-il froidement, vous n'avez plus le vivre, et comme il faut que vous mouriez cette /ous donne à choisir le genre de mort que vous 'z. Si vous ne voulez pas vous servir du poisons avec le pistolet et si vous repoussez l'une et e ces armes, il vous reste le poison. lussa un cri rauque, et, eu se reculant avec une : terreur, elle s'écria : s vous êtes fou, vous êtes fou 1 T'ai été, madame, oh 1 oui, je l'ai été véritablejour où, trompé par vos mensonges et voire ie, je vous ai donné mon nom, croyant épouser imée Césarine Leverdier. comprenez, n'est-ce pas? Vous voyez que je sais s que savez-vous, dites, que savez-vous? it, vous dis-je, tout. Vous vous nommez RayDuchemin et vous avez épousé & dix-huit ans le 3 Soleure dont vous avez eu une Bile, une fille ire que vous êtes sa mère et qui vous connatt, Dt. avez revu ce soir votre premier mari et votre fille, trise que j'ai voulu vous faire; si elle ne vous a agréable, ce n'est point ma fauLe. Enfin, maous êtes bigame, et comme vous ne pouvez int deux maris, — les lois fran<;aises ne le veunt, — vous devez mourir, afin de faire deux même temps. mde se rapprocha de M. Joramie, et les yeux larmes, les mains jointes : ind j'ai consenli à devenir votre femme, lui ditroyais que le comte de Soleure n'existait plus.

MABAMB JORAMIE 383 — C'est possible ; mais vous n'en êtes pas moins bigame et sous le coup de la loi. ->- Hélas I c'est vrai, et je reconnais que je ne puis plus occuper près de vous la place que vous m'y aviez faite. Eh bien, je quitterai votre maison, je m'en irai loin, très loin, je disparaîtrai complètement et l'on n'entendra plus parler de moi. M. Joramie haussa les épaules. — Je vous répète que vous ne pouvez plus vivre, madame; il faut mourir ! — Mourir, à mon âge ! — Vous n'avez que trop longtemps vécu : le ciel est las de vos crimes... Ah ça! mais vous ne comprenez donc pas que votre mort est une nécessité I La mort est votre unique et dernier refuge ! Elle se redressa brusquement, les yeux pleins de flammes. — Alors, tuez-moi ! tuez-moi I s'écria-1-elle. — Je ne suis pas un assassin, madame. — Qu'êtes-vous donc? *- Un justicier. •^ Dites un bourreau 1 ^ Oh 1 pas de gros mots, je vous prie» madame ; ils sont inutiles. Je vous ai condamnée... -^ Vous n'avez pas ce droit. — Je le prends... Je vous ai condamnée et aucune considération humaine ne peut me faire changer de résolution. Pour le comte de Soleure, pour moi, pour votre Ûlie, surtout, pour notre honneur, enfin, vous ferez avec courage le sacrifice de votre vie. Les monstruosité de votre passé doivent rester ignorées, et la tombe seule est la sûre gardienne de tous les secrets. Vous êtes une femme de volonté et d'énergie, madamBi Et pourquoi ri'auriez-vous pas le courage de vous

9/^,^ 384 LA PETITE MIONNE donner la mort? Vous avez bien eu celui d'armer deux misérables pour assassiner le comte de Soleure. Raymonde laissa échapper une plainte sourde et sa tête tomba sur sa poitrine. — Vous voyez que je suis parfaitement instruit, continua M. Joramie. Et voulez- vous savoir qui m'a fait connaître tous vos crimes? C'est M. Bertrand de FOseraie, qui n'a qu'une signature à donner pour que vous soyez arrachée demain de cette maison, à la première heure du jour, par les agents de la force publique. Gela, madame, je ne le veux pas ! Ah ! sachez- le, s'il n'y avait pas eu à sauver l'honneur du comte de Soleure et le mien et à laisser votre fille dans l'ignorance de faits monstrueux, il y a quinze jours que vous auriez remplacé Ambroise Mourillon dans la prison où vous l'aviez fait jeter, lui, un innocent. Vous ne saviez pas que Mionne, la fille adoptive de Mourillon était votre fille, soit; mais vous n'en avez pas moins été, — chose odieuse, épouvantable, — jalouse de votre enfant!... Et pourquoi cette jalousie, cette haine implacable, qui vous a rendue cruelle, féroce, au point que vous avez eu la pensée de faire assassiner la pauvre Mionne? Pourquoi? Parce qu'elle est aimée de Georges Ramel dont vous vouliez faire votre amant I Il ne vous suffisait pas d'avoir indignement et lâchement trompé le comte de Soleure, il fallait encore que vous fussiez, près de moi, une femme adultère I Yoyez, madame, voyez comme sont déjoués les projets criminels : votre folle passion d'un côté, et de Tautre , votre haine implacable vous ont perdue I Ah! vous ne vous doutiez guère, en volant vous-même les bijoux de la comtesse de Merrey, du résultat inattendu de vos infamies ! Vous ne vous doutiez guère que ce M. Florentin Broussel, protecteur de Mourillon, était le comte de Soleure I En

MADAME JORAMIË 385 fin VOUS ne vous doutiez point que le comte de Soleure viendrait ici et reconnaîtrait Raymonde Duchemin dans madame Joraraie ! Voilà comment vous avez attiré la foudre sur votre tête. Il semble que Dieu ait fixé l'heure de votre châtement. Eh bien, madame, sentez-vous, maintenant, que vous devez mourir ? Il y eut dans la gorge de Raymonde comme un râle. Elle fit quelques pas en chancelant et s'affaissa sur un fauteuil, comme une masse. — Perdue, murmura-t-elle, je suis perdue ! — Oui, vous êtes perdue, et nulle puissance au monde ne peut plus vous sauver ! Elle poussa un sourd gémissement. — Mais, reprit M. Joramie avec son calme terrible, vous avez là, sur cette table, le moyen de vous délivrer de votre existence funeste. Elle releva la tête. Ses yeux, qui brillaient d'un éclat fiévreux, se fixèrent sur M. Joramie. — Oui, oui, prononça-t-elle avec égarement et d'une voix étranglée, il faut que je meure ! — Voulez-vous le poignard ? — Oh ! non, non ! — Le pistolet ? — Ni le pistolet, ni le poignard ! — Alors, vous voulez mourir par le poison ? — Oui, oui, le poison ! — Soit. Si Ton ne m'a pas trompé, vous n'aurez que quelques minutes à souffrir. — Oh ! qu'importe ! — Votre résolution est bien prise ? — Hélas (il le faut !... — C'est bien. ni. 22

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

— Est-ce que vous voulez que je meure devant vous? Alors, donnez-moi le poison; donnez-le, donnez vite. — Non, je vais vous laisser, afin que vous puissiez profiter du temps de vous recueillir. Vous, peut-être avez-vous quelques dernières choses à écrire, une confession à confier au papier. Ce testament ordonné avant de mourir sera exécuté. Allez à votre fille, madame, et dites-lui que vous la guérez pour qu'elle n'ait pas à vous maudire, ma fille. L'ademoiselle de Soleure ne saura jamais ce qu'a été; que ce soit pour vous une consolation, monsieur, quand ma femme de chambre ici, à l'heure habituelle, elle ne trouvera morte sur son lit. Je, monsieur, j'ai joué, madame! L'iramie se retira. Elle resta environ dix minutes absorbée dans ses pensées, tenant sa tête dans ses mains, puis elle se dressa comme par un ressort. Ses yeux pleins de larmes farouches et sombres. Elle jeta un regard de travers et un sourire singulier sur ses lèvres. S'approcha successivement des trois portes de sa chambre, dont elle poussa doucement les verrous. Précaution prise, elle se dépouilla rapidement de sa toilette de soirée, et se revêtit, non sans, du costume noir qu'elle portait toujours lors de ses visites à Jacques Vernier. Elle fut complètement habillée, bottines aux talons, le chapeau sur la tête, elle prit dans son cabinet de un sac de cuir de Russie dans lequel elle entassa les bijoux et tout l'or, tous les billets de banque.

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

MADAME JORAMİB 387 toutes les valeurs mobilières qu'elle trouva dans les menbles de sa chambre et de son boudoir. Elle n'oublia pas non plus de glisser dans sa poche un carnet de chèques. Quelques jours auparavant, sur sa demande et pour lui être agréable, M. Joramie avait fait déposer en son nom deux cent mille francs au Comptoir d'Escompte. C'était le reste de la somme promise à Jacques Yernier et à François Morel, Mais les deux misérables l'avaient trompée; ils n'avaient pas tué le comte de Soleure; elle n'avait plus à remplir son engagement. Voulant passer rapidement la frontière, elle pensait qu'elle aurait le temps du retirer la somme déposée au Comptoir d'Escompte avant qu'on eût découvert, le matin, qu'elle s'était enfuie de l'Atel. Chargée de son trésor, — elle emportait près de deux millions, — elle sortit de sa chambre sans bruit, se glissa dans les ténèbres, marchant avec précaution, arriva sans encombre à la petite porte de derrière, l'ouvrit et s'élança hors de l'Atel. Onze heures sonnaient à toutes les horloges de la ville.

». «..>-?ii<7^«ja5^?r;^''' 388 LA PETITE MIONNE XXXII UNE
PARTIE INTERROMPUE 7 Raymonde se dirigea en courant vers la plus
proche station de voitures de place. Son intention était d'aller passer le reste
de la nuit dans un hôtel quelconque, au centre de la ville. Là, si cela lui était
possible, elle prendrait quelques heures de repos. Le matin, de bonne heure,
elle serait sur pied. Elle se rendrait au Comptoir d'Escompte, dès l'ouverture
des guichets, toucherait ses deux cent mille francs, puis se ferait conduire
aussitôt à la gare du Nord afin de gagner la Belgique le plus vite possible.
Une fois à Bruxelles, elle verrait ce qu'elle aurait à faire. Elle se disait,
d'ailleurs, que, voulant éviter le scandale, sauver leur honneur, ni M.
Joramie, ni le comte de Soleure ne songerait à la poursuivre, à la faire
arrêter. Mais était-il assez ridicule, assez bête, ce bonhomme de Joramie ,
d'avoir pu croire qu'elle prendrait son poison. Mourir! Quand elle était
pleine de force et de vie! Mourir ! — Quand elle était encore jeune et belle!
Allons donc ! Est-ce que c'était possible?

MADAME JORAMIE 389 Quand elle arriva à la station des voitures, il lui vint tout à coup à l'idée de voir Jacques Vernier afin de lui reprocher durement de lui avoir menti, ce qui était à ses yeux une infâme trahison. Il y avait en elle une fureur concentrée qui avait besoin de faire explosion. Ah ! elle le traiterait comme il le méritait, ce misérable, ce lâche, ce bandit de Jacques Vernier ! Sur lui seul, maintenant, pouvait tomber sa colère, et elle voulait assouvir sa rage. Aller trouver Jacques Vernier à cette heure de la nuit était une chose irraisonnable, folle. Mais dans l'état de surexcitation où elle se trouvait, elle était incapable de réfléchir sainement, d'écouter les conseils de la raison. Elle était poussée par la fatalité. Elle s'approcha d'une voiture, et, en ouvrant elle-même la portière, elle donna au cocher l'adresse de Jacques Vernier. L'homme fit la grimace et grommela quelques paroles peu flatteuses pour la dame; il ne paraissait nullement disposé à marcher. Non seulement la distance était grande, mais il se souciait peu d'aller se promener à cette heure de la nuit dans les quartiers perdus du faubourg Saint-Marceau. Raymonde devina la répugnance du cocher. — Je vous prends à l'heure, lui dit-elle, et je vous payerai cinq francs l'heure. L'argument était sans réplique. La figure du cocher s'épanouit, et, devenu subitement très poli: — Montez, madame, dit-il. Depuis que François Morel avait reçu sa part des cent mille francs donnés à Jacques Vernier par madame Joramie, son amitié pour l'ancien garde-chasse semblait 22.

390 ' LA PETITE MIONNK s'être élevée à la hauteur de celle de Castor pour Pollax. Une pouvait plus quitter son cher Jacques. Aussitôt levé, il accourait à la maison du crime où l'on prenait les repas en commun. Morel avait caché son magot en lieu sûr et ne craignait pas les voleurs. Il passait toutes ses soirées avec Jacques et la femaie Tamirel, et souvent les soirées se prolongeaient jusqu'au lever du soleil. C'est qu'alors on avait tant et si bien fêté la dive bouteille que les deux hommes et la femme avaient roulé sous la table. La Tamirel était joyeuse ; elle avait la passion du bésigue, le jeu des vieilles femmes. Quand on avait bien causé, que chacun avait parlé de ses projets pour l'avenir, la Tamirel apportait les cartes et on faisait à trois la partie de bésigue. Oh ! mais, c'était une partie sérieuse ; on jouait de l'argent, la mis« au jeu était de dix francs pour la partie de mille points. Quand la Tamirel gagnait, c'était une joie folle, un délire ; mais, par contre, quand elle perdait, elle se mettait dans une colère épouvantable. Heureusement, cela ne durait pas longtemps, un verre d'absinthe la calmait ; car la Tamirel aimait mieux encore l'absinthe que le bésigue. Cependant il y avait des instants où l'on était soucieux. On se sentait sous l'œil de la police, et l'on se promettait bien de quitter Paris en toute hâte, sans tambour ni trompette, aussitôt qu'on aurait empoché la forte somme que madame Joramie devait donner encore. Un jour, la Tamirel avait reçu la visite de M. Bertrand de roseraie, venant lui demander de donner son consentement au mariage de sa fille. Ne sachant pas à quel personnage elle avait alTaire, la compagne ^e Jacques Vernier voulut faire sa mauvaise

MADAME JORAMIE 391 tête ; mais le magistrat déclina sa qualité et dit impérieusement : — Je veux I La mère de Laurence trembla, courba la tête et suivit, sans mot dire, M.* Bertrand de l'Oseraie chez un notaire. Par exemple, ce jour-là, on avait eu une flère peur I — Évidemment, se disait Jacques Yernier, si le comte de Soleure nous a laissés aller quand il nous tenait à Saint-Mandé, et si, depuis, nous n'avons pas été coffrés tous les trois, c'est que M. le comte ne veut être mêlé en quoi que ce soit à un procès criminel. Dame! il a ses raisons — et je les connais — pour ne pas vouloir attirer l'attention sur lui. Si la justice se mêlait de nos petites affaires, M. le comte de Soleure sait bien que ça fei'ait grand bruit dans Landerneau. Connaissant bien la situation, Jacques Yernier était le moins inquiet des trois. Il rassurait de son mieux Morel et la Tamirel ; mais en se gardant bien, toutefois, de leur dire tout ce qu'il savait. — La dame, leur disait-il, parlant de son ancienne maîtresse, est toute-puissante ; elle a l'oreille des ministres, du préfet de police et de tous les gens à robes noires et rouges du parquet de Paris. Nous l'avons servie ; nous avons fait ce qu'elle a voulu ; elle nous protège, c'est son devoir. — C'est égal, disait Morel, je ne serai tout à fait tranquille que quand nous serons à deux cents lieues d'ici. Et ia Tamirel hochait la tête en signe d'approbation. Ce soir-là, les trois misérables étaient réunis dans la chambre du premier étage. Sur la table, autour de laquelle ils étaient assis, il y avait, outre les car^ies et les jetons du jeu de bésigue, le

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

3f>2 LA _ litre d'eau-de-Tête de marc, le litre d'absinthe verte et des verres. Une grosse lampe à pétrole, également sur la table, les éclairait. i partie formidable était engagée. Six louis étaient , quatre pour le gagnant. Tamirel étant en bonne veine depuis neuf heures s'était mis à jouer, c'est elle qui avait proposé 1 de deux pièces de vingt francs. tait près de minuit, mais comme les joueurs >Dt encore qu'à moitié ivres, ils ne songeaient i clore la séance. t à coup, comme la Tamirel venait de marquer 'as, tous trois entendirent heurter violemment à la de la rue. lues dressa brasqnemeot la tête. lein, fit-il, qu'est-ce donc?)n frappe, c'est ici, dit Morel devenu affreusement jues Vernier s'était levé, e vais voir, grommela-t-il. lî c'était la police ! balbutia la Tamirel. 'ourquoi faire? répliqua Jacques, tous avons les caves, le soulerrain, dit Morel, qui à trembler.)'abord, reprit Jacques Vernier, ii faut savoir, coups contre la porte redoublèrent. s rien perdre de son sang-froid, l'ancien gardeI se bâta d'allumer une bougie, et avant de des!, en homme prudent qui ne veut pas se laisser ndre, il glissa un couteau-poignard ouvert entre let et sa chemise. el et la Tamirel, jetant leurs cartes, se précipia la fenêtre.

1, MADAME JORAMIK 393 Ils virent Jacques Yernier traverser rapidement la cour et l'entendirent demander : — Qui va là? — C'est moi, ouvrez, ouvrez vite, répondit une voix de femme. — Vous, vous, à cette heure! exclama Jacques. Vivement il fit tourner le fléau, tira le verrou et ouvrit la porte. Raymonde entra après avoir dit au cocher : — Je ne serai pas longtemps. — Vous, vous! répétait Jacques Vernier en refermant la porte, dont il poussa le verrou et rabattit le fléau. Pendant ce temps, Raymonde entra dans la maison. Sa besogne faite, Jacques la rejoignit. Il prit sa lumière, qu'il avait laissée sur une marche de Tescalier, et tous deux entrèrent dans la pièce du rez-de-chaussée que le lecteur connaît. — Tiens, fit Jacques Vernier, voyant le sac de cuir que Raymonde avait à la main, est-ce que vous allez faire un petit voyage ? — Oui, répondit-elle d'une voix sourde. — Et vous venez dire au revoir à votre vieil ami Jacques? Hé, hé, c'est gentil, mais c'est tout à fait gentil, ça. Elle se plaça en face de lui, les yeux pleins de flânâmes. — Je viens vous dire, prononça-t-elle d'une voix fréDiissante de colère, que vous êtes un misérable, un traître, un vil coquin ! Jacques se redressa, l'œil en feu. — Hein! fit-il, que signifie?... — Gomme un lâche, un bandit, que vous êtes, vous m'avez trompée, vous m'avez trahie et volée ! — Volée !

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

— Uni, TOLée !... Uar prendre l'argent qu'on D'à pas gagné est un vol. — Je ne comprends pas, Raymonde, eipliqnex^vous. — Vous m'aviet promis, juré de tuer un homme... — M. Florentin Brousse). — Kh bien, l'avei-vous fait? rous jure, Raymonde, que Florentin Broossel ilus. ans, assez l s'écria-t-elle avec violence, il est i jouer au plus fin avec moi. Dans cet bomme, aisajt appeler Florentin Broussel, vous avez le comte de Soleure et vous n'avez pas osé frapmtte de Soleure... Toute celte histoire que vous' aconlée, mensonge l Et j'ai eu la soitise d'y oil J'avais confiance en vous... Ahl elle était !ée ma confiance ! tes un misérable fourbe et vous m'avez cons, menti l... Oui ou non, m'avez-vous dit, afârmé me, atteinte de folie reconnue incurable, était à Sainle-Anne? ous l'ai dit. Eh bien ? ce côté comme de l'autre, vous m'avei trompée l lement Mionne n'est plus à Sainte-Anne, mais t pas folle. Et savez-vous qui elle est, cette Elle est ma fille l ,re fille l , ma fille, et je l'ai vue ce soir dans un salon, le son père, le comte Gaston de Soleure t s, alors, tout est pour le mieux, fit Jacques "Ver:ardant sournoisement Raymonde. l vous trouvez cela? répliqua-t-elle en haussant les. , car vous n'avez plus rien à redouter du comte re ; votre titre de mère vous rend sacrée t

■ ■ " ^ ' • " ^ J » l " - ' V » , > • ^ > ^ . ^ • MADAME JORAMIE 395 Elle frappa du pied avec une sorte de rage, — Je suis perdue, s'écria-t-elle, perdue, entendez-vous? et par votre faute... Vous avez été pour moi Thomme fatal ; il fallait que jusqu'à la fin vous f vissiez mon mauvais génie. Cyniquement, vous m'avez conduite à Tabême. Ah ! vous êtes un grand misérable I — Tout ça, Raymonde, Ce sont des mots. — Il y a les faits. Mais je ne vous ai pas dit tout : Vous aviez si bien pris vos précautions, que M ourillon, bénéficiant d'une ordonnance de non-lieu, a été remis en liberté, et votre associé Pignolet, dont vous m'aviez répondu comme de vous-même, a révélé au juge d'instruction toute l'histoire des bijoux. — Ah l — Et ce n'est pas tout : M. Joramie a tout appris par le juge d'instruction ; M. Joramie sait que j'ai été comtesse de Soleure et que Mionne est ma' fille. — » Diable ! diable I fit Jacques Vernier. — Et M. Joramie m'a chassée! Comprenez-vous mâihtenant? Les yeux du coquin eurent un jet de flamme. -* Si vous ne m'aviez pas trompée, comme vous l'avez fait, continua Raymonde, étant prévenue, j'aurais pu prendre certaines mesures et je ne me trouverais pas en ce moment, dans l'horrible situation où je suis. — Ainsi vous voulez que je sois la cause, l'unique cause de ce qui vous arrive ? — Oui, et je vous le répète, vous avez été de tout tenaps mon mauvais génie. — Pourtant, ce n'est pas moi qui vous ai conseillé d'épouser, autrefois, le comte de Soleure, et, il y a cinq ans, M. Joramie. Par exemple, je pousserais trop loin la complaisance, si j'acceptais la responsabilité de votre bigamie. Est-ce ma faute aussi si vous vous êtes folle

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

896 LA PETITE MIONNE ment éprise de Georges Ramel, qui n'a pas voulu de TOUS? Les lèvres de Raymoude eurent une crispation nerles Yernier continua : oyes-vousa que je n'ai pas souffert, moi, en tous affolée de votre peintre 7 J'ai connu en quelques lûtes les tortures de la jalousie, car, sachez-le, ide, je n'ai jamais cessé un instant de vous ;t lorsque je vous ai revue, toutes les ardeurs ia de mon ancienne passion se sont réveillées en onde Ût une affreuse grimace et se recula avec les Vernier fronça les sourcils et son regard eut ur farouche. rit: TOUS ai trompée? Soit. C'était pour ne pas troure tranquillité. Mais vous-même ne m'aviez-vous npée? 11 fallait ne pas me dire que le comte de était mort, et plus tard, quand tous m'avez orle tuer Florentin Brousse], il ne fallait pas me]ue ce personnage mystérieux n'était autre que i de Soleure. ne savez pas ce qui s'est passé à Saint-Mandé, je us l'apprendre : Nous nous sommes introduits, s et moi, dans la chambre du comte ; nous penpoignarder dans son lit avant qu'il eût le temps veiller. Mais, loin de dormir, le comte était der son lit, tenant un revolver de chaque main. s rideaux était caché Pierre Valenskt, et, tout h ir le seuil de deux portes, apparurent Georges t Alexis MoIUn également armés.

MADAME JORAMIE 397 Nous étions pris. Cependant, toujours généreux, le comte nous fit grâce et nous laissa aller. Évidemment le comte avait été prévenu qu'il devait être assassiné. Par qui ? Ni François, ni moi n'avons pu le deviner. Il y a là un mystère. Eh bien, Raymonde, aussi bien pour vous que pour moi, c'est un bonheur que l'assassinat n'ait pas été commis, car actuellement nous serions tous deux sous les verrous, attendant la cour d'assises et notre condamnation. Le jour où vous avez fait arrêter Mourillon et enlevé Mionne, vous avez été bien mal inspirée... J'avais un pressentiment; je vous l'ai dit, mais vous n'avez rien voulu entendre. C'est votre fatale et folle passion pour le peintre qui vous a conduite à l'abîme dont vous parliez tout à l'heure; n'accusez donc que vous-même. Oui, oui, c'est votre faute si vous vous êtes jetée aveuglément dans un horrible traquenard ; il ne fallait pas épouser M. Joramie ; il ne fallait pas devenir amoureuse de Georges Ramel. Néanmoins, vous devez vous estimer heureuse que le comte de Soleure et M. Joramie, vos deux maris, ne chargent point la justice de vous demander des comptes. Ces messieurs reculent devant le scandale ; ils ont raison, et nous n'avons qu'à nous en féliciter. M. Joramie vous a chassée, venez-vous de me dire; du moment qu'il s'est contenté de cela, comme le fit le comte de Soleure autrefois, c'est un brave homme. Il ajouta d'un ton railleur : — Vous devez des égards à vos deux maris. Raymonde avait écouté avec des mouvements fiévreux d'impatience et tenant sa tête baissée. — Enfin, reprit Jacques Yernier, votre situation ne me paraît pas aussi affreuse que vous voulez le dire, iii. 23

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

308 LA PETITE MIONNE M. Joramie yoaa a dit : « Allez-vous-an. » Et vous êtes partie. Vous avez pris une voiture et vous êtes accourue ici. C'est bien, cela. Tenez, je me sens transporté d'allégresse en constatant qque vous comptez toujours sur votre bon ami Jacques. Raymonde releva brusquement la tête et eut un mouvement des épaules significatif. Ij^ancien forçat n*eut pas l'air de s'en apercevoir. -^ Qu'allez-^vous faire? demanda*t-il. — Demain soir je serai hors de France. »-^ Parfait. Vous êtes venue me demander asile pour cette nuit, cbére Raymonde. Merci. T^ Vous vous trompez, répliqua-t-elle d'un ton dur. Je guis venue seulement pour vous dire ee que je pense de vous, et je vous quitte ; la voiture qui m'a amenée pa'atteiid h la porte. JftOques Yernier ébaucha un faux sourire. — Noi), non, répliqua-t-il en seeouant la tête, vous passera» la nuit ici, et demain nous partirons ensemble. — Hein? fit-elle, se dressant avec hauteur. «p* Vous êtes venue, je vous garde^ et, je vous le répète, demain nous partirons ensemble, •r- Vous êtes fou I Attelle. — £b bien, oui, je suis fou, fou d'amour, toujours. Elle le toisa avec mépris et marcha rapidement vers la porte ; miiis il bondit sur elle, la saisit par le bras et la ran^en^ au fond de la chambre.

IUDAlCB JORAMIE 309 xxxui LB8 GHATIH8NTS Il y eut un moment de silence pendant lequel Raymonde et Jacques Vernier s'examinèrent, les yeux étincelants, comme deux lutteurs avant l'attaque. Dans la chambre du premier étage^ François Morel et la Tamirel, rassurés, s'étaient remis à jouer et à boire, voulant laisser à Jacques tout le temps de causer tranquillement avec la dame. Ce fut l'ancien garde-chasse qui reprit la parole. ^^ Raymonde, dit-il, veux-tu m'écouter? — Non, répondit-elle, sans faire attention qu'il avait l'audace de la tutoyer. — Tu m'entendras, cependant, il le faut, je le veux! — Allons donc! Vous n'avez pas la prétention, je pense, de me retenir ici malgré moi? — J'ai celle de t'imposer ma volonté. — Je m'en vais, et je vous défends, vous entendes, je vous défends de m'arrêter. — Tu ne partiras pas! répliqua-t-il, en se plaçant résolument devant elle. — Le misérable! murmura-t-elle. Elle reprit à haute voix :

400 LA PETITE MIONNE — Ah I ça, je suis donc tombée ici dans un piège ? — Peut-être, répondit-il en se dandinant. — Jacques, il est tard, le cocher m'attend, laissez-moi partir I — Encore une fois, non, tu ne t'en iras pas. — C'est lâche ce que tous faites I — Il m'importe peu... Résigne-toi donc et écoute-moi. Haymonde : je t'aime, je t'aime autant, plus peut-être qu'autrefois. — Qu'est-ce que cela peut me faire ? — Hé, hé, tu n'as pas toujours dit cela I Rappelle-toi le beau temps où nous nous aimions ; car tu m'as aimé. Raymonde, tu m'as aimé I — C'est possible, mais maintenant je vous hais, vous me faites horreur ! Un éclair fauve traversa le regard de Jacques Vernier. — J'en suis désolé, répondit-il froidement, mais cela ne changera absolument rien à la résolution que j'ai prise. — Ah ! ça, où voulez-vous en venir ? — Intelligente comme tu l'es, Raymonde, je m'étonne que tu n'aies pas déjà deviné ; mais je vais m'expliquer. Écoute-moi donc. Il y a dix-sept ans^^ fatalité nous a séparés; aujourd'hui c'est la même 'fatalité qui nous réunit, et pour toujours, cette fois. Tes deux maris te repoussent, ne voulant plus de toi ; moi, je te reprends. Tu m'appartenais avant d'être à eux, je rentre dans mon bien. Le jour où je t'ai rencontrée, le jour où nous nous sommes donnés l'un à l'autre, c'est un pacte que n»us avons signé ; j'en réclame maintenant la complète exécution. Tu es à moi, Raymonde, et je ne veux pas qu'un autre vienne encore me prendre mon bien.

MADAME JORAMIE 401 Elle récitait, terrifiée, pressant sous sa main son front brûlant. — J'ai presque tout l'argent que tu m'as donné, reprit Jacques, je te le rendrai, il nous servira. — Gardez-le, cet argent ; puisque je vous l'ai donné, il est à vous. — Soit; d'ailleurs, je comprends : tu n'en as pas besoin. M. Joramie t'a chassée, mais comme il n'est pas moins généreux que le comte de Soleure, il ne t'a certainement pas laissée partir les mains vides. Bien sûr il ne t'a pas pris les bijoux que tu avais étant comtesse de Soleure et ceux que lui-même t'a donnés. Tiens, je soupçonne que tu as là, dans ce sac de voyage, une fortune. Eh bien, nous examinerons la valeur de ton trésor et nous arrangerons notre existence et notre avenir en conséquence. Donc, nous partirons demain ; nous irons où tu voudras, en Afrique, en Amérique ou en Asie, n'importe où. Le pays le plus éloigné, le plus sauvage sera charmant, et je m'y trouverai bien du moment que nous y serons ensemble. — En vérité, Jacques, vous abusez singulièrement de ma patience. — Je ne te parle pourtant que de choses très intéressantes. — Des sottises ! Jacques Yemier se redressa et devint subitement très sombre. — Alors, Raymonde, reprit-il d'une voix creuse, tu ne veux pas te laisser convaincre ? — Jamais ! ^ — Tu ne tiens aucun compte du passé ? — Je l'ai oublié. — Et notre pacte ?

403 LA PBTtITE MIONNS *^ Vos prétentioilt sont insensées I
répondit-elle en haussant les épaules. •>• Elles sont ce qu^elles sont ; mais
je les garde toutes, toutes, tu entends, Raytonde? Tu m'appartiens, tu dois
rerenir à moi. — Jamais I jamais I «^ Ray monde, prends garde I ^ Yous me
ttenacez I — Oui. -^ Ah I je suis trop bonne, vraiment, de perdre ainsi mon
temps à vous écouter! s'écria4-elle. Une fois encore elle voulut gagner la
porte. Il Tarrêta de nouveau. -^ Je te l'ai dit et je te le répète, prononça-t-il
d*ane voix sifQante, tu né t'en iras pas; tu ne sortiras d'ici que demain et
avec moi. Mais nous avons as ses causé, tout est dit. Raymonde, oui ou non,
pa rtirons-nous ensemble ? — Non, non I Les yeux de Jacques Yernier
lancèrent des flammes sombres ; ses traits se contractèrent affreuseme nt et
un frémissement courut dans tous ses membres. — Je t'aime et je te veux!
s'écria-t-il d'un ton farouche. — Jamais I — Raymonde, je ne t'inspire donc
plus rien? ^ Plus rien que de l'horreur et du dégoût ! — Eh bien, ça m'est
égal ; je t'aime, moi, je te veux et, de gré ou de force, tu seras à moi! Et ce
n'est pas demain, ce n'est pas dans une heure, c'est tout de suite. Il bondit
sur elle comme une bête fauve sur une proie et Tenlaça de ses bras. — A
moi, au secours ! appela-t-elle épouvantée. — Va, tu peux crier tant que tu
voudras, dit-il d'un

MADAME JORÂMIE 40S ton sardonique; on t'entendra peut-être^ mais on ne viendra pas. Elle se débattait furieusement, essayant Vainement de se dégager. Mais, lui, la serrait plus fort. Elle était comme dans un cercle de fer. — Lâche, lâche, bandit, assassin I s'écria-t-elle affolée, d'une voix haletante. Tout en cherchant à la renverser sur le canapé, il riait, le misérable; mais quel rire... C'était un grincement de dents. — Tu es à moi, tu m'appartiens, je te reprends I hurlait-il, la bouche écumante. Pour mieux se défendre, Raymonde avait laissé tomber son sac. De sa main libre, elle frappa violemment Jacques Vernier au visage. Il poussa un effroyable rugissement. Elle le frappa encore à coups redoublés. Jacques Vernier n'était plus un homme, mais une bête furieuse; il hurlait, rugissait, écumait de rage. Ses yeux s'étaient injectés de sang et son visage convulsé avait pris une expression hideuse. Et la lutte terrible continuait. Raymonde tenait bon. L'horreur, le dégoût qu'elle éprouvait maintenant pour son ancien amant décuplaient ses forces. Et elle se défendait avec d'autant plus de courage et d'énergie qu'elle se voyait prête à triompher de son féroce adversaire. Jacques Vernier s'aperçut aussi qu'il faiblissait et qu'il allait être vaincu. Il y avait devant ses yeux comme un nuage rouge. Alors il fit entendre un dernier rugissement rauque, sauvage, horrible. Il plongea sa main dans sa poitrine et la retira armée

404 LA PETITE MIONNB du poignard. La lame n'eut qu'un éclair au-dessus de la tête de Raymonde avant de la frapper. — Tiens, dit Tassassin, tu ne seras plus jamais à uq autre I Raymonde n'eut que le temps de pousser un cri sourd; aussitôt elle tomba en arrière, tout de son long. L*acier Tavait atteinte au cœur. Elle était morte I Le sang coulait à flots de la blessure. Jacques Yernier, tenant son poignard, resta près de cinq minutes immobile, pâle, hébété, les yeux démesurément ouverts, fixés sur le cadavre de Raymonde. — Hein, quoi donc, fit-il, est-ce qu'elle dort? Il ne se rappelait plus qu'il venait de la tuer. Le poignard s'échappa de sa main. Il se pencha sur s^ victime, la toucha et se redressa d'un bond, la main rouge de sang. Un tremblement nerveux le saisit et le secoua violemment de la tête aux pieds. — Quoi donc? répéta-t-il, quoi donc? Et, sans quitter des yeux le cadavre, il recula lentement, en se courbant, jusqu'à la porte. Tout à coup des cris épouvantables, horribles se firent entendre. Jacques Vernier se redressa et lendit l'oreille. — Hein, quoi donc? murmura-t-il. Les cris ou plutôt les hurlements de douleur continuaient, plus effroyables encore, mêlés à un bruit sourd de pieds frappant le parquet avec rage. Jacques Yernier ouvrit la porte et, machinalement, voulut grimper Tescalier. Mais une grande flamme, au milieu d'une colonne de fumée, qui s'échappa d'une porte et remplit l'escalier, le fit reculer. Alors il s'élança dans la cour, la traversa en bondis

MADAME JORAMIK 405

santy ouvrit la porte d'entrée et se trouva dans la rue. De tous les côtés on criait : — Au feu I Au feu I Le cocher qui attendait Raymonde avait donné Talarne. Jacques Yernier regarda. Le premier étage de la maison était en feu. Déjà Ton voyait des flammes et de la fumée s'échapper par les lucarnes du grenier. Cinq ou six hommes, les premiers prévenus, accouraient. Jacques Yernier se plaça devant eux, comme pour les empêcher d'entrer, et se mit à gesticuler et à sauter, en criant : — Quoi donc, quoi donc, quoi donc? — C'est un fou, dit un des hommes en le repoussant. Et comme pour donner immédiatement raison à celui qui le traitait de fou, Jacques Yernier, continuant à gesticuler de plus belle, se mit à rire aux éclats. — Mais voyez donc sa main, dit-on. — Elle est rouge. — C'est du sang I — Quoi donc, quoi donc? reprenait Jacques Yernier. Et il se remettait à rire, d'un rire strident, saccadé, convulsif. Manifestation étrange de la justice divine. Jacques Yernier venait d'être frappé de folie. Mais le meurtrier échappait ainsi à la justice des hommes, à une condamnation certaine aux travaux forcés à perpétuité, peut-être à la peine capitale. Sur l'ordre de leur chef, deux gardiens de la paix saisirent le fou. Alors il eut un accès de folie furieuse et, tout en frappant à tort et à travers, à coups de pied, à coups de poing, il poussait des hurlements de bête féroce. 23.

406 LA PETITE FILONKB Il fallut que plusieurs hommes se Jetassent sur lui pour le terrasser et on fut obligé de le garrotter pour le transporter au poste. Pendant ce temps, on était entré dans la maison incendiée, dont le rez-de-chaussée seul n'était pas encore atteint par les flammes. Pendant que les plus hardis et les plus courageux renonçaient, après plusieurs tentatives dangereuses et inutiles, à monter au premier, d'autres trouvaient le cadavre de Raymonde Duchemin, baignant dans une mare de sang. Un agent de police trouva le poignard de l'assassin. Alors il n'y eut qu'un cri : — C'est le fou qui a assassiné cette femme ! Une voix dit : — Nous sommes dans la maison du crime ! Un ouvrier avait ramassé le sac de cuir. L'ayant ouvert, il ne put retenir une exclamation de surprise à la vue des bijoux et des valeurs qu'il contenait. — Regardez, regardez ! cria-t-il. On l'entoura. Un commissaire de police venait d'arriver. Il n'eut pas de peine à deviner que le sac appartenait à la femme assassinée. — Prenez ce sac, je vous le confie, dit-il à un officier de paix. Puis il ordonna que le cadatfe fût immédiatement transporté au poste de secours aux blessés. Cependant, deux pompes étaient arrivées et s'étaient mises aussitôt à inonder le foyer de l'incendie. En moins d'une heure, le feu fut complètement éteint. Le jour venu, quand les pompiers pénétrèrent au milieu des décombres, ils trouvèrent deux cadavres, celui d'un honaoïe et celui d'une femme, presque entlèremeat

MADAME JORAMIE 407 carbonisés, et qu'il eût été impossible de reconnaître, car les visages, brûlés comme le reste, n'avaient plus aucune forme. On trouva également, dans les cendres du brasier éteint, une lampe de porcelaine brisée qui parut avoir contenu du pétrole. Disons ce qui s'était passé entre la Tamirel et François Morel pendant la scène tragique qui avait eu lieu au rez-de-chaussée. Us jouaient, Morel ayant gagné deux parties de suite, la Tamirel s'emporta et accusa Morel d'avoir triché. Une discussion s'engagea et devint bientôt une véritable querelle. Tous deux étaient ivres. Tout à coup, devenue furieuse, la Tamirel se dressa sur ses jambes chancelantes et se pencha sur la table pour frapper Morel au visage. Son bras rencontra la lampe, qui se cassa en tombant sur le parquet. Le pétrole répandu s'enflamma et, instantanément, les deux joueurs furent enveloppés de flammes. Ils poussèrent des cris de détresse, des hurlements de douleur et se précipitèrent vers le lit, espérant sans doute étouffer les flammes en se roulant sur les couvertures. Mais le feu prit aux rideaux de percale, se communiqua rapidement à la paille et, en un clin d'œil, la chambre tout entière fut remplie de flammes et de fumée. Si Morel et la Tamirel n'eussent pas été ivres, peut-être auraient-ils pu, alors, gagner l'escalier; mais, aveuglés par le feu, suffoqués par la fumée, ils s'affaissèrent sur le parquet et ne parvinrent pas à se relever. C'est ainsi que le père de Lucien et la mère de Laurence avaient été brûlés vifs. Châtiment épouvantable ! Les restes des deux complices de Jacques Yernier fu

.408 LA PETITE MIONNB rent recueillis dans deux cercueils et transportés à la Morgue, en attendant que leur identité puisse être établie par suite de l'enquête ouverte au sujet des dramatiques événements de la nuit. Cependant, grâce au carnet de chèques et à un petit portefeuille aux initiales G. J., que la victime portait sur elle et dans lequel on trouva deux lettres et des cartes de visite, on reconnut madame Joramie. M. Joramie fut averti en toute hâte, et il arriva bientôt, accompagné de M. Bertrand de TOseraie, dont l'intervention dans ce sombre drame était plus que jamais nécessaire. Il y eut un entretien secret avec le commissaire de police, après quoi le juge d'instruction déclara, devant toutes les personnes présentes, que le fou arrêté dans la nuit était un forçat libéré appelé Jacques Yernier; qu'il était le locataire de la maison incendiée et que c'était lui^ comme on l'avait deviné, qui avait assassiné madame Joramie après l'avoir attirée dans un piège, sous un prétexte quelconque. On comprit alors que l'assassin avait dû être frappé d'aliénation mentale, immédiatement après son crime accompli. M. Bertrand de l'Oseraie déclara, en outre, que les deux cadavres à moitié carbonisés, trouvés dans les décombres, étaient ceux de François Morel, un repris de justice, et de Euphrosine Péchinet, veuve Tamirel, concubine de Jacques Yernier. Sur ces données, le commissaire de police rédigea le rapport de son enquête. On omit, avec intention, de parler du sac de voyage trouvé sur le lieu du crime. On l'avait remis à M. Joramie, mais celui-ci l'avait rendu au commissaire de police, en disant ;

MADAME JORAMIE 409 — J'abandonne tout ce qu'il contient aux pauvres de la ville de Paris. Vous ferez vendre les bijoux et la somme sera distribuée par les soins de l'autorité, comme il lui paraîtra convenable. Dans la journée, Jacques Yernier fut conduit à Sainte-Anne où Ton dut lui mettre la camisole de force et l'enfermer dans un cabanon. Le lendemain, les cadavres de François Morel et de la Tamirel furent inhumés au cimetière d'Ivry. M. Joramie avait fait transporter le corps de sa femme à l'hôtel Joramie. Raymonde Ducbemin eut de magnifiques funérailles. Une foule émue et recueillie l'accompagna à sa dernière demeure. Son éloge était dans toutes les bouches. — Mourir ainsi et si jeune, disait-on, quel malheur ! — Un coup de foudre {pour ce pauvre M. Joramie. — C'est horrible ! — Une jeune femme si belle, si spirituelle, si parfaite en tout, qui rendait tant de services, qui faisait tant de bien ! — C'est sa trop grande bonté qui a causé sa perte. Vous savez comment elle a trouvé la mort: sous le prétexte d'une bonne œuvre à faire, elle a été attirée, la nuit, dans une maison isolée du quartier Saint-Marcel ; et là, pour lui voler ses bijoux et l'argent qu'elle avait sur elle, un scélérat, qui est devenu fou, paraît-il, l'a lâchement assassinée ! — Pauvre madame Joramie !

Morel n'apprit la triste fin de son père que huit jours après. Deux grosses larmes lui vinrent aux yeux, et il laissa échapper un profond soupir. — Le malheureux, murmura-t-il, il devait finir ainsi! Et ce fut tout. Mais à partir de ce moment, Lucien pensa beaucoup à son frère et à sa sœur. — Que font-ils? Que sont-ils devenus? se demandait-il souvent. Et il restait songeur. Déjà il avait résolu de se mettre à la recherche de son frère et de sa sœur, aussitôt qu'il se trouverait dans une situation à pouvoir leur venir en aide. On avait caché et Ton cachait encore avec le plus grand soin à Laurence la mort de sa mère ; d'abord pour ne point lui causer un chagrin, et ensuite parce qu'elle aurait cru certainement devoir retarder son mariage, en raison de son deuil. Mais ses amis considéraient la mort de la veuve Tamirel comme une délivrance et non comme un malheur.

MADAME JORAMIB 411 Assurément, ce n'était pas une perte que la jeune fille avait faite ; la mort de sa mère ne pouvait lui laisser aucun regret. On s'occupait activement des préparatifs des deux mariages. Madame Violet avait été chargée de fournir les différentes toilettes des mariées ; elle et ses ouvrières étaient sur les dents. A l'hôtel de Soleure, rue Saint-Dominique-Saint-Gerluain, les maçons, les menuisiers, les peintres, lesserru« riers, les décorateurs travaillaient sans relâche sous les ordres d'un architecte et la haute surveillance de Pierre Valenski. Les vieux meubles avaient été enlevés par le tapissier pour être remis à neuf. Dans tous les cas, ceux qui ne pourraient pas être conservés seraient remplacés. C'est à rhôtel de Soleure que Georges Ramel et Mionne devaient habiter avec le comte après leur mariage. Georges y aurait son atelier aussi vaste, aussi bien éclairé qu'il le pouvait souhaiter. On préparait aussi à l'hôtel un appartement pour le bonhomme Mourillon; car on espérait bien qu'il quitterait souvent sa villa des Frênes pour venir passer quelques jours à Paris près de sa chère Mionne. Le duel d'Alexis Mollin avait fait grand bruit. Cependant, grâce sans doute à de hautes influences, aucune poursuite n'avait été dirigée contre l'auteur dramatique et les témoins de la rencontre, qui avait été si funeste à M. Hector Durosoy. Celui-ci, du reste, pas plus qu'Alexis Mollin, n'était disposé à faire connaître au public les véritables causes du duel. Comme nous venops de le dire, l'affaire fut étouffée, et

412 LA PETITE MIONNE les journaux, et la ville cessèrent bientôt de s'en occuper. A Paris tout est à l'actualité. Au bout de huit jours un événement est oublié; on n'en parle plus. Enfin le grand jour arriva. La petite ville de Yilleneuve-Saint-Georges était en fête. Riches et pauvres, les pauvres surtout, prenaient part à la joie des hôtes de la villa des Frênes. Dès la veille, de nombreux secours, dus à la libéralité du comte de Soleure, avaient été distribués par la municipalité à toutes les familles nécessiteuses. La population tout entière faisait des vœux pour le bonheur des jeunes époux. Les mariages civils avaient eu lieu l'avant-veille, le jeudi. Dès le matin, on put remarquer dans la commune un mouvement inaccoutumé. On voyait porter à l'église toutes sortes d'arbustes et des brassées de fleurs fournis par les horticulteurs et les pépiniéristes du pays. Les restaurateurs et les traiteurs avaient fait de grandes provisions de bouche. On savait qu'il viendrait beaucoup de monde de Paris. En effet, dès dix heures et demie, les Parisiens commencèrent à arriver par groupes. C'étaient les amis d'Alexis et de Georges, des artistes, des littérateurs, des journalistes, qui tenaient à donner au jeune peintre et au poète un nouveau témoignage de leur sympathie. Puis ce furent les voitures de maître. A la veille de reparaitre dans le monde dont il s'était tenu éloigné pendant tant d'années, le comte avait envoyé des lettres d'invitation à tous ses anciens amis, à toutes les personnes qu'il avait connues autrefois.

MADAMB JORAMIE 413 A an moment, on put compter dans les rues et sur les places plus de quatre-vingts équipages. Pour la première fois, on voyait à Villeneuve un pa* reil spectacle. Les cochers ne savaient où placer leurs voitures ; il n'y avait pas assez d'écuries pour recevoir les chevaux. A onze heures et demie, quand l'orgue annonça l'entrée des mariés, l'église était tellement bondée qu'il n'était pas possible d'y trouver une seule place. Un grand nombre de personnes durent rester dehors, groupées devant le portail ouvert. Le comte conduisait sa fille. Id. Bertrand de l'Oseraie conduisait Laurence. Venaient ensuite Georges, donnant le bras à la femme du juge d'instruction, et Alexis avec madame Violet, qui tenait la place de la mère de Laurence. Derrière eux, faisant cortège, quelques amis seulement : Mourillon, Valenski, Etienne Renaudin, Lucien Morel, le comte et la comtesse de Maurienne, le baron Raoul de Simaise et sa jeune femme. Dans l'église, on remarquait un grand nombre de personnages connus, des célébrités, de grands noms ; beaucoup d'auteurs et d'artistes dramatiques, des romanciers, des peintres, des poètes, des musiciens ; le '4parquis et la marquise de Ghamarande, le comte et la comtesse de Ghamarande, M. et madame Pedro Gastora, le comte de Violaine, la vieille duchesse de Gorgirnon, Les témoins de Mionne étaient MM. Bertrand de l'Ose < raie et de Maurienne. Ceux de Laurence : le comte de Soleure et Ambroise Mourillon. Alexis et Georges avaient pour témoins l'un et l'autre, Etienne Renaudin et Albert Ancelin, artiste peintre.

414 LA PETITE MIONNE On ne se lassait point d'admirer les mariées. Elles étaient ravissantes dans leurs toilettes blanches très simples et absolument pareilles. À peu près de la même taille et également gracieuses et jolies, on aurait dit les deux sœurs. Leurs cheveux seuls les distinguaient Tune de l'autre. Peu de personnes connaissaient le comte de Soleure, et de tous les côtés on se demandait laquelle des deux mariées était la fille du comte. On fut fixé sur ce point quand on vit Georges Ramel s'asseoir à la droite de Mionne et Alexis à la droite de Laurence. Après la cérémonie religieuse, il y eut réception à la villa des Frênes. ! Toutes les personnes qui avaient connu le comte de Soleure autrefois vinrent avec empressement lui serrer la main. L'ambassadeur de Russie lui apporta ses félicitations, au nom du czar. Dans la soirée, Georges, Alexis et Etienne se trouvèrent seuls un instant. Etienne, arrivé la veille, n'avait pu échanger que quel* ques mots avec ses amis. — Mon cher Alexis, dit-il, peux-tu me donner dei des nouvelles de M. Durosoy? — Il est complètement rétabli; mais on ne le voit plus nulle part. Il ne sort plus de chez lui, paraît-il. — Ah! — On dit qu'il est complètement défiguré, horrible à voiret muet, reprit Georges. Ce que le médecin avait prédit s'est malheureusement réalisé ! — Et sa femme? — Madame Durosoy ne sort pas plus que son mari. On

MADAME JORAMIE 415 prétend que M. Durosoy est devenu très amoureux de sa femme, et que, excessivement jaloux, il la séquestre. — Oh! la malheureuse I fit Etienne en proie à une agitation singulière. — On dit encore qu'elle ne quitte plus ses vêtements de deuil. — De qui donc porte-t-elle le deuil? demanda Etienne. Le comte, qui venait rejoindre les trois amis, répondit — De son bonheur perdu. FIN

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS OB YOLUMB

I. — Une femme de feu 1 II. — Pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait? 13 III. — Vous ne passerez pas 24 IV. — Charme rompu 85 V. — L'ancien amant. 48 VI. — On redevient amis 61 VII. — Césarine Leverdier 77 VIII. — Morte et vivante 88 IX. — Heureux de se revoir 99 X. — Petites scènes 110 XI. — A l'Opéra 121 XII. — La veille d'une rencontre 134 XIII. — L'arrestation 145 XIV. — Le duel 167 XV. — Les surprises , . 170 XVI. — Vous êtes mes enfants 183 XVII. — L'interrogatoire 196 XVIII. — Pignolet, dit Perce-Neige "...., 207 XIX. — Une cause gagnée 215 XX. — La maison du crime 227 XXI. — Le père et le fils 245 XXII. — La prisonnière 258

The text on this page is estimated to be only 24.89% accurate

418 TABLE DES CHAPITRES XXIII. XXIV. XXV. XXVI.
XXVII. XXVIII. XXIX. XXX. XXXI. XXXII. XXXIII. XXXIV. Un
revenant Denx tableaux . . : Il doit mourir . . . ' Elle est folle , Les assassins
Le grain de café ^^ Mourillon propriétaire 3^ Le deuxième mari • . . • 3â
Pistolet, poignard, poison. 371 Une partie interrompue. ..«...»• Les
châtiments 3^ Conclusion *10| FIN DB ^iA TABLE F. Aoreaa. •«
Imprimerie de L^^glljr* •-- ■-!

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

77 LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR » <H>VHA(iKS Dr
MKMK AI'TKUH LA DAME VOILÉE. 6» édition, 4 toI 3 L'ENFANT DU
FAUBOURG. 3* édition, ? vol 6 » LA FILLE MAUDITE. 6^ édition, 2 vol
6 >» LES DEUX BERCEAUX. 3^ édition, 2 vol 2 ANDRÉA LA
CHARMEUSE. 3<^ édition, 2 vol 6 UN CALVAIRE. 2^ édition, 4 vol 3 »
DEUX MÈRES. 4^ édition, 2 vol 6 » LE FILS. 4« édition, 2 vol 6 »
L'IDIOTE. 3« édition, 3 vol 9 » LA NONNE AMOUREUSE. 3« édition, 4
vol 3 » JEAN-LOUP. 3c édition, 3 vol 9 » LES AMOUREUSES DE
PARIS. 8' édition 2 vol 2 » HISTOIRE D UN AVARE, d'un enfant et d'un
chien. 4 vol. 4 » QUARANTE MILLE FRANCS DE DOT, 4 vol 4 » LA
BELLE TIENNETTE. 4 vol I » (j)i i,Kr;ii(),N <,!;am» »>'-i,s j l'S(:s --
im'Hi.icaïions i;f;(;KNTi'> Gustave Aimard Le Souriquet. 2 vol. 6 »
Alfred Assollant La fête de Ghampdebrac. 1 vol. 3 b Philibert Au debrand .
. A qui scra-t-elle? 1 vol. . . . 3 < Adolphe Belot La Bouche de Madame
X***. i vol. 3 > Jean Bruno Le Prince Choucroute. 1 vol. . 3 50 F. du
Boisgobey Le Cochon d'or. 3 vol 6 v Élie Berthet Le ^acde la Ramée. 4 vol.
. . . 3 > Edouard Gadol La vie en l'air, i \ol 3 » Gustave Glaudin Le Slore
baissé, i vol 3 » Chæpfleury Fanny Minoret. i vol 3 » Louis Collas Les
Drames du Gange, i vol. . 3 » Louis Davyl 13, rue Magloire. 1 vol. «... 3 50
Jules Glaretie Noris. i yoL . i . 3 50 Georges Duval Le Premier Amant. 1 \ol.
... 3 > Charles Deslys La Mère Itàlnctle. 1 vol 3 » M.-Ir. Gagneur Le Roman
d'un prêtre, i vi 1. . 3 50 Gourdon de Genouillac. Les folies de Paris. 1 vol. .
, . 3 » Charles Mérouvel Les deux Maîtresses. 1 vol. . . .' 3 » Hector
Malot Les Besoigneux. 1 vol 3 » Catulle Mondes. Monstres Pariffieïis. i
vol. . . . 3 » Xavier de Montépin. . . La Demoiselle de Compagnie. 2 vol 6 »
Paul Saunière Le Neveu d'Amérique. 1 vol^^^ . 3 » Vast-Ricouard La Pelite
de Çhavry. i vol.l^i 3 » ■ ■ -J-, . _[Paris. — Imprimerie G. Rougier et C>',
rue Ciissette, I.

tt'